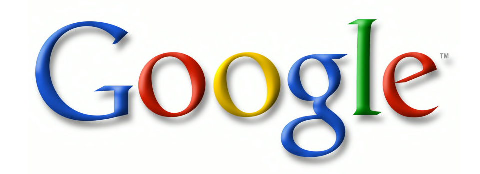
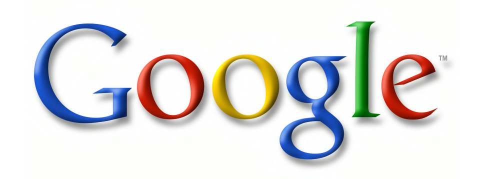
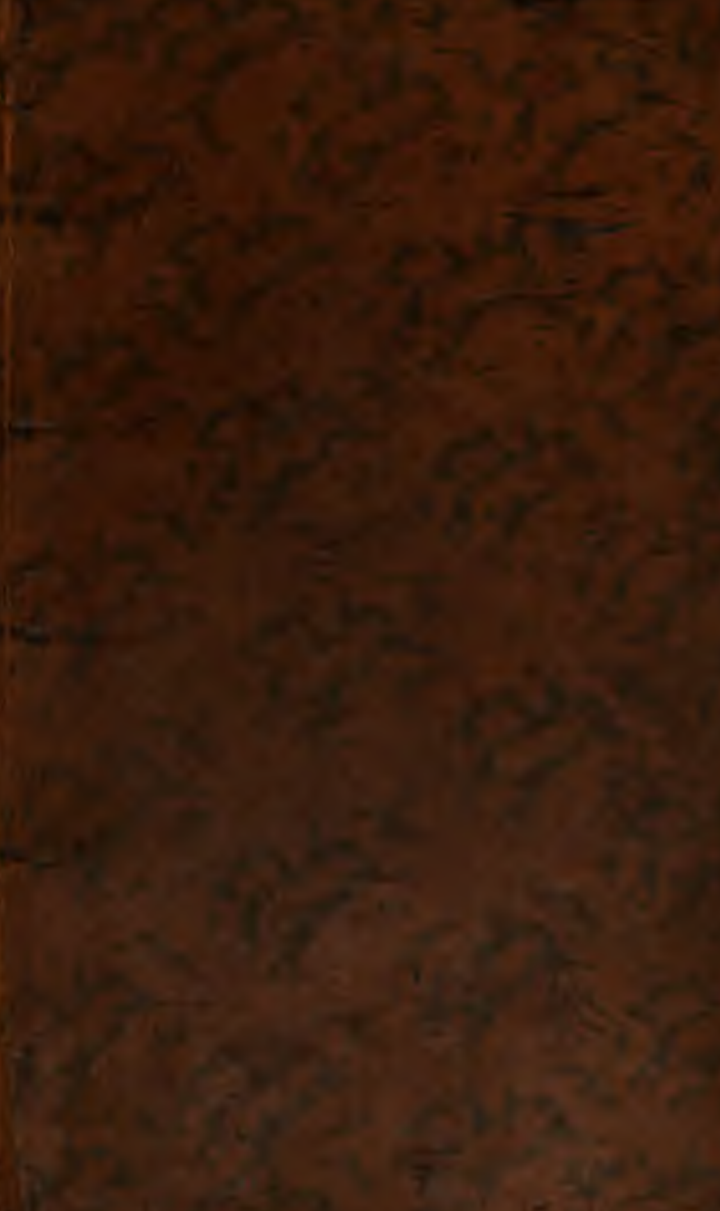
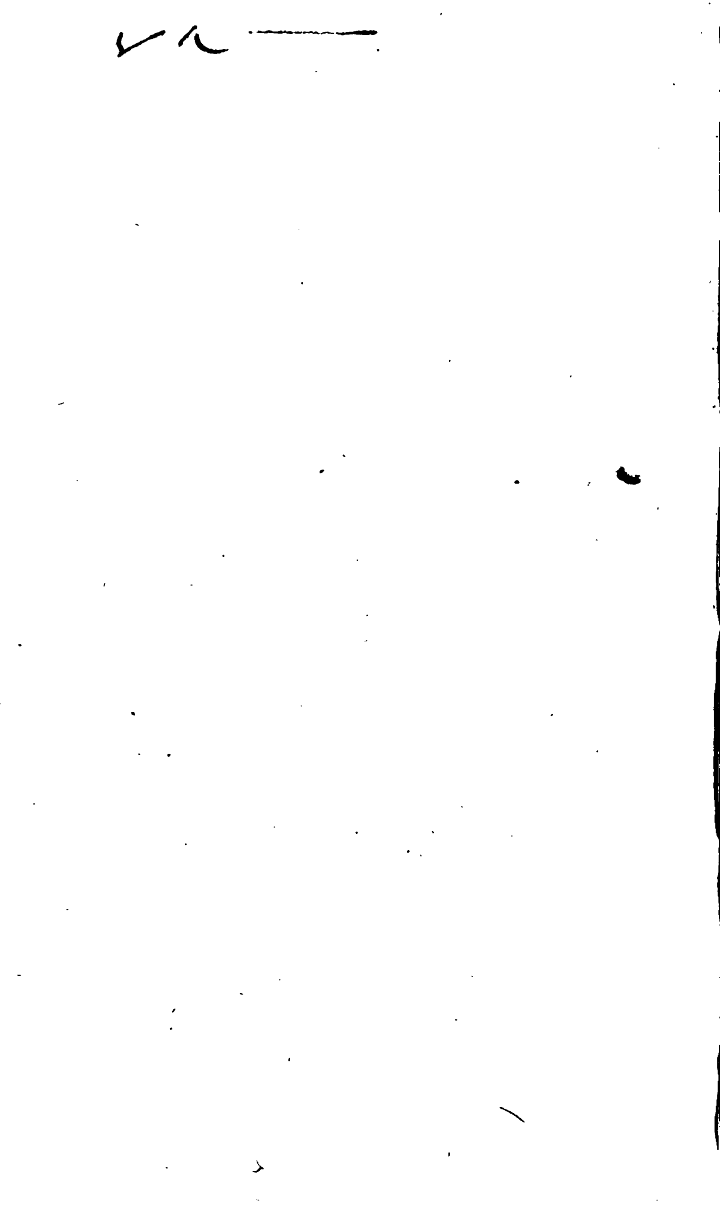


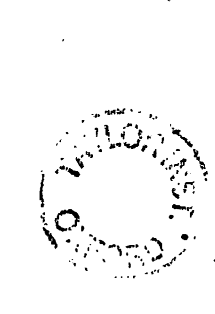








ADELAÏDE
DE
MESSINE,
NOUVELLE HISTORIQUE.
TOME PREMIER.



Tom. I. pag. 47



ADELAÏDE
DE
MESSINE.

NOUVELLE HISTORIQUE, GALANTE ET TRAGIQUE;

Ornée de figures en taille-douce.

TOME I.



A AMSTERDAM;
Chez L'HONORE' & CHATELAIN.

M. DCC. XLII.

ADELAÏDE

DE

MESSINE,

NOUVELLE HISTORIQUE,

GALANTE

ET TRAGIQUE,

Ornée de figures en taille douce.

TOME I.



A AMSTERDAM,
Chez l'Honoré et Chatelain.

M. DCC. XLII.



ADELAÏDE DE MESSINE,

NOUVELLE HISTORIQUE

PREMIERE PARTIE.



A Sicile est une Isle fameuse dans la Méditeranée, aux extrémités de l'Italie. Son étendue, la fertilité de son terroir, & la sûreté de ses ports la rendent sans contredit la plus considérable de cette Mer. Tous ces avantages, qui devroient en faire un Royaume heureux, n'ont servi qu'à la rendre la proye de toutes les Nations de l'Europe & de

l'Afrique, entre lesquelles elle est située. Les Grecs, les Carthaginois, les Romains, & les Sarrazins en ont fait long tems le théatre de la guerre. Les Rois de Naples de la Maison d'Anjou, & les Rois d'Arragon en ont ensuite disputé la possession avec la derniere opiniâtreté. Les Vêpres Siciliennes en rendirent ces derniers les maîtres, les partisans de la Maison d'Anjon ayant la plupart été exterminés dans cette funeste journée, & la politique espagnole ayant depuis eu soin d'abaisser ou d'éteindre ce qui en restoit.

La Maison Cigala étoit une des plus considerables de celles qui portoient le nom François gravé dans leur cœur; mais les Espagnols étant paisibles possesseurs de l'Isle, cette illustre Maison se voyoit sur le point d'être accablée, lorsqu'on la vit relever par un accident tout-à-fait extraordinaire.

Quelques Corsaires Turcs ayant fait une descente en Sicile, ils y

enleverent plusieurs esclaves, parmi lesquels se trouva le chef de la Maison Cigala avec un fils unique âgé de sept à huit ans. Le pere étant mort dans les fers, la beauté de cet enfant le fit destiner à entrer dans le Serrail, où il se perfectionna dans tous les exercices qu'on fait apprendre avec beaucoup de soin aux jeunes gens qu'on y éleve. La vivacité de son esprit, qui lui avoit attiré les bonnes graces du Grand Seigneur, lui fit d'abord obtenir des emplois considérables à la Porte, & son merite le fit ensuite parvenir aux premieres charges. C'est lui qui s'est rendu si fameux sous le nom du Bassa Cigala. Le souvenir de son origine, & les sentimens d'une Religion qui n'avoit pû s'éteindre dans son cœur, quoiqu'il l'eût quittée, dans un âge fort tendre, lui firent souvent naître le desir de retourner en son pays. Mais ces impressions ne se seroient point

trouvées assez fortes pour l'y résoudre, s'il n'y eût été déterminé par une occasion extraordinaire.

La coûtume des Turcs leur permettant d'avoir plusieurs femmes, il s'en trouva une parmi celles du Bassa qui avoit été enlevée sur les côtes d'Italie; c'étoit une personne de qualité, & qui avoit une grande attache pour sa Religion. Elle ralluma dans le cœur de Cigala tout ce que sa premiere éducation y en avoit pû laisser: ce qui le fit enfin résoudre de retourner avec elle dans sa patrie. Il aborda à Messine avec des richesses immenses, après s'être dérobé avec assez de peine à la vigilance des Turcs. Etant donc rentré dans la Religion de ses peres, il eut bientôt remis dans sa famille la plûpart des terres qui en avoient été aliénées. Ses biens, & l'éclat de sa vie commençoient à réveiller la jalousie des Espagnols, lorsque le changement de climat, ou peut-

être les grandes fatigues terminerent les jours de ce grand homme. Il ne laissa qu'un fils de son mariage, & ce fils, qu'on nomma Dom Bernardin, fut élevé par sa mere avec les derniers soins. A peine fut-il sorti de l'enfance, qu'il voulut chercher de la gloire dans les armes. L'émulation qu'il avoit pour celle que son pere y avoit acquise, lui fit suivre ce noble métier avec beaucoup de succès: & il y eut sans doute fait de grands progrès, si la jalousie des Espagnols, à qui le merite du pere n'avoit donné que trop d'ombrage, ne lui en eût ôté les moyens. Ils avoient voulu s'assurer de Dom Bernardin, en lui faisant épouser une fille de leur nation; mais toutes leurs pratiques furent inutiles, & Dom Bernardin, qui n'avoit pas moins d'aversion pour eux que ses prédécesseurs, & qui cherchoit à se faire un puissant appui contre leur tyrannie, épousa une Princesse

Romaine de la Maiſon des Urſins, montrant par-là ſon courage & ſes eſperances. La grandeur de cette alliance, & l'union de Dom Bernardin à une Maiſon qui avoit toûjours été attachée au parti François, donnoient déja de l'ombrage aux Eſpagnols: mais parce qu'il avoit reconnu en pluſieurs rencontres leur mauvaiſe volonté, & qu'il avoit remarqué l'application continuelle qu'ils avoient eûë à détruire ſa Maiſon, il ne douta point que les mêmes raiſons ne leur fiſſent chercher les moyens de la ruiner une ſeconde fois: & ſçachant par experience combien il eſt dangereux de s'attirer l'indignation de ſes Maîtres, il réſolut d'éviter les occaſions de leur donner inutilement de la jalouſie, & ſe retira dans une maiſon de campagne éloignée de tout commerce, où il paſſa quelques années, en attendant que le temps lui eût donné les occaſions de leur mar-

quer son ressentiment. La puissance de la Maison d'Autriche étant affoiblie dans ce temps-là par les heureux succès des armes des François, Dom Bernardin jugea que cela pourroit donner lieu à quelque mouvement dans les Etats que le Roi d'Espagne possede en Italie. Il ne se trompa point dans ses conjectures. Le Royaume de Naples s'étant révolté, & les mécontens ayant appellé le Duc de Guise pour s'assurer d'un Chef, Dom Bernardin crut ce temps propre aux desseins qu'il avoit médités. Il prit des mesures avec ce Duc, & il fit des pratiques dans l'Isle. Les Espagnols en eurent quelque soupçon, & quoique toutes les menées ne fussent pas venuës à leur connoissance, ils en découvrirent assez pour prendre la résolution de perdre Cigala. Le Cardinal Trivulce, qui étoit alors Viceroi de Sicile, reçut ordre d'Espagne de s'assurer de sa personne; & quoi-

que cette entreprise fût assez difficile, ce Cardinal, qui étoit un des plus habiles politiques de son temps, l'exécuta avec tant d'adresse, que Dom Bernardin fut arrêté, & conduit au Château de Saint Sauveur, sans que personne ôsât remuer, le Viceroi ayant eu la précaution d'éloigner une partie des amis de Cigala, d'attirer les autres dans ses interêts, & de les amuser tous, en assurant que la Cour n'en usoit de cette maniere, que pour ôter tout prétexte au Duc de Guise de publier à Naples (comme il faisoit) qu'il avoit un gros parti en Sicile, & que tout le Royaume se déclareroit bien-tôt en sa faveur. Lorsque Dom Bernardin fut arrêté, il avoit une fille unique âgée de cinq à six ans, qu'on nommoit Adelaïde. Le Duc de Guise ayant eu le malheur de tomber entre les mains des Espagnols, fut conduit en Espagne, & les desordres de Naples finirent par de

féveres punitions, & par de longues & grandes cruautés. Les Espagnols n'ayant plus à craindre de foulevement en Sicile, les amis de Cigala esperoient qu'on donneroit la liberté à Dom Bernardin, mais ils l'attendirent inutilement.

Le Senat de Messine, qui s'interessoit à la conservation d'un homme dont le merite lui étoit si connu, & qui jugeoit d'ailleurs qu'une prison perpétuelle sur de simples soupçons deviendroit d'un dangereux exemple pour les plus considerables du Royaume, la fit demander au Roi d'Espagne; mais bien-loin de l'obtenir, leurs sollicitations pressantes aigrirent tellement le Conseil, & le Roi trouva si mauvais que tout le Senat fist son affaire de celle d'un particulier, qu'il fut résolu dès ce temps-là de supprimer son autorité. En effet, tous les Gouverneurs qui ont été depuis envoyés à Messine, ont eu des mémoires secrets pour travail-

ler à l'exécution de ce dessein. Voilà le commencement & la véritable source des malheurs dont cette ville a été accablée dans ces derniers temps. Dom Bernardin étoit toûjours étroitement gardé, n'ayant presque plus d'esperance d'obtenir sa liberté. Ses meilleurs amis lui conseillerent de dissimuler son ressentiment, & de s'accommoder au temps, en faisant de grandes soumissions aux Espagnols. Un conseil si opposé à son inclination naturelle, & à la grandeur d'un courage qui ne sçavoit point fléchir, lui fit d'abord autant de peine que sa prison, ne pouvant se résoudre à promettre ce qu'il sentoit bien qu'il lui seroit difficile de tenir. Mais enfin cet avis étoit trop salutaire pour le negliger, il fallut s'y résoudre après avoir bien combattu. Le Duc de Salmonetta, qui avoit succedé au Cardinal Trivulce dans la Viceroyauté de Sicile, & que les amis de Dom Bernardin

avoient engagé dans ses interêts, fut ravi de le voir dans des sentimens conformes à leurs conseils. Il écrivit en Espagne en faveur de ce prisonnier, & on lui fit esperer que l'on auroit égard à ses remontrances. Mais soit qu'il restât encore quelque défiance dans l'esprit des Ministres, ou qu'il eût des ennemis secrets qui s'opposoient à sa liberté, il demeura prisonnier.

Les Espagnols cherchent ordinairement à s'assurer de la fidelité des familles qui sont les plus considerables dans les Etats sujets à leur domination, & ils n'ont pas trouvé de moyen plus assuré pour y réussir, que celui de faire élever à Madrid les enfans de la premiere qualité, qu'ils retiennent à la Cour, comme les ôtages de la servitude de leurs peres. Ils les engagent ensuite à des mariages avec des filles Espagnoles, qui ne portent souvent d'autres biens dans ces familles, que la seule esperan-

ce d'un Gouvernement, ou de quelqu'autre Emploi proportionné à leur naiſſance. Le Comte de Lipari, & Dom Auguſtin Gregorio, tous deux Meſſinois, étoient alors à Madrid en qualité de Meninos ou Enfans d'honneur du Roi d'Eſpagne. Le Duc de Salmonetta, qui n'oublioit rien pour ſervir utilement D. Bernardin, lui conſeilla d'envoyer en Eſpagne Adelaïde ſa fille unique, pour y être auſſi élevée auprès de la Reine, l'aſſurant qu'elle y ſeroit parfaitement bien reçûë, & que cette marque de confiance pourroit même avancer ſa liberté, & lui attirer enſuite pluſieurs autres graces. Dom Bernardin reſiſta long-temps aux raiſons du Viceroi, la tendreſſe qu'il avoit pour ſa fille étoit un grand obſtacle à cet éloignement. Mais que n'auroit-il point fait, pour ſe voir libre après une ſi longue priſon? Il ſe laiſſa perſuader, & conſentit que la Ducheſſe de

Salmonetta, qui s'en retournoit en Eſpagne, menât Adelaïde avec elle. Cette fille étoit âgée de dix ans: & comme elle avoit une peine extrême à s'éloigner de ſes parens, qui lui avoient déja inſpiré les ſentimens de leur famille contre les Eſpagnols, elle avoit pour eux une haine au-deſſus de ſon âge. Auſſi eut-elle beaucoup de répugnance à faire ce voyage; néanmoins on ſçut ſi bien profiter de la foibleſſe de ſon enfance, qu'elle ſe laiſſa enfin conduire à Madrid, où elle fut reçûë au nombre des Filles de la Reine, ou Dames du Palais.

Après un pareil ſacrifice, Dom Bernardin crut être en droit de preſſer la Cour de lui accorder ſa liberté. Il fit de nouvelles inſtances, & employa tous ſes amis, ſans rien obtenir que des paroles, auſquelles il ne pouvoit prendre aucune confiance, parce qu'on lui en avoit déja manqué pluſieurs fois.

Il craignit même que le Conseil n'eût résolu sa perte. Il est constant qu'il mourut peu de temps après dans sa prison, & qu'on n'a jamais bien sçû si sa mort avoit été naturelle. Cependant comme dans ces occasions on est toujours porté à croire le mal, personne ne douta qu'on n'eût avancé ses jours, & toute la Noblesse de Messine eut tant d'horreur d'une action si barbare, que depuis ce temps-là elle a toujours regardé les Espagnols comme de véritables tyrans, qui ne peuvent souffrir ceux qui sont distingués, ou par leur qualité, ou par le merite. La femme de Dom Bernardin, sensiblement touchée de la perte de son mari, mourut peu de tems après. Ainsi Adelaïde se trouvant orpheline à douze ans, la Reine qui l'aimoit tendrement, tâcha de la consoler, en lui promettant de lui servir de mere.

Adelaïde voyoit quelquefois le Comte de Lipari & Dom Augustin

Gregorio. Ces deux jeunes Cavaliers qui lui parloient ſans contrainte, lui apprirent les bruits qui couroient ſur la mort avancée de ſon pere, & l'indignation que toute la Nobleſſe de Meſſine en avoit conçûë. Comme elle avoit beaucoup d'eſprit, & plus de pénetration que n'en ont d'ordinaire les filles de cet âge, cette nouvelle augmenta ſi fort ſon averſion pour les Eſpagnols, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de la faire paroître. Elle n'oſoit pourtant éclater devant le monde; mais lorſqu'elle ſe trouvoit ſeule avec le Comte de Lipari & Dom Auguſtin, elle s'abandonnoit à toute ſa douleur, & ne parloit pas moins que de venger la mort de ſon pere, & de ſe donner enſuite pour prix à celui qui délivreroit ſa patrie de la cruelle tyrannie des Eſpagnols. Ils entrerent tous deux dans ſon reſſentiment; mais le Comte de Lipari qui étoit le plus âgê, l'aſſura qu'il s'eſtime-

roit très-heureux s'il pouvoit contribuer à sa vengeance, & qu'il periroit avec plaisir dans un si glorieux dessein. Adelaïde lui en sçut bon gré, & le pria de se ressouvenir de son engagement. Cette conversation finit par des grandes assurances de beaucoup de reconnoissance du côté d'Adelaïde, & d'un éternel attachement de la part du Comte.

De pareils entretiens leur donnerent bien de l'estime l'un pour l'autre : & comme il n'y a pas loin de ce sentiment à l'amour, le Comte de Lipari se trouva en peu de temps passionnément amoureux d'Adelaïde. Elle étoit à quatorze ans la beauté la plus achevée de toute l'Espagne. Elle avoit la taille fine & avantageuse. Son teint étoit d'une blancheur & d'un incarnat surprenant. Jamais il ne fut de si beaux yeux que les siens : ils étoient grands, noirs, & passionnés à un tel point, qu'il étoit impossible

de

de les regarder sans y prendre un interêt particulier. Elle avoit le nez bien proportionné, la bouche un peu grande, mais relevée par des lévres d'un coloris merveilleux, les dents parfaitement belles, le tout du visage accompli, la gorge bien formée pour son âge, & avec cela les qualités de l'esprit fort au-dessus de celles du corps. Enfin l'on peut dire qu'elle étoit toute divine. La Reine en étoit tellement satisfaite, & avoit tant d'amitié pour elle, qu'elle avoit refusé plusieurs fois à ses parens la permission de la ramener à Messine, & leur avoit déclaré qu'elle n'étoit pas dans le dessein de se priver si-tôt d'une fille si aimable. Et afin qu'elle souffrît cette espece de prison moins impatiemment, on lui donnoit de petites libertés, qu'on n'a pas accoûtumé d'accorder aux filles du Palais. On permettoit quelquefois au jeune Comte de Lipari, & à Dom Augus

ſtin Gregorio de la viſiter, parce qu'ils étoient de ſon pays. Le premier ſentoit tous les jours augmenter ſa paſſion ; néanmoins comme c'eſt un crime en Eſpagne de parler d'amour à une fille de la Reine, & qu'il eſt inévitable d'être chaſſé ſi l'on eſt découvert, toutes les fois que le Prince ſongeoit qu'il ne pouvoit donner des marques de ſa paſſion à Adelaïde, ſans s'expoſer à être éloigné d'elle, il n'avoit pas la force de parler. Cette conſideration l'auroit peut-être long-temps retenu dans le ſilence, ſi Dom Auguſtin ne lui eût un jour fait connoître par ſes diſcours, qu'Adelaïde lui paroiſſoit ſi charmante ; qu'il commençoit à ſentir pour elle quelque choſe de plus fort que l'amitié. Le Comte fort ſurpris de cette confidence, ne fit pas ſemblant d'y prendre interêt, & ſe contenta de dire à ſon ami, qu'il étoit dangereux de confier à quelqu'autre moins diſcret les ſen-

timens qu'il avoit pour Adelaïde, le priant instamment d'être fort retenu là-dessus, de peur qu'on ne leur défendît à l'un & à l'autre de la voir. Dom Augustin se rendit à ses raisons, & lui promit ce qu'il souhaita. Le Comte qui craignoit que son rival parlant le premier, ne s'établit dans le cœur d'Adelaïde, résolut de se déclarer, & prit si bien son temps, qu'enfin il se trouva seul avec elle.

Le dessein qui lui avoit fait rechercher cette occasion, lui donnant un air embarrassé, Adelaïde s'en apperçut, & lui en demanda la cause. Le Comte, qui n'auroit jamais osé lui dire ce qu'il sentoit pour elle, devenu plus hardi par la curiosité qu'elle avoit témoignée, lui répondit, qu'un de ses amis qui aimoit passionnément une fille de la Reine, s'étoit émancipé à parler de sa passion à celle qui l'avoit fait naître; qu'elle l'avoit menacé d'en avertir la Reine, &

que ſon ami en étoit dans la derniere conſternation, craignant d'être éloigné de ce qu'il aimoit; la priant de lui dire ſi elle approuvoit des ſentimens ſi violens dans une belle perſonne pour qui ſon ami avoit une paſſion reſpectueuſe, qu'il expliquoit, n'étant plus en ſon pouvoir de la cacher. Adelaïde, ſans répondre à ce qu'il lui demandoit, & ne ſongeant qu'à ſatisfaire ſa curioſité; le pria de lui dire le nom de la Dame. Le Comte feignant de ne vouloir pas la nommer par diſcrétion pour ſon ami, fit le portrait d'Adelaïde, & lui fit connoître par-là ſa paſſion. Comme elle avoit de l'eſprit, elle connut facilement ce qu'il vouloit lui faire entendre. Je ſuis bien-aiſe, lui dit-elle un peu troublée, que vous m'ayez appris vous-même par avance ce que je dois faire; je craindrois que vous n'euſſiez mauvaiſe opinion de moi, ſi je ne ſuivois vos conſeils en me plaignant

à la Reine de votre hardiesse. Une Sous-Gouvernante incommode étant survenuë, leur ôta le moyen de continuer cette conversation. Le Comte, avant de se retirer, lui dit en langue Sicilienne, que s'étant entierement devoüé à son service, il la prioit de songer qu'elle ne pouvoit le sacrifier sans perdre celui qui l'avoit voulu venger. Mais l'air dont elle le quitta lui ayant fait comprendre que sa hardiesse ne lui avoit point déplû, il se retira fort satisfait de lui avoir découvert un secret qu'il avoit eu tant de peine à lui cacher.

Adelaïde qui n'avoit jamais senti qu'un desir de se venger, & qui ne connoissoit point encore l'amour, fut assez surprise de ce qu'elle venoit d'apprendre du Comte de Lipari; & faisant réflexion sur tous les soins qu'il avoit pris de lui plaire; elle jugeoit que sa passion devoit être violente. D'abord l'austerité de sa vertu la fit

repentir du peu de colere qu'elle avoit témoignée à leur séparation, mais le souvenir de ce qu'elle devoit à son pere venant à se presenter à son imagination, elle résolut de ne point rebuter ce Comte. Peut-être faisoit-elle pour satisfaire son inclination ce qu'elle croyoit accorder à l'esperance de se venger.

Le Comte cherchoit de son côté les occasions de l'entretenir, afin de la faire expliquer plus clairement; toutefois craignant de ne pouvoir pas se trouver seul avec elle, il lui demanda en presence de Dom Augustin si la colere de sa compagne duroit encore. Adelaïde qui comprit sa pensée, lui répondit que cette personne avoit à sa priere pardonné l'offense qu'on lui avoit faite; que même elle pourroit permettre à son ami de l'aimer, à condition qu'il ne lui diroit jamais. Dom Augustin qui ne comprenoit rien à ce langage,

eut de l'impatience d'être ſeul avec ſon ami pour s'en éclaircir ; & l'ayant preſſé de le lui apprendre, le Comte fut obligé de lui dire, qu'une des Filles du Palais avoit voulu ſe plaindre à la Reine, de ce que ſon amant lui avoit tenu quelques diſcours d'amour, & qu'Adelaïde avoit eu la bonté de l'en empêcher. Je ſuis ravi, dit auſſi-tôt Dom Auguſtin, qu'elle ſoit ſi indulgente, & je veux dès demain lui parler de ma paſſion. Prenez bien garde à ce que vous ferez, répliqua le Comte, on ne pratique pas toujours les conſeils qu'on donne ; & quoiqu'Adelaïde ait blâmé l'injuſtice de ſa compagne, je ne ſçais comment elle en uſeroit, ſi elle étoit à ſa place. Dom Auguſtin fut long-temps à ſe déterminer ; ſon amour l'ayant emporté ſur tous ſes raiſonnemens, il réſolut de parler. Il étoit plus jeune que ſon ami, ſa naiſſance n'étoit pas véritablement ſi conſi-

derable ; mais il étoit d'une beauté extraordinaire, & la grande opinion qu'il avoit de sa bonne mine, lui fit croire qu'il seroit écouté : ayant déclaré sa résolution au Comte, qui ne put jamais l'en détourner, il alla seul voir Adelaïde ; après quelques momens de conversation, il lui avoüa fort ingénûment qu'il se trouvoit bien embarrassé pour commencer un discours qu'il avoit résolu de lui faire. Adelaïde qui ne songeoit à rien moins qu'à ce que Dom Augustin lui vouloit dire, le pressa de parler. Dom Augustin ayant exigé qu'elle ne se fâcheroit point, lui déclara enfin qu'il l'aimoit. Adelaïde qui n'agissoit pas si sérieusement avec Dom Augustin qu'avec le Comte, ne laissa pas d'en rougir un peu ; neanmoins s'étant bientôt remise, elle tourna la chose en plaisanterie, & se moqua de lui, d'avoir fait tant de façons pour lui dire une folie. Ils se séparerent peu de temps après. Il

Le Comte de Lipari qui avoit la derniere impatience d'apprendre le ſuccès de cette viſite, commençoit à s'inquiéter, lorſque Dom Auguſtin lui apprit tout ce qui s'étoit paſſé. Le lendemain ils allerent la voir enſemble; & le Comte deſirant pénetrer les ſentimens d'Adelaïde pour Dom Auguſtin, lui dit d'un ton de raillerie, que Dom Auguſtin étoit fort en peine de lui perſuader qu'il l'aimoit, & qu'il trouvoit fort mauvais qu'elle ne le prît pas ſérieuſement. Vous êtes trop obligeant pour vos amis, lui répondit Adelaïde; ſongez ſeulement à donner de bons conſeils à celui dont nous parlions dernierement; vous aurez aſſez d'occupation, ſans vous mêler des affaires de Dom Auguſtin.

Adelaïde paſſa encore quelques mois en cet état, ne s'embarraſſant point de la paſſion de Dom Auguſtin, & ſe faiſant un ſecret

plaiſir de celle du Comte. Dom Auguſtin s'étant rebuté de la trouver toujours inſenſible, n'y penſa plus. Le Comte de Lipari s'attacha davantage à lui plaire; elle l'écouta dans les commencemens, croyant le pouvoir faire ſans rien mettre du ſien, & ſans qu'il lui échapât aucun ſentiment malgré elle. Sa confiance ne fut pas trop bien fondée: comme tout cede à un amour bien véritable, & qu'il eſt difficile de ſe croire tendrement aimée, ſans prendre un interêt particulier aux gens, Adelaïde fut touchée des ſoins du Comte, & reconnut par-là qu'il eſt dangereux de ſouffrir la paſſion d'un honnête homme, quand on ne veut pas engager ſon cœur. Le Comte s'étant apperçû de cet heureux changement, par les diſcours & par les bons traitemens de ſa maîtreſſe, s'abandonna devant elle à des tranſports qui lui firent connoître l'excès de ſon amour.

La satisfaction des deux amans étoit trop marquée, & le plaisir qu'ils avoient à être ensemble, leur faisoit rechercher avec trop de soin les occasions de s'entretenir, pour ne pas donner soupçon dans une Cour, où l'on vit avec tant de circonspection. Enfin on défendit au Comte de la voir; cette défense qui l'affligea sensiblement, avança plus ses affaires qu'il n'auroit fait par de longs services: car Adelaïde étant irritée de cet ordre, qu'elle trouvoit d'autant plus tyrannique, qu'il lui venoit de la part des gens qu'elle regardoit comme les persécuteurs de sa Maison, résolut de l'aimer toute sa vie, malgré les obstacles qu'on y pourroit apporter.

Cependant toute la Cour parloit de sa beauté. Sa naissance étoit connuë, & quoiqu'elle eût de grands biens, le bruit commun lui en donnoit encore davantage.

Plusieurs Grands d'Espagne songeoient à elle comme à un des premiers Partis de la Cour, & un des Ministres s'étoit déja employé auprès de la Reine pour la marier au Marquis de Castel-Rodrigo, qui avoit beaucoup de merite & de qualité, mais qui étoit très-mal partagé des biens de la fortune.

La Marquise de Villa-Franca, Dame d'atour de la Reine, qui avoit eu la même pensée pour le Duc de Fernandina son fils, en avoit aussi parlé à la Reine: mais sa Majesté, qui ne pouvoit se résoudre à se défaire d'une si aimable fille, differoit toujours à se déterminer. La Marquise qui étoit obligée par sa Charge d'être toujours au Palais, profitant de la commodité de voir Adelaïde à toute heure, lui faisoit bien des amitiés: & cette jeune personne, qui ne sçavoit pas où tendoient toutes ses caresses, y répondoit

avec beaucoup de reconnoissance. La Marquise en conçut de si bonnes esperances pour le succès du mariage de son fils, qu'elle en parla un jour, comme d'une affaire sans difficulté, à une Dame de Sicile qui lui avoit été recommandée, & qui en ce temps-là sollicitoit quelques prétentions à la Cour. Cette Sicilienne lui éleva extrêmement la qualité & le bien de la Maison de Cigala, & la Marquise la pria instamment de lui garder le secret. Néanmoins comme la plûpart des Siciliens haïssent naturellement les Espagnols, aussitôt que la Comtesse de Castelmara (c'est le nom de la Dame) trouva le Comte de Lipari, elle lui apprit tout l'entretien qu'elle avoit eu avec la Marquise de Villa-Franca, témoignant même de la douleur de ce qu'on enlevoit la plus riche heritiere de son Pays.

Le Comte qui avoit déja oüi parler confusément de la préten-

tion de Castel-Rodrigo, fut cruellement allarmé d'apprendre encore les pratiques de la Marquise de Villa-Franca. Deux jours après la Comtesse de Castelmara lui dit que la Marquise l'avoit presentée à Adelaïde, & qu'elle l'avoit prié de la voir souvent, & de lui insinuer que le mariage du Duc de Fernandina lui seroit plus avantageux, que tous ceux qu'on pourroit lui proposer. Et que lui avez-vous répondu, interrompit le Comte? Je lui ai promis de prendre mon temps pour lui parler, repliqua la Comtesse. Est-ce-là donc, continua-t'il, la douleur que vous me marquiez de voir enlever Adelaïde par un Espagnol, & pouvez-vous désapprouver une chose dont vous voulez être la médiatrice? La Comtesse trouvant dans ce discours plus d'emportement, que n'en devoit donner au Comte le seul interêt de sa Nation:

Je vous ai déja dit ma pensée, ajoûta-t'elle ; mais ayant besoin de la Marquise, je n'ai pû lui refuser ce qu'elle a exigé de moi. Cependant si vous aimez Adelaïde, comme il me paroît par vos discours, soyez persuadé que je sçaurai mettre la difference que je dois entre vous & un Espagnol. Le Comte lui fit mille remercîmens, & l'engagea avant que la conversation finît de donner une lettre de sa part à Adelaïde, & il se retira pour l'écrire.

La Comtesse qui étoit obligée d'avoir des ménagemens avec la Marquise pour les interêts qui l'avoient amenée à Madrid, commençoit à se repentir de son engagement, lorsque le Comte revint avec sa lettre, & la trouvant irrésoluë, il la pria de nouveau avec tant d'instance, qu'elle lui promit enfin de lui tenir sa parole. Elle chercha donc les expediens de la rendre à Adelaïde d'une

maniere qui ne pût jamais l'exposer à être découverte, & sans qu'Adelaïde pût s'appercevoir qu'elle en eût pris la commission. Cela paroissoit assez difficile : mais comme il y a peu de difficultés de cette nature, que l'adresse d'une femme ne surmonte, quand elle veut s'y attacher ; la Comtesse après y avoir rêvé quelque temps, s'avisa de faire un paquet de plusieurs lettres qu'elle venoit de recevoir de Sicile, parmi lesquelles elle mêla celle du Comte de Lipari, & ayant donné ce paquet à un de ses gens, avec ordre de feindre qu'il venoit de le retirer de la poste, & de lui apporter au Palais dans l'appartement de la Marquise de Villa-Franca, cet ordre fut ponctuellement executé. La Comtesse ayant ouvert son paquet en la présence de la Marquise, & même d'Adelaïde qui s'y trouva par hazard, elle lui rendit la lettre du Comte, fei-

gnant de ne sçavoir pas de qui elle étoit, parce qu'elle n'avoit pas lû encore les siennes. La Marquise se retira par discrétion, pour leur donner le temps de lire leurs lettres, persuadée que son amie feroit bien son devoir, lorsqu'elle trouveroit jour à parler en faveur du Duc de Fernandina. Elle ne se trompa point; car la Comtesse ne voulant pas exposer Adelaïde au desordre qu'elle prévoyoit bien que la lecture de la lettre de son amant lui causeroit, prit ce temps pour lui faire valoir les grands avantages de l'alliance du Duc de Fernandina, qui étoit alors General des Galeres de Naples, & qui esperoit même par le crédit de sa mere, de succeder à Dom Pedro d'Arragon qui en étoit Viceroi. La Marquise étant rentrée dans sa chambre, fut ravie de les trouver engagées dans cette conversation, & voulut se retirer pour ne les pas inter-

rompre, feignant de n'y avoir pas pris garde; mais Adelaïde l'ayant apperçûë, en prit occaſion de la ſuivre, & de ſe délivrer de l'embarraſſante converſation de la Comteſſe.

Auſſi-tôt qu'Adelaïde ſe trouva ſeule, elle eut de l'impatience de lire ſa lettre, où elle vit avec bien de la ſurpriſe le nom du Comte de Lipari: & ne pouvant comprendre par quel hazard cette lettre lui étoit venuë par les mains de la Comteſſe, qu'elle croyoit ſi oppoſée aux interêts de ſon amant, ſa paſſion lui faiſoit craindre qu'il n'eût été renvoyé en Sicile. Mais ces inquiétudes ceſſerent, lorſque liſant la lettre elle y trouva ces paroles.

„ ETant aſſuré de votre cœur,
„ je ne croyois pas qu'il me
„ pût jamais arriver de déplaiſir
„ ſenſible, cependant je me trou-
„ ve le plus malheureux de tous

„ les hommes ; on m'a défendu „ de vous voir, & je viens d'ap- „ prendre la funeste nouvelle du „ mariage auquel on veut vous „ forcer. Je tremble dans la crainte „ que vous ne cediez enfin aux ar- „ tifices de ceux qui prennent sur „ vous une autorité si injuste. Don- „ nez-leur toutes les raisons qui „ pourront vous en garantir, & „ s'il est possible, prenez-les tou- „ tes de votre passion. Si elle étoit „ trop foible, souvenez-vous du „ moins de ce que vous devez à „ votre vengeance, & ne doutez „ jamais de la fidelité du Comte „ de Lipari.

Adelaïde fut bien-aise d'avoir vû par cette lettre que son amant avoit les sentimens qu'elle desiroit qu'il eut, quoique la délicatesse de sa passion se trouvât un peu blessée, par les défiances du Comte. Elle auroit bien voulu lui en faire tenir la réponse ; mais

osant se fier à personne, incer-
ine si la Comtesse sçavoit leur
telligence, elle s'avisa enfin
un autre artifice, & résolut de
zarder à lui répondre par la
ême voye. Le lendemain elle
t à la Comtesse que la lettre
'elle lui avoit renduë étoit de
sœur du Comte de Lipari, &
le la pria ensuite d'en donner la
ponse à son frere, afin qu'il l'en-
yât en Sicile dans son paquet.
Comtesse admirant l'industrie
Adelaïde, fit semblant de la
oire de bonne foi, & se chargea
cette lettre, qu'elle rendit
lelement au Comte. Il eut une
ye qu'on ne peut exprimer, en
prenant l'invention de sa maî-
esse, qui lui marquoit si fort son
nour : mais il fut le plus satis-
it de tous les hommes, lorsqu'il
t ces paroles.

JE ne sçais pourquoi je suis si sensible aux marques de votre

„ ſouvenir, dans le temps que
„ vous me faites paroître des dé-
„ fiances ſi injurieuſes. J'aurois
„ de la peine à vous les pardon-
„ ner, ſi je ne les regardois com-
„ me des effets de votre paſſion.
„ Il eſt vrai qu'on me propoſe des
„ partis conſiderables, mais pou-
„ vez-vous croire qu'ayant un
„ pere à venger, & vous ayant
„ connu, je puiſſe confier à quel-
„ que autre le ſecret de ma ven-
„ geance, après vous avoir aban-
„ donné celui de mon amour?
„ N'en doutez jamais, & ſoyez
„ bien perſuadé qu'il n'y a que
„ la mort qui puiſſe vous ravir
„ votre Adelaïde.

Le Comte reſſentit toute la joye imaginable par la lecture d'une lettre ſi tendre: mais ayant l'indiſcrétion de la plûpart des jeunes gens, & croyant que ſon bonheur ne ſeroit pas complet, ſi quelque autre n'en avoit connoiſ-

ſance, il en fit part à D. Auguſtin Gregorio, & lui montra la lettre qu'il venoit de recevoir, ſçachant bien qu'il aimoit ailleurs, & qu'il ne penſoit plus à Adelaïde. Dom Auguſtin diſſimulant ſes véritables ſentimens, par une adreſſe au-deſſus de ſon âge, quoique très-ordinaire aux gens de ſon pays, témoigna beaucoup de joye du bonheur de ſon ami: mais en effet la paſſion qu'il avoit euë pour Adelaïde s'étant réveillée par la lecture de cette lettre, il réſolut de s'y attacher tout de nouveau. Le peu d'eſperance qu'il avoit euë de la rendre ſenſible, l'avoit rebuté: mais s'étant deſabuſé par l'experience de ſon ami, & ayant reconnu qu'il n'y a point de femme qui ſoit à l'épreuve d'une paſſion bien véritable, & d'une longue perſévérance, il ſe repentit mille fois de s'en être détaché ſi aiſément, & fit une forte réſolution de mettre tout en uſage

pour gagner un cœur qu'il croyoit avoir perdu par ſon impatience. Comme il étoit parfaitement bien fait, & qu'il eſt rare de voir en Eſpagne de jeunes hommes d'une ſi grande beauté, il attiroit ſur lui les yeux de toutes les Dames. Il avoit même remarqué qu'une de celle du Palais un peu ſurannée, dont je cacherai le nom ſous celui de Dona Ignes, affectoit de lui faire des amitiés qu'on ne fait pas d'ordinaire à des perſonnes indifferentes. L'amour qui eſt ingénieux lui inſpira de ſe ſervir du miniſtere de cette femme, pour faire ſçavoir à Adelaïde ce qu'il ſentoit pour elle : & les facilités qu'il avoit déja trouvées auprès de quelque autre, lui faiſoient eſperer qu'il mettroit facilement Dona Ignes dans ſes interêts, puiſqu'elle lui témoignoit tant de bonne volonté.

Quelque amour propre qu'il y eût dans cette penſée, les ſuites

lui firent connoître qu'il ne s'étoit pas trompé, & Dona Ignes ne souffrit pas qu'il lui fît long-tems impunément des avances. Elle travailla de son côté pour embarquer Dom Augustin, & ils furent bientôt dans une parfaite intelligence. Elle se trouva si satisfaite d'avoir à son âge un amant de si bonne mine, & elle l'aima avec tant d'emportement, qu'il n'étoit plus au pouvoir de Dom Augustin de parler à une femme sans que Dona Ignes en prît jalousie: & bien-loin d'oser lui faire confidence de sa passion pour Adelaïde, il étoit obligé de la cacher avec plus de soin qu'à son rival. Cela lui donnoit des inquiétudes extrêmes; & ne pouvant se résoudre de continuer plus long-temps à feindre une passion qu'il ne sentoit point, il cherchoit un prétexte pour rompre un commerce si lassant, lorsque Dona Ignes, qui de son côté ne songeoit qu'à s'assurer

s'assurer d'un amant si digne d'être aimé, & qui craignoit qu'une jeune personne ne lui enlevât sa conquête, lui proposa de s'habiller en fille, & d'entrer avec elle dans le Palais, où elle le feroit passer pour sa niéce, lui promettant de le déguiser si bien, qu'on ne pourroit jamais le reconnoître, & l'assurant pour l'y engager, qu'il seroit de tous les plaisirs des Filles de la Reine, & de tous les divertissemens secrets du Palais.

Dom Augustin ravi d'une proposition qui flattoit si forr sa passion pour Adelaïde, redoubla ses feints empressemens pour Ignes; & faisant semblant de ne pouvoir rien refuser à son amour, il consentit à tout ce qu'elle desira. Ayant ensuite publié qu'il alloit voir un de ses amis à la campagne, il entra la nuit dans le Palais si bien travesti, que personne ne douta que ce ne fut la niéce de Dona Ignes, nouvellement

arrivée de Seville, comme cette prétendue tante le disoit. Dom Augustin soutenoit si bien son personnage par sa beauté, & contrefaisoit de si bonne grace l'innocence & la naïveté d'une fille qui commence à paroître à la Cour, que tout le monde y fut trompé.

Comme les belles personnes ont une jalousie secrette contre toutes celles qui leur peuvent disputer cet avantage, & qu'on voit rarement arriver à la Cour une belle fille, sans s'attirer l'envie de la plupart des Dames qui se piquent d'être bien faites, Adelaïde qui avoit oui parler avec admiration de la beauté de cette fille, alla dans l'appartement de Dona Ignes, pour sçavoir si la renommée qui augmente tout, faisoit justice à la niéce de cette Dame; & la trouvant plus belle qu'on ne la lui avoit dépeinte, (peut-être par l'émotion qui parut sur le vi-

ſage de Dom Auguſtin en voyant Adelaïde,) elle lui témoigna qu'elle auroit bien de la joie de lier amitié avec une perſonne ſi aimable Dona Ignès ne ſouffroit qu'avec beaucoup de peine tous ces petits engagemens, couvrant ſa jalouſie de crainte qu'elle avoit que ſon amant ne fût découvert. Cependant pour ne le pas trop gêner, elle ne put lui refuſer de le mener chez Adelaïde, ſous prétexte de lui rendre ſa viſite : mais elle ne le quitta jamais, & ne donna pas le temps à l'amoureux Dom Auguſtin de ſe découvrir à Adelaïde. Cette contrainte augmentant ſon impatience, il ne pouvoit plus ſupporter la violence d'une paſſion qui devenoit tous les jours plus forte, par la préſence d'Adelaïde.

Un jour que Dona Ignes étoit occupée auprès de la Reine, il prit ce temps pour entrer chez Adelaïde, & l'ayant trouvée

ſeule, il lui parla en langue Sicilienne & ſe fit connoître, en lui exagerant ſon amour par les paroles du monde les plus tendres. Adelaïde fut dans une ſi grande ſurpriſe de voir Dom Auguſtin en cet état, qu'elle demeura quelque temps ſans lui répondre ; mais ſe trouvant offenſée de ſa liberté, ſon indignation prit le deſſus de tous ſes mouvemens, & elle alloit ſe plaindre à la Reine & l'informer de ſon déguiſement, de peur qu'on ne crût qu'elle y eut part, lorſque Dom Auguſtin qui avoit de l'eſprit, & qui ſçavoit que la curioſité eſt le foible de toutes les femmes, lui dit que Dona Ignes avoit beaucoup plus de part à ce qu'il faiſoit que lui-même. Il ne ſe trompa point : Adelaïde eut tant d'envie d'apprendre les affaires d'une femme, qu'elle avoit toujours regardée comme une Prude, & qu'on donnoit pour exemple aux Filles du Palais

qu'elle en oublia presque sa colere.

Dom Augustin lui apprit tout ce qu'elle desira de sçavoir, & elle lui pardonna, à condition qu'il ne la reverroit plus. Dans cette conversation, Adelaïde lui parla d'une maniere à lui ôter toute esperance pour l'avenir; & lui remettant bien devant les yeux la trahison qu'il faisoit à son ami, elle l'en vit si touché, qu'elle crut ne rien hasarder, en lui ordonnant de dire au Comte de Lipari, qu'elle lui seroit toujours fidelle.

Cet entretien ayant duré un peu trop long-tems, Dona Ignes étoit de retour, & ne trouvant point Dom Augustin, elle le chercha de tous côtés, & le surprit enfin chez Adelaïde. Le désordre où sa présence mit ces deux jeunes personnes, lui faisant juger qu'elle étoit d'intelligence, elle eut bien de la peine à

s'empêcher d'éclater sur l'heure. Elle dissimula néanmoins sa jalousie ; elle remena sa fausse niéce, & aussi-tôt qu'ils furent seuls, elle l'accabla d'injures & de reproches. Dom Augustin ennuyé de la tyrannie de cette femme, & n'esperant plus rien du côté d'Adelaïde, commençoit à se lasser de son déguisement, & témoignoit beaucoup d'inquiétude. Dona Ignes qui l'observoit avec soin, & qui ne lui trouvoit plus ses premiers empressemens, feints ou véritables, en fut si outrée, qu'elle en perdit l'esprit ; elle fit cent extravagances dans le Palais, & alla ensuite se plaindre à la Reine du peu d'ardeur de son amant. On s'apperçut facilement que l'esprit lui avoit tourné : & comme elle confondoit dans tous ses discours son amant avec sa niece, & Dom Augustin avec son infidele, la Reine eut la curiosité d'approfondir cette affaire ; &

ayant fait venir cette fausse niéce, le malheureux Dom Augustin se trouva dans une si grande confusion par les discours extravagans de la folle Ignes, qu'il fut aisément reconnu pour ce qu'il étoit. La Reine se trouvant extrêmement offensée d'une hardiesse pareille, le fit arrêter sur l'heure, dans le dessein de le punir séverement. La pauvre Ignes fut enfermée, & donna lieu au bruit qui se répandit en ce temps-là par toute l'Europe, qu'une femme de qualité en Espagne étoit devenue folle de jalousie.

Adelaïde ayant oüi parler de cette malheureuse avanture, étoit dans de cruelles inquiétudes, par la crainte d'y être mêlée : & comme cela étoit de la derniere consequence pour elle, surtout dans un pays où l'on est fort susceptible d'impressions désavantageuses aux femmes, elle s'informoit soigneusement de tou-

tes les circonſtances de cette affaire : mais elle fut aſſez heureuſe pour n'être point nommée.

Le Comte de Lipari qui s'étoit déja repenti plus d'une fois d'avoir montré ſa lettre à Dom Auguſtin, ſoupçonna qu'Adelaïde n'eût plus de part à ce déguiſement qu'Ignes, & la jalouſie de cette derniere le confirma dans ſon erreur. La Reine cependant étoit fort irritée contre Dom Auguſtin ; néanmoins comme un crime d'amour trouve toujours des partiſans, tant de différentes perſonnes s'employerent en ſa faveur, qu'elles obtinrent enfin ſa grace de la Reine, à condition pourtant qu'il ſeroit remené à Meſſine, dans le même état qu'il avoit été ſurpris au Palais & qu'il ſeroit gardé un mois dans le Château de ſaint Sauveur, toujours ſous l'habit de fille, ſa Majeſté voulant le punir par la honte que ce déguiſement lui

lui feroit dans son propre pays. Ses amis ayant eu permission de le voir avant son départ, le Comte de Lipari se rendit aussi-tôt auprès de lui, & Dom Augustin le voyant arriver, l'embrassa avec tous les témoignages d'une véritable amitié. Il lui avoüa sincerement tout ce qui s'étoit passé, sans lui cacher que sa passion pour Adelaïde l'avoit engagé à feindre qu'il aimoit Ignes; mais qu'elle lui avoit paru si éloignée d'écouter jamais d'autre passion que celle du Comte de Lipari, que désesperant de la pouvoir faire changer de sentiment, il s'étoit contenté d'obtenir pour toute grace, qu'elle n'éclateroit point contre lui, ce qu'Adelaïde lui avoit accordé avec assez de peine; à condition néanmoins qu'il ne la verroit plus, & qu'il iroit assurer de sa part le Comte de Lipari, qu'elle lui seroit fidelle jusqu'à la mort. Jugez après cela, continua-t'il, si vous n'êtes pas le plus heureux de tous

les hommes. Le Comte connoiſſant bien que Dom Auguſtin lui parloit de bonne foi, fut fort ſatisfait d'entendre toutes ces circonſtances, & fut guéri par ce fidele témoignage de toutes les défiances que le déguiſement de ſon ami lui avoit données.

On fit encore de nouvelles tentatives pour tâcher de fléchir la Reine, & d'obtenir la grace entiere de Dom Auguſtin : mais ſa Majeſté ne voulant point ſe relâcher, il fut conduit en ſureté à Barcelonne, où il fut embarqué dans le premier vaiſſeau qui partit pour la Sicile, accompagné d'un ſévere guide, qui avoit ordre exprès de faire executer les volontés de la Reine. Le ſecond jour de leur embarquement, ils furent ſurpris d'une furieuſe tempête, qui les jetra ſur les côtes de Barbarie, où ils furent ſur le point de perir. Le grand mât du vaiſſeau fut rompu, & la plupart des cordages briſés. Ils paſ-

ſerent toute une nuit entre la mort & la vie. Le lendemain à peine étoit-il jour, lorſqu'ils furent reconnus par un vaiſſeau Turc, qui s'étant apperçu du mauvais état où la tempête les avoit réduits, les attaqua, & les prit après une foible réſiſtance. Dom Auguſtin étant devenu eſclave, crut que ſon déguiſement lui ſeroit avantageux, ſçachant bien que parmi les Nations les plus barbares, on a des égards pour le beau ſexe. Il ne ſe trompa point, car le Corſaire qui les avoit pris, trouvant cette fauſſe fille fort à ſon gré, la traita avec plus de douceur qu'il n'eſt ordinaire à ceux de ſon métier. Il ne fut pas long-tems ſans lui faire connoître ſa paſſion : mais la réſiſtance de Dom Auguſtin n'ayant fait que l'augmenter, il crut ne pouvoir ſe délivrer de ſes importunités, qu'en lui déclarant la verité de ſon ſexe. Cependant cette connoiſſance ne fit pas ſur l'eſprit du Corſaire, l'effet

que Dom Auguſtin en avoit attendu.

Pendant que Dom Auguſtin étoit expoſé à l'injuſtice de ce Barbare, le Comte de Lipari n'étoit pas ſans affaire à Madrid. La Comteſſe de Caſtelmara gagnée par les bons offices que la Marquiſe de Villa-Franca lui avoit rendus à la Cour, étoit entrée dans ſes interêts, & par reconnoiſſance elle l'avoit avertie de la paſſion que le Comte de Lipari avoit pour Adelaïde, & de la parfaite intelligence de ces deux perſonnes; l'aſſurant néanmoins que ſi elle pouvoit par ſon crédit éloigner le Comte, elle eſperoit qu'avec un peu de temps on pourroit gagner la volonté d'Adelaïde. La Marquiſe approuvant cet avis, mit tout en uſage pour obliger la Cour à renvoyer le Comte en Sicile. Elle y trouva des difficultés qu'elle n'avoit point prévûës, & elle s'apperçut que le premier Miniſtre, qui

vouloit garder quelque mesure avec un jeune Seigneur de cette qualité, étoit en disposition de le gratifier de quelque emploi avant son départ. La Marquise craignant qu'on ne differât trop long-tems, travailla pour lui avec la même chaleur qu'elle auroit pû faire pour les interêts de son fils. Elle obtint en sa faveur un Regiment d'Infanterie en Sicile. Le Comte fort surpris d'une grace qu'on lui accordoit sans l'avoir sollicitée, eut un chagrin secret de cette marque d'estime dont il crut que la Cour l'honnoroit ; & quoique cet emploi flattât agréablement son ambition, il ne pouvoit se résoudre à accepter une grace qui l'éloignoit de la personne du monde qu'il aimoit avec le plus de passion. Mais la bienséance & son courage ne lui permettant pas de refuser une occasion qui lui donneroit moyen de se distinguer des jeunes gens de son âge, il se détermina de partir, pour ne pas

ſe rendre indigne des bontés de la Cour. Ne pouvant néanmoins ſe réſoudre à ce départ ſans prendre congé d'Adelaïde, il tenta inutilement pluſieurs moyens pour en obtenir la permiſſion. La Marquiſe de Villa-Franca étant appliquée à l'empêcher, rendit la choſe impoſſible, & l'amoureux Comte déſeſperant d'en venir à bout, s'adreſſa à la Comteſſe de Caſtelmara, & la pria inſtamment de rendre encore une lettre de ſa part à Adelaïde. Cette perfide, après avoir fait bien des façons pour s'en défendre, feignant enfin d'être touchée de l'excès de ſa paſſion, lui promit de s'en charger, & le Comte ravi de l'avoir gagnée dans l'eſperance qu'elle s'en acquitteroit avec la même fidelité qu'elle avoit fait de la premiere, lui donna la veille de ſon départ la lettre qui ſuit.

„ JE parts au déſeſpoir; on me
„ force d'accepter un emploi

„ que je ne puis refuser sans me
„ deshonorer, ou sans découvrir le
„ charme qui m'arrête à la Cour.
„ Quoique je ne vous y visse point,
„ je trouvois un sensible plaisir d'ê-
„ tre dans le même endroit & d'at-
„ tendre avec peu d'espoir les oc-
„ casions de vous parler un mo-
„ ment. Je ferai tout ce que je
„ pourrai pour vous venger, &
„ pour me venger moi-même; je
„ ne pardonnerai jamais aux Espa-
„ gnols ni la mort de votre pere,
„ ni l'honneur qu'ils me font de me
„ donner un emploi qui m'éloigne
„ de vous. Je ne suis digne que de
„ vous aimer, & je rapporte tout à
„ mon amour. Je me livre à ma
„ passion avec un abandonnement
„ si extrême, que je ne puis crain-
„ dre que vous m'oublierez; je
„ penserai à vous tous les momens
„ de ma vie, & je n'en aurai jamais
„ d'heureux que lorsque je vous
„ reverrai.

Aussi-tôt que le Comte fut parti,

la Comtesse au lieu de porter sa lettre à Adelaïde, comme elle s'y étoit engagée, la sacrifia à la Marquise de Villa-Franca, qui jugeant par les termes passionnés dans lesquels elle étoit conçuë, que le Comte n'étoit pas mal dans l'esprit d'Adelaïde, appliqua tous ses soins à rompre ce commerce. Elle fut même sur le point de montrer cette lettre à la Reine pour irriter Sa Majesté contre le Comte, mais elle en fut détournée par la crainte qu'elle eut de donner quelque impression désavantageuse de la conduite d'Adelaïde, qu'elle regardoit déja comme sa belle-fille. Elle étoit si satisfaite des soins de la Comtesse de Castelmara, qu'elle lui procura diverses occasions de voir Adelaïde, & de lier une amitié particuliere avec elle, ce qui lui fut aisé, sous prétexte de l'entretenir des affaires de Sicile. Un jour qu'elles se trouverent seuls, la Comtesse fit adroitement tomber le discours

ſur le départ du Comte ; elle parla de ſon mérite avec toute l'eſtime & la conſideration qu'auroit pû faire la meilleure de ſes amies. Adelaïde trompée par cet artifice, & ravie de voir la Comteſſe dans des ſentimens ſi conformes aux ſiens, l'en aima davantage, & la reçut toujours bien depuis ce tems-là. La Comteſſe fit part à la Marquiſe de cet heureux commencement, & de la maniere qu'elle avoit parlé à Adelaïde en faveur du Comte, pour gagner ſa confiance, & être enſuite plus en état de nuire à ſon amant. La Marquiſe approuva ſon adreſſe ; elles eurent diverſes conférences pour concerter les moyens de bien conduire leur projet. L'experience qu'elles avoient l'une & l'autre ſur pareilles affaires, leur fit juger que la jalouſie étoit un expédient infaillible pour alterer l'intelligence de ces deux amans, & que ſi elles pouvoient en donner à Adelaïde, cela

contribueroit beaucoup à avancer leur dessein. Pour réussir plus aisément, la Marquise jetta les yeux sur une Fille du Palais qui avoit été élevée auprès d'elle, & lui ayant persuadé que la Comtesse de Castelmara & elle vouloient se donner un jeu avec Adelaïde, pour s'en divertir ensuite, lorsqu'elles auroient découvert ses véritables sentimens pour le Comte de Lipari, & qu'il leur importoit pour en venir à bout, de lui supposer une rivale; cette fille qui étoit ravie de trouver occasion de se réjoüir, promit à la Marquise de faire le personnage qu'elle souhaiteroit. Après cet engagement elles s'aviserent de changer l'enveloppe de la lettre que le Comte avoit laissée pour Adelaïde, d'en contrefaire le dessus le plus adroitement qu'elles pourroient, & de l'adresser à Dona Therese Gomes (qui est le nom de la prétenduë rivale.) Ces deux femmes ayant si bien disposé toutes

choſes, la Comteſſe qui s'étoit déja acquis beaucoup de créance ſur l'eſprit d'Adelaïde, feignant toujours de ne s'être pas apperçûe de la bonne volonté qu'elle avoit pour le Comte, lui dit un jour par une eſpece de confidence, qu'elle ſe trompoit fort ſi le Comte de Lipari n'avoit une affaire avec une Fille du Palais; que même depuis ſon dêpart elle avoit remarqué certaine curioſité mêlée de beaucoup d'inquiëtude dans l'eſprit d'une de ſes Compagnes, qui la confirmoit dans ſa penſée. Cet artifice eut l'effet qu'elle en avoit eſperé, car Adelaïde donnant dans ce piege, témoigna beaucoup d'empreſſement de ſçavoir le nom de ſa rivale, & d'être informée des circonſtances de cette intrigue. L'adroite Comteſſe ménageant toutes choſes, lui dit qu'elle faiſoit peut-être un jugement témeraire, & qu'elle vouloit s'éclaircir de la vérité avant que de lui en rien apprendre. Cette rete-

ue augmenta la curiosité d'Ade-
aïde, elle la pria de ne laisser pas
e lui dire ce qu'elle en sçavoit:
nais la Comtesse persistant à ne le
oint faire, de peur, disoit-elle, de
lesser sa conscience, en avançant
ne chose dont elle n'étoit pas bien
ssurée; Adelaïde, sans se rebuter,
a conjura de lui apprendre du
noins le nom de la personne. Alors
a Comtesse feignant de ne pouvoir
lus resister à ses pressantes impor-
unités, lui avoua enfin, que c'étoit
Dona Therese, la suppliant de
ouloir bien se contenter de cela;
lans l'assurance qu'elle lui donnoit
le s'appliquer ave soin à découvrir
i elle ne s'étoit point trompée.
Elle sortit ensuite, & Adelaïde se
rouvant seule, fut déchirée de
ent soupçons differens. Après plu-
ieurs combats où son amour eut
le la peine à la rassurer contre sa ja-
ousie, elle résolut de suspendre son
essentiment, & d'attendre que la
Comtesse en qui elle avoit une en-

tiere confiance, eût approfondi cette affaire. Deux jours après la Comtesse ayant rencontré Adelaïde, lui dit qu'elle avoit dequoi contenter sa curiosité, ayant appris des choses qu'elle n'oseroit lui redire, si elle ne l'assuroit du secret. Adelaïde s'y étant engagée, la Comtesse ajoûta que depuis qu'elle ne l'avoit vûe, elle s'étoit insinuée davantage dans la confidence de Dona Therese, qui lui avoit avoué la parfaite intelligence qui étoit entre elle & le Comte de Lipari; que même elle lui avoit montré une lettre qu'elle en avoit reçûe. Je vous avoue, continua la Comtesse, qu'une pareille confidence m'a un peu surprise; voyant néanmoins qu'elle n'en rougissoit pas, j'ai cru pouvoir me dispenser d'en avoir honte pour elle. Voilà, ma Belle, ce que j'ai appris des affaires du Comte de Lipari, & Adelaïde eut bien de la peine à cacher sa jalousie & à s'empêcher d'éclater contre le

Comte, qu'elle croyoit infidele. Il entra par bonheur d'autres personnes dans le lieu où elles parloient, qui donnerent occasion à Adelaïde de se retirer, pour cacher le désordre où ce qu'elle venoit d'apprendre l'avoit mise. La Comtesse remarquant le grand effet que cette fausse confidence avoit produit sur l'esprit de cette trop crédule fille, alla se réjouir avec la Marquise de l'heureux succès de leur artifice, lui conseillant pour achever ce qu'elles avoient si heureusement commencé, de voir de nouveau Dona Therese, & de lui mettre entre les mains la lettre du Comte de Lipari, afin de l'obliger d'en faire voir avec adresse l'écriture à Adelaïde, sans pourtant lui laisser lire ce qu'elle contenoit, pour ne pas lui donner lieu de soupçonner leur tromperie. La Marquise sçachant de quelle consequence il lui étoit pour le succès de son dessein, de suivre les conseils de la

Comtesse, en parla à Dona Therese, qui lui promit de faire tout ce qu'elle lui prescriroit, ne se défiant pas que la Marquise qui étoit sa bonne amie, & qui la flattoit quelquefois de l'esperance qu'elle pourroit être sa belle-fille, voulût exiger d'elle rien qui pût lui faire tort.

Il seroit difficile de pouvoir exprimer l'état douloureux où Adelaïde fut réduite, lorsqu'elle ne douta plus de l'infidelité de son amant. Le dépit, la colere, la vengeance la déchiroient également: l'amour qui en pareilles occasions parle toujours en faveur des absens, tâchoit vainement à lui representer le Comte moins coupable; ne pouvant se résoudre à le chasser de son cœur, quoique persuadée de son crime, elle cherchoit du moins quelque prétexte qui aidât à la tromper. Après mille pensées differentes, elle se détermina enfin par un dernier effort de sa passion à s'en éclaircir par ses propres yeux,

& à voir ſouvent Dona Thereſe, ſe flattant qu'elle lui montreroit cette lettre criminelle, puiſqu'elle n'avoit pas fait difficulté de la lire à la Comteſſe. Auſſi-tôt qu'elle eut pris cette réſolution, elle ne ſongea plus qu'à l'exécuter. Dona Thereſe de ſon côté qui vouloit plaire à la Marquiſe, en s'acquittant avec eſprit des engagemens où elle s'étoit miſe, cherchoit les occaſions de ſe trouver ſeule avec Adelaïde. Ayant toutes deux la même penſée, il ne leur fut pas difficile de ſe joindre; elle parlerent aſſez long-tems de choſes indifferentes, tâchant à couvrir leur deſſein. Dôna Thereſe qui avoit l'eſprit plus libre, lui demanda ſi elle n'avoit point vu un très-beau Sonnet que toute la Cour avoit fort eſtimé. Adelaïde, dont le cœur & l'eſprit étoient extrêmement occupés, lui répondit ſechement, qu'elle n'aimoit pas la Poëſie : mais une réflexion la fit appercevoir qu'il ne falloit

soit pas paroître si distraite. Elle demanda à le voir, & Dona Therese faisant semblant de le tirer de sa poche, pour le lui donner à lire, lui presenta la Lettre du Comte de Lipari. Adelaïde en ayant d'abord reconnu e caractere, en fut si saisie, que Dona Therese feignant de s'appercevoir de son erreur, par l'étonnement de sa compagne, lui arracha la Lettre avec précipitation & lui donna le Sonnet à la place, affectant une confusion étudiée d'avoir pris l'un pour l'autre. Il n'en fallut pas davantage pour perdre entierement la malheureuse Adelaïde; elle eut bien de la peine à ne pas donner des marques excessives de son désespoir, après avoir vû une preuve si convainquante de l'infidelité de son amant: & quoique par avance elle eût crû s'être préparée à tous les évenemens de ce dangereux éclaircissement, elle ne put pourtant s'empêcher de dire à sa

rivale, que connoissant l'humeur inconstant des Cavaliers de sa Nation, elle vouloit bien l'avertir de ne pas faire un grand fonds sur la fidelité du Comte de Lipari, qui assurément l'oublieroit pour la premiere venue. Dona Therese voulant pousser son artifice, lui repliqua qu'elle n'en avoit point d'inquiétude, & qu'elle étoit bien assurée de la sincerité de ses sentimens. Adelaïde ne pouvant soutenir plus long-tems une conversation si douloureuse, & s'appercevant que ses larmes la trahiroient, si elle differoit à se retirer, pria Dona Therese de lui laisser ce Sonnet pour le copier, & sur ce prétexte elle s'enferma dans sa chambre, où elle s'abandonna entiérement à sa douleur. Elle ne voyoit point de condition plus malheureuse que la sienne, quand elle se répresentoit l'aversion qu'elle avoit pour les Espagnols, les raisons qu'elle croyoit avoir de s'en venger, & la parole

que le Comte de Lipari lui avoit donnée d'entrer dans son ressentiment : mais ces mouvemens qui avoient autrefois tenu la premiere place dans son cœur, étoient incomparablement au-dessous du désespoir que lui causoit l'inconstance de son amant. Il n'est pas possible de bien exprimer l'état pitoyable où la réduisoient ces considérations : privée de ses parens, exilée pour ainsi dire parmi ses ennemis, sans ressources, sans espérance : tout cedoit à l'horreur de n'être pas aimée, & de se voir trompée par un homme qu'elle avoit cru si digne de ses affections.

Cependant la Marquise qui avoit été informée par Dona Therese, prit de nouvelles mesures avec la Comtesse:&comme elles sçavoient que lorsqu'une Dame est bien persuadée qu'on lui a manqué,ce tems est le plus propre pour parler en faveur d'un autre, elles résolurent de se servir de cette occasion, pour

proposer le mariage du Duc de Fernandina. La Comtesse se chargea de tout, & ayant visité Adelaïde, qu'elle trouva fort triste, elle lui fit un grand raisonnement sur l'état des affaires de Sicile, & sur les malheurs particuliers de la Maison Cigala, & conclut par la nécessité où elle étoit pour la soutenir, d'épouser un homme de merite qui fût bien à la Cour, & qui pût par son crédit la rétablir dans sa premiere splendeur. Adelaïde étoit si accablée de chagrin, qu'elle écouta ce discours avec autant d'indifference que si elle n'y avoit point eu de part. La Comtesse croyant par son silence qu'elle entroit dans ses raisons, continua en exagerant la naissance, le mérite personnel & l'autorité du Duc de Fernandina, (qui peut-être au premier jour seroit nommé Viceroi de Sicile,) ajoutant qu'elle ne voyoit point d'homme qui lui convînt mieux, ni qui fût plus en état de relever la

grandeur de sa Maison. Adelaïde qui craignoit qu'elle ne finît pas si-tôt, l'interrompit, lui disant qu'il étoit inutile de lui parler de tous ces grands avantages, puisqu'elle avoit l'intention de passer sa vie dans un Couvent. La Comtesse attribuant cette réponse au premier mouvement du chagrin où elle sçavoit qu'Adelaïde devoit être pour l'infidelité prétendue de son Amant, ne l'a pressa pas davantage; & Adelaïde ayant témoigné qu'elle étoit obligée de se trouver chez la Reine, cette conversation finit sans que la Comtesse sçut elle-même ce qu'il y avoit à esperer ou à craindre.

Pendant que celà se passoit à Madrid, le Comte de Lipari étoit à Messine, où il songeoit continuellement aux moyens de revoir sa Maîtresse. La noblesse de la Ville avoit souvent des conférences en ce tems-là avec les Sénateurs pour travailler ensemble à conserver l'au-

torité du Senat que le Gouverneur diminuoit tous les jours. Après plusieurs délibérations, ils ne trouverent point de moyen plus légitime pour en prévenir les suites que celui d'avoir recours à leur Souverain, & ils résolurent d'envoyer quelqu'un en Espagne, pour porter leurs plaintes au Roi des entreprises du Gouverneur, afin de pénetrer une fois pour toutes, si l'acharnement que les Gouverneurs avoient à les abaisser, venoit d'une haine particuliere qu'ils eussent contr'eux, ou d'un ordre de la Cour. Le Comte de Lipari voyant cette disposition, employa tous ses amis pour obtenir cet emploi, dans l'esperance qu'étant revêtu du caractere d'Ambassadeur, (qui est un privilege dont la Ville de Messine a toujours joui,) on ne pourroit plus lui refuser de lui laisser voir sa Maîtresse ; mais les mauvais traitemens que la Maison Cigala avoit reçûs des Espagnols, & la haine

qu'ils en conservoient dans le cœur, firent préferer Dom Philippe Cigala oncle d'Adelaïde au Comte de Lipari, dans un emploi où il s'agissoit de ménager leur liberté, & de s'opposer à la tyrannie des Espagnols. Le Comte en étant averti, se consola du refus qu'on lui avoit fait, dans l'esperance que Dom Philippe qui étoit dans ses interêts, & son ami particulier, pourroit bientôt ramener sa niéce. Il fut le premier à féliciter ce nouvel Ambassadeur & à le presser de partir incessamment. Dom Philippe s'embarqua peu après, & promit au Comte de ne lui être pas inutile auprès d'Adelaïde : mais la Comtesse de Castelmara ayant eu avis du départ de ce Messinois fit connoître à la Marquise de Villa-Franca, qu'il lui étoit de la derniere conséquence de prévenir les Ministres sur ce voyage, & de traverser la négociation de Dom Philippe, parce qu'elle avoit été avertie que cet Ambas-

ſadeur étoit parti dans le deſſein de ramener ſa niéce, ce qui ruineroit entierement le projet du mariage du Duc de Fernandina. La Marquiſe n'eut pas de peine à perſuader les Miniſtres, le Conſeil d'Eſpagne ayant depuis long-temps pris la réſolution de détruire le Sénat de Meſſine à cauſe de la réſiſtance que cette Compagnie faiſoit aux injuſtices des Gouverneurs Eſpagnols, qui n'ayant d'autre but que celui de profiter des trois ans de leur Gouvernement, entreprenoient indifféremment toutes choſes, pour ſatisfaire par toute ſorte de voyes à leur inſatiable avarice. Dom Philippe étant arrivé à Madrid, on prit prétexte de ne le point recevoir, en lui refuſant la qualité d'Ambaſſadeur, quoiqu'on n'eut jamais fait difficulté de donner ce titre aux Députés de la Ville de Meſſine: & bien loin d'écouter les remontrances & les ſoumiſſions des Meſſinois, on mit en délibération,

ſi on feroit arrêter leur Ambaſſadeur. Dom Philippe en ayant été ſecretement averti, ne leur en donna pas le temps, & ſe retira avec diligence, ſans qu'il eût même pû voir ſa niéce, n'oſant point s'expoſer d'aller au Palais, de peur d'être arrêté. Les Meſſinois voyant revenir Dom Philippe avec ſi peu de ſatisfaction, furent ſi indignés du mépris que l'on faiſoir de leurs ſoûmiſſions, qu'ils ne douterent plus de la mauvaiſe volonté des Eſpagnols qu'ils regardoient comme des perſécuteurs ; & depuis ce temps-là les troubles de Meſſine ont toujours augmenté.

Quelque part que le Comte de Lipari prît aux affaires publiques, en apprenant le mauvais ſuccès du voyage de ſon ami, l'interêt de ſon amour contribua beaucoup à lui faire déteſter l'injuſte procedé des Eſpagnols. Il s'en plaignoit à tout le monde, & il en parloit d'une maniere à faire connoître qu'il y pre-

noit un autre interêt que le Public. La crainte de voir un Espagnol possesseur de sa maîtresse, lui donnoit des allarmes continuelles; & ne songeant qu'à empêcher ce malheur, il eut diverses conférences avec les parens de la Maison de Cigala, qui donnerent avec plaisir leur consentement à son mariage avec Adelaïde. Il ne s'agissoit plus que de la faire revenir d'Espagne, & c'étoit ce qui chagrinoit davantage le Comte, par les difficultés qu'il prévoyoit à ce retour. Il n'auroit pas balancé de retourner à Madrid, & de la demander à la Reine, appuyé du consentement de ses parens, qu'on lui auroit aisément donné par écrit: mais la connoissance qu'il avoit de la politique Espagnole lui faisoit craindre avec raison, qu'on ne lui fît un crime d'Etat de son amour, & qu'on n'en prît peut-être occasion de l'arrêter, pour avoir abandonné sans ordre l'emploi que la Cour lui avoit confié l'année précédente. Tous ces

raiſonnemens augmentoient ſes inquiétudes, & ſa paſſion étoit trop forte pour lui permettre d'être tranquille étant éloigné de ce qu'il aimoit, avec ſi peu d'apparence de s'en approcher bien-tôt.

Dom Thomas Caffaro qui avoit épouſé une fille de la Maiſon de Cigala, dont il avoit pluſieurs enfans, & qui par ſa qualité, ſon âge & ſon crédit étoit celui qui donnoit plus de poids à toutes les déliberations qu'on prenoit dans cette famille, pour faire réuſſir les prétentions du Comte de Lipari, fut d'avis d'interpoſer l'autorité du Prince de Ligne Viceroi de Sicile en ce temps-là, & fort aimé des Meſſinois, par la connoiſſance qu'ils avoient de ſon équité & de ſon humeur ennemie des violences. Les ſentimens de Dom Thomas Caffaro ayant été approuvés, il fut chargé lui-même d'aller à Palerme, prier le Viceroi d'écrire en Eſpagne, pour demander le retour d'Adelaïde. Le Prin-

ce de Ligne le reçut fort obligemment, & en écrivit à la Reine dans des termes fort pressans, suppliant Sa Majesté de renvoyer Adelaïde à ses parens qui la desiroient passionnément, qui la regardoient comme la ressource & la consolation de toute leur famille, & conclut, que si Sa Majesté le trouvoit bon, Adelaïde pourroit repasser en Italie avec la nouvelle Duchesse d'Ossone, qui alloit trouver son mari dans son Gouvernement de Milan. L'esperance que le Comte de Lipari eut d'obtenir quelque chose à la priere du Viceroi, donna quelque espece de soulagement à ses chagrins.

La Reine ayant reçu la lettre du Prince de Ligne, eut d'abord envie de lui accorder sa demande ; elle en parla même à Adelaïde, lui témoignant qu'elle avoit peine à consentir à son départ, par l'affection qu'elle avoit pour sa personne. Mais la Marquise de Villa-Franca

en ayant eu connoiſſance, fit jouer tant de machines pour l'empê- cher, que l'affaire fut miſe en déli- beration. Elle inſpira aux Miniſ- tres, qu'Adelaïde étant un des plus riches Partis & d'une des premieres Maiſons de Sicile, il importoit ex- trêmement pour les interêts du Roi, de la faire épouſer à un Eſpa- gnol, qui pourroit avec des biens ſi conſidérables, rendre de grands ſervices à l'Etat, & diſſiper par ſa préſence & par ſes ſoins toutes les cabales qui commençoient déja à ſe former à Meſſine contre le ſer- vice du Roi d'Eſpagne. Les raiſons de la Marquiſe étoient ſi vrai-ſem- blables, qu'elle perſuada aiſément ce qu'elle ſouhaitoit, & il fut ré- ſolu au Conſeil, que la Reine ré- pondroit au Viceroi de Sicile, & lui témoigneroit qu'elle auroit a- gréé le retour d'Adelaïde auprès de ſes parens, puiſqu'ils le ſouhai- toient avec tant d'empreſſement; mais qu'étant très ſatisfaite de ſes

ſervices, elle avoit cru qu'il étoit de ſa reconnoiſſance, de la retenir encore quelque temps, ne pouvant ſe réſoudre à ſouffrir qu'elle partît de la Cour, ſans lui donner des marques de ſon eſtime, & qu'elle eſperoit de lui procurer bien-tôt un Epoux qui ſeroit digne d'elle, & duquel ſes parens auroient ſujet d'être ſatisfaits.

Le Prince de Ligne ayant reçû cette réponſe, l'envoya à Dom Thomas Caffaro, qui en fit part aux autres parens. Ils jugerent bien qu'elle avoit été concertée dans le Conſeil, & qu'on ſongeoit moins à donner un établiſſement agréable à Adelaïde, qu'à empêcher que ſes biens ne tombaſſent dans une famille ſuſpecte. On voulut cacher cette mauvaiſe nouvelle au Comte de Lipari. Son amour qui lui faiſoit tout craindre, lui avoit donné de ſecrets preſſentimens de cette réponſe. Il faillit à mourir de douleur, lorſque les parens d'Adelaï-

de la lui eurent apprife. Ils réfolurent, pour le confoler, que Dom Philippe Cigala écriroit une lettre à fa Niéce au nom de toute la Maifon, par laquelle il lui marqueroit le defir extrême que toute fa famille avoit de la voir mariée au Comte de Lipari, & qu'ils efperoient de la bonté de fon naturel, qu'elle déféreroit au choix de fes parens ; que même elle répreſenteroit à la Reine cet engagement, s'il arrivoit que Sa Majefté lui proposât quelqu'autre parti. Quoique toutes ces démarches fuffent affez foibles, le Comte, qui dans l'état préfent ne pouvoit rien faire de mieux, & qui comptoit toujours fur l'inclination que fa maîtreffe avoit pour lui, fe flattoit que cette lettre produiroit un bon effet, & que du moins Adelaïde pourroit s'en aider pour fe défendre fur ce prétexte, de s'engager à perfonne fans le confentement de fes parens, de peur de s'attirer la colere du Ciel, dont les

Espagnols ne manquent jamais de menacer leurs enfans désobéïssans, & qu'ils donnent toujours pour prétexte de leurs desseins.

Il arriva en ce temps-là de grandes broüilleries entre les Espagnols & les Messinois, la Noblesse s'étant fortement opposée à quelque nouveauté que le Gouverneur de la Ville voulut introduire sans la participation du Sénat; mais ce désordre fut bientôt appaisé par les soins & par la vigilance du Prince de Ligne, qui détournoit toujours l'orage, & peut-être que s'il avoit été cru, les affaires de Messine n'auroient pas tourné si mal pour les Espagnols, ayant plusieurs fois averti la Cour de l'humeur des Siciliens, qui sont les peuples du monde les plus jaloux de la conservation de leurs Privileges. Mais ses avis ne furent point écoutés, & le Conseil d'Espagne, qui depuis longtems avoit projetté la ruïne du Sénat de Messine, (comme j'ai déja

dit) prenant de nouveaux ombrages de l'union des Sénateurs avec la Noblesse, songea à exécuter ce dessein, & ne voulant point employer la force pour ne pas allarmer les autres Villes du Royaume, ils crurent qu'ils en viendroient plus facilement à bout par l'artifice. Ils avoient besoin pour cela d'un homme d'esprit, qui sçût bien dissimuler ses véritables sentimens: & comme cette Nation ne manque pas de gens de ce caractere, ceux qui étoient du secret, proposerent plusieurs personnes qu'ils jugeoient très-propres pour faire reussir ce dessein. Dom Louis de Loya, dont le genie étoit connu, & qui en de pareilles occasions avoit donné des marques de son habileté, fut préferé à tous les autres, & fut envoyé à Messine en qualité de *Stratico*. (C'est ainsi qu'ils nomment le Gouverneur.) Cette Charge, qui, après celle de Viceroi, est la plus considerable du Royaume de Sici-

le, ayant été confiée à Dom Louis de Loya avec des Mémoires secrets des intentions de la Cour, il partit assuré de la protection des Ministres, & rempli des grandes espérances qu'on lui avoit données, s'il venoit à bout de détruire le Sénat de Messine par son adresse. On lui donna tous les pouvoirs nécessaires pour agir, & l'on n'épargna pas même une grosse somme d'argent pour lui faciliter toutes choses. Le Viceroi de Sicile eut ordre de ne point s'ingerer du détail des affaires de Messine, & de laisser faire Dom Louis comme il le jugeroit à propos. Ce nouveau Gouverneur étant arrivé à Messine, s'appliqua d'abord à bien reconnoître l'humeur & les inclinations de ceux à qui il avoit à faire, ne s'en fiant qu'à ses propres connoissances; ayant remarqué que le peuple de ce Pais-là se laisse facilement tromper par des apparences de pieté, il crut qu'il pourroit facilement s'insinuer dans

leur esprit, en feignant une grande probité, soûtenuë d'une dévotion exemplaire. Il n'y a sorte d'hypocrisie dont il ne s'avisât pour en venir à bout; il visitoit souvent les Eglises, il fréquentoit les Sacremens; enfin il exerçoit une pieté toute semblable à celle que pratiquent les gens qui sont dans une véritable dévotion. Et pour ôter tout prétexte aux médisans, & à ceux qui le connoissoient à fond, de blâmer une si sainte conduite, il appuyoit son hypocrisie de plusieurs aumônes considérables, qu'il sçavoit distribuer avec plus d'adresse que de pieté, employant à cet usage charitable l'argent qu'on lui avoit donné à son départ. Ses artifices eurent d'abord l'effet qu'il en avoit esperé, car le peuple qui n'approfondit jamais rien, & qui juge de toutes choses par les apparences, regarda Dom Louis comme le défenseur de la justice, l'ennemi des violences, & le pere des

pauvres. Et comme le nombre des miſerables eſt toujours le plus grand dans une Ville fort peuplée, & que ceux-ci haïſſent naturellement les riches, par la jalouſie qu'ils ont de leurs biens, ayant toujours un fonds d'averſion pour ceux que la naiſſance ou le mérite ont élevés, on ne parloit parmi la populace que de la pitié, & des ſaintes libéralités du Gouverneur. Il ſçut ſe conduire dans ſa diſſimulation avec tant d'artifice, qu'en peu de tems le Public fut auſſi perſuadé de la ſincerité de ſes intentions, qu'il l'étoit déja de ſa vertu ; mais les plus ſages ſe défioient avec raiſon d'un Eſpagnol ſi homme de bien, ſçachant que le Conſeil d'Eſpagne n'a pas accoûtumé d'envoyer des perſonnes en Italie pour y occuper les premiers emplois, dont les Miniſtres ne ſoient fort aſſurés, & qu'ils ne connoiſſent pour des gens qui ne ſont point ſcrupuleux. Les ſuites ont juſtifié que ceux

qui avoient ces défiances jugeoient bien, & raiſonnoient juſte. Car auſſi-tôt que Dom Louis ſe trouva établi dans l'eſprit des petites gens de la maniere dont il l'avoit deſiré, il ſe ſervit du crédit que ſes artifices lui avoient acquis, pour leur inſpirer de l'averſion contre le Senat & contre la Nobleſſe. Il leur répreſenta, en toutes les occaſions, la rigueur des Sénateurs, & l'autorité tyrannique que les Nobles exerçoient ſur le peuple, publiant en même tems qu'il étoit touché de leurs malheurs, qu'il en connoiſſoit bien l'injuſtice, & qu'il ſouhaiteroit d'y remedier; mais qu'il y prévoyoit de grandes difficultés, pendant que le Senat ſeroit ſi puiſſant, & le peuple ſi ſoûmis. Il avoit des émiſſaires qui inſinuoient adroitement à la populace, qu'il ſeroit bien plus avantageux à la Ville qu'on le demandât pour Gouverneur d'un pouvoir

absolu, sans aucune dépendance, ni participation du Senat, faisant connoître que le seul desir de soulager les pauvres lui faisoit souhaiter cet emploi dont il sollicitoit, à leur consideration, les Provisions à Madrid qu'il esperoit d'obtenir, pourvû que le peuple voulût le demander, & se joindre à lui. Tantôt il pratiquoit les principaux des artisans, & les recevoit à sa table, & tantôt il achetoit des étoffes de quelque Marchand, qui étoit en réputation d'être mal dans ses affaires, & les payoit au double, le prévenant ainsi dans sa pauvreté, & lui épargnant la honte de faire connoître sa misere, depeur que si elle venoit à la connoissance de quelques personnes moins charitables, cela ne fît tort à son négoce. Il n'est pas croyable combien il engageoit de gens dans son parti par ses manieres artificieuses. Les Sénateurs étant bien

informés des desseins de Louis, & craignant les suites de cette dangereuse politique, prenoient toutes les précautions imaginables pour empêcher une sédition populaire, & n'oublioient rien pour détruire les discours empoisonnés que le Gouverneur répandoit contr'eux. Ils faisoient voir à ceux qui n'étoient pas prévenus, que Dom Louis ne travailloit à desunir la Noblesse & le Peuple, que pour les accabler ensuite les uns & les autres avec plus de facilité.

Pendant que les affaires de Messine étoient dans cette mauvaise disposition, Adelaïde n'étoit pas plus tranquille au milieu de la Cour, que ses parens parmi les tumultes & les séditions. Elle avoit reçu la lettre de Dom Phillippe Cigala, son oncle, qui l'avoit un peu consolée, autant que son amour allarmé étoit capable de consolation, dans l'état malheureux où les intrigues

de la Marquise de Villa-Franca & de la Comtesse de Castelmara l'avoient réduite. Repassant dans son esprit toutes les circonstances de cette lettre, elle jugeoit que ses parens souhaitoient son mariage avec le Comte de Lipari, par des raisons d'interêt ou de bienséance, peut-être à l'insçu du Comte, ou du moins sans que l'amour y eût aucune part. Ces réflexions augmentoient son chagrin, & le souvenir de l'infidelité de son amant la mettoit au desespoir. La Comtesse lui étoit devenue suspecte, par l'interêt qu'elle lui avoit témoigné de prendre à son mariage avec le Duc de Fernandina. Elle étoit environnée de gens qu'elle haïssoit, & elle n'avoit pas une personne de confiance à qui elle pût découvrir les véritables sentimens de son cœur. Ce qui contribuoit beaucoup à lui rendre ses malheurs plus sensibles,

rien

rien au monde n'étant si propre à soulager nos maux, & principalement les chagrins amoureux, que l'abandon qu'on en fait à un confident. Les larmes qu'elle répandoit, & l'affliction qui paroissoit presque toujours sur son visage, n'étoient pas capables d'apporter un grand changement à sa beauté, qui étoit si parfaite que toute la Cour en parloit avec admiration. Ceux qui ne la connoissoient point avoient le dernier empressement de la voir, & on la nommoit communément la belle Sicilienne. Plusieurs jeunes gens de la Cour soûpiroient pour elle, mais aucun d'eux ne lui avoit jamais déclaré sa passion, par la difficulté qu'on avoit à l'approcher, & par le peu d'occasion qu'elle donnoit à de pareilles libertés. Enfin une belle personne n'a jamais passé plus désagréablement les premieres années de sa jeunesse; & ces temps

heureux dont jouiſſent deux Amans, qui ne ſont point troublés dans leur paſſion, n'avoit duré pour elle qu'autant qu'il falloit pour lui faire ſentir plus vivement l'état malheureux où elle ſe trouvoit.

Fin de la premiere Partie.





ADELAÏDE DE MESSINE,

NOUVELLE HISTORIQUE,

SECONDE PARTIE.



LA Marquiſe de Villa-Franca qui ne ſe rebutoit point par le mépris qu'Adelaïde témoignoit pour la recherche de ſon fils, & qui eſperoit toujours de réuſſir par adreſſe ou par force, fit de nouvelles inſtances auprès des Miniſtres pour faire paſſer dans leur eſprit le mariage du Duc de Fernandina avec Adelaïde, pour

une affaire d'Etat. Les circonſtances favorables des troubles de Meſſine, qui augmentoient tous les jours, contribuoient beaucoup à mettre dans ſon parti le Comte de Penaranda, Préſident du Conſeil d'Italie. Ce Comte étant perſuadé qu'on ne pouvoit rien faire de mieux pour le ſervice du Roi d'Eſpagne, & pour l'interêt commun de la Nation, que de faire entrer les Eſpagnols dans l'alliance des premieres Maiſons de Sicile, prit la liberté d'en parler fortement à la Reine; & voyant que Sa Majeſté avoit de la répugnance à donner ſon conſentement à ce mariage ſans conſulter la volonté d'Adelaïde, Penaranda lui répreſenta que les perſonnes d'un grand rang ne ſe marient jamais par leur choix, puiſque les Princeſſes même des Maiſons Souveraines ſont ſouvent ſacrifiées aux interêts de l'Etat, & deviennent les épouſes de ceux qu'elles avoient regardés

comme des ennemis : & qu'ainsi il ne falloit point s'arrêter à l'inclination d'Adelaïde ; qu'elle étoit peut-être de l'humeur de la plupart des filles qui ne se proposent dans leur établissement qu'à satisfaire leur passion presente, & qui ne manquent jamais d'être malheureuses, lorsque leur empressement étant diminué elles viennent à considerer l'état où elles se trouvent, & l'état où elles pourroient être, si elles avoient déferé aux sentimens de ceux qui n'étoient pas prévenus comme elles. Le Comte s'étant appreçû que la Reine étoit satisfaite de ses raisons, ajouta que le Duc de Fernandina avoit tant de bonnes qualités qu'il ne doutoit point qu'Adelaïde ne l'aimât aussi-tôt qu'elle l'auroit connu, d'autant plus qu'une femme d'esprit prenoit toujours le parti de s'accommoder à la nécessité, faisant par raison & par habitude, ce qu'elle n'auroit pû

faire par inclination. Il n'en fallut pas davantage pour achever de persuader la Reine. Le mariage fut résolu, & la Reine se chargea d'apprendre cette nouvelle à Adelaïde, qui s'attendoit depuis longtems à quelque chose de semblable. Sa Majesté lui en parla, & lui fit connoître que son affection, & l'envie de la bien établir, lui avoient fait desirer de la voir unie au Duc de Fernandina, l'assurant qu'en faveur de ce mariage, elle leur donneroit à l'un & à l'autre des marques de son amitié & de la satisfaction qu'elle en avoit. Adelaïde dissimulant par respect le dépit que cette nouvelle lui caussoit, remercia la Reine de ses bontés, & répondit qu'elle n'avoit rien à repliquer à ce que Sa Majesté lui commandoit; que cependant elle la supplioit très-humblement de vouloir lui donner le tems de le faire agréer à ses parens, pour ne pas s'attirer la colere du

Ciel par un mépris si manifeste. La Reine lui permit de leur en écrire, & lui ordonna de ne pas laisser de se préparer à partir dans trois mois, pour aller trouver le Duc de Fernandina à Naples. La Comtesse de Castelmara, feignant une grande surprise d'une résolution si prompte, se rendit auprès d'Adelaïde pour découvrir sa pensée; mais elle lui répondit avec tant de retenue, que la Comtesse eut de la peine à pénétrer ses véritables sentimens. Elle fit ensuite des efforts extraordinaires pour la résoudre à obéir de bonne grace, & à se faire honneur d'une chose qu'il n'étoit pas en son pouvoir de changer. Mais Adelaïde qui s'étoit préparée à ces violences, avoit d'abord pris son parti, & s'étoit déterminée à mourir, lorsqu'elle verroit qu'il n'y auroit plus de ressources, & à cacher cependant sa résolution, esperant que le tems, ses parens, ou peut-

être le Comte de Lipari pourroient apporter quelque changement à son état malheureux. Ainsi elle ne s'évapora point en discours inutiles, & répondit à la Comtesse, & à tous ceux qui lui firent compliment sur son mariage, qu'elle attendoit avec soumission la réponse de la volonté de ses parens. La Marquise de Villa-Franca voulut même lui faire un présent magnifique. Adelaïde, sans le refuser, la pria de trouver bon qu'elle ne le reçût point, que le consentement de sa famille ne fût arrivé. La Marquise ne pouvoit point s'offenser d'une réponse si sage, & Adelaïde, par une conduite si honnête, trompa la vigilance de ceux qui l'observoient, & trouva moyen de faire avertir ses parens de l'état où elle étoit, & du dessein qu'elle avoit de préferer la mort au mariage qu'on lui proposoit.

Aussi-tôt que les parens d'Adelaïde sçurent la résolution qui avoit

avoit été prise en Espagne, ils eurent diverses conférences pour travailler aux moyens d'empêcher ce mariage, & de délivrer Adelaïde de la tyrannie où elle étoit. Toute la Noblesse se joignit à eux, & se plaignit publiquement de cette injustice: ce qui donna occasion à réveiller d'autres affaires, & insensiblement les choses s'aigrirent de part & d'autre. Le Gouverneur feignant de vouloir les appaiser, se rendit au Palais où s'assemble le Sénat, & y ayant fait venir les Sénateurs, il en fit fermer les portes, dans le dessein de les faire tous mourir. Dom Antonin Caffaro ayant été averti du peril qui menaçoit son pere, s'en alla au Palais, avec résolution de le délivrer ou de perir. Il fut suivi d'une populace si nombreuse, que le Capitaine des Gardes du Gouverneur crut que tout étoit perdu, & qu'on alloit mettre le feu au Palais, si les Sénateurs n'étoient bientôt mis

en liberté. Il en donna avis au Gouverneur, qui fit ouvrir les portes, & les renvoya tous. Le Comte de Lipari impatient de sçavoir où aboutiroient ces désordres, sçachant que le terme du départ de sa maîtresse approchoit, & ne pouvoit s'imaginer un plus grand malheur que celui de la voir entre les bras de son Rival, rêvoit incessamment aux moyens de la garantir de cette violence. Ses amis & les parens d'Adelaïde étoient si occupés à se défendre des insultes des Espagnols, & à retenir la populace émûë par les tromperies du Gouverneur, qu'ils n'avoient pas le tems de songer à secourir Adelaïde, ni d'assister de leurs conseils le Comte de Lipari. Ainsi ce malheureux Amant, qui ne voyoit plus de ressource, s'abandonna à tous les expédiens que son desespoir lui inspira; & ayant fait provision d'argent, & de pierreries, il prit la route d'Alger, &

s'alla jetter entre les bras du fameux Corsaire Trik, qu'il tâcha d'engager dans ses interêts, par les presens dont il le combla, & par les discours remplis de flatterie dont il accompagna ses liberalités, lui avoüant sincerement que la réputation de sa valeur l'avoit obligé à rechercher sa protection, pour délivrer sa Maîtresse de l'injuste tyrannie des Espagnols. Ce Corsaire lui promit d'abord de le servir, & l'assûra qu'il connoîtroit bientôt qu'il ne s'étoit pas trompé dans la bonne opinion qu'il avoit euë de lui.

Il arma donc deux bons vaisseaux, & se mit en mer avec résolution d'attendre Adelaïde, & de l'enlever lorsqu'elle passeroit en Italie. Cette aimable personne étoit cependant dans des inquiétudes inconcevables. L'idée affreuse qu'elle s'étoit faite de l'infidelité du Comte de Lipari l'avoit déterminée à se donner la mort,

lorſqu'elle ne pourroit plus differer par adreſſe à être l'épouſe du Duc de Fernandina. Etant à la veille de partir de Madrid, elle alla prendre congé de ſes compagnes. Dona Thereſe de Comez, qui aimoit depuis long-tems le Duc de Fernandina, s'étoit toujours flattée de l'épouſer ; & voïant qu'Adelaïde alloit partir, outrée de ce qu'une étrangere l'alloit fruſtrer de ſes eſperances, en lui enlevant celui qu'elle aimoit, & s'imaginant que la Marquiſe de Villa-Franca étoit d'intelligence avec Adelaïde pour la joüer, lorſqu'on l'avoit engagée à feindre qu'elle étoit aimée du Comte de Lipari ; le ſouvenir de cette injure, & le regret de perdre ſon Amant, la toucherent ſi vivement, qu'elle ne pût s'empêcher d'éclater, & de déchirer la lettre du Comte de Lipari, en reprochant à Adelaïde ſa perfidie, & ſe plaignant qu'elle avoit été trahie. Adelaide ſurpri-

ſe de cette action, reconnut par cet emportement, & par d'autres diſcours que Dona Thereſe lui tint, qu'elles avoient été trompées toutes deux. Elle tâcha de l'appaiſer par un aveu ſincere de la verité; mais Dona Thereſe qui avoit l'eſprit préoccupé, & qui regloit les ſentimens d'Adelaïde pour le Duc de Fernandina par les ſiens, ne pouvant comprendre qu'une autre pût haïr un homme qu'elle trouvoit ſi aimable, refuſa de l'écouter, & ſans entrer en éclairciſſement, elle ſe retira en déſordre, n'ayant pas la force de ſoûtenir la préſence d'une rivale qu'elle croyoit heureuſe.

Après l'éclat de Dona Thereſe, Adelaïde ne douta plus que ſon Amant ne lui eût été toujours fidele, & cette penſée lui donna plus d'horreur pour le mariage dont on la menaçoit. Il fallut cependant ſe réſoudre à partir. La Comteſſe de Caſtelmare fut chargée de

ſa conduite ; elles s'embarquerent à Barcelone ſur une Galere d'Eſpagne, qui avoit eu ordre de les paſſer en Sicile. Les inquiétudes d'Adelaïde augmentoient à meſure qu'elle approchoit de ſon pays, & quoiqu'elle eſperât beaucoup de l'amour du Comte de Lipari, & de l'amitié de ſes parens, l'autorité du Duc de Fernandina lui faiſoit tout craindre. Elle étoit dans ces agitations, lorſque les Vaiſſeaux de Trik donnerent l'allarme à la Galere Eſpagnole. Le Capitaine fit des efforts inutiles pour tâcher à gagner terre : mais le Corſaire avoit pris des meſures ſi juſtes, qu'il fut impoſſible à l'Eſpagnol d'éviter le combat. La partie paroiſſoit d'abord fort inégale, & il ſembloit qu'il y eût de la témérité à vouloir reſiſter à deux vaiſſeaux ſi bien armés ; néanmoins le Capitaine, ſans s'étonner des menaces de Trik, qui lui avoit fait déclarer qu'il le couleroit à fond,

s'il tardoit à se rendre, se défendit avec beaucoup de valeur, & fit juger par sa vigoureuse résistance qu'il ne se laisseroit pas prendre si aisément que le Corsaire l'avoit crû. L'amoureux Comte de Lipari, craignant que l'opiniâtreté de ce Capitaine ne fît périr sa Maîtresse, ne voyoit pas tirer une seule volée de canon, qui ne donnât de cruelles allarmes à son amour. Il se répresentoit à tout moment le désespoir où il seroit réduit, si par malheur il alloit être la cause de la perte d'Adelaïde: & ne voulant pas exposer plus long-tems une personne qu'il aimoit plus que sa vie, il résolut enfin de périr lui-même, ou de la garantir sans hazarder de la perdre: ce qui l'obligea à prier Trik de lui donner une chaloupe, avec quelques soldats dont il connût la valeur, pour aborder la Galere le sabre à la main. Le Corsaire qui étoit irrité par la téméraire résistance des Espagnols,

en fit difficulté, feignant de ne vouloir pas l'exposer à un danger si évident, quoique dans son ame il n'en fût pas fâché, dans l'esperance de profiter de ses pierreries, & peut-être afin de disposer à sa volonté d'Adelaïde, dont il s'étoit formé une agréable idée par les discours de son amant. Le Comte ayant insisté à lui demander une chaloupe, le Corsaire témoigna de se laisser vaincre avec répugnance à ses importunités, & à la lui donna avec trente Soldats déterminés, qui aborderent la Galere, malgré le grand feu des Espagnols. Le Comte s'étant attaché au Capitaine, qu'il distingua aisément par sa valeur, fut assez heureux de le mettre hors de combat, & s'imaginant que les Turcs viendroient à bout des autres sans peine, l'impatience où il étoit de voir sa Maîtresse, mêlée de l'apprehension qu'elle ne fût morte, lui fit abandonner le soin de poursuivre

ſa victoire pour en apprendre des nouvelles. Quelque averſion qu'-Adelaide eût pour le Duc de Fernandina, l'image de la mort, & la crainte d'être dans peu de tems la proye d'un Corſaire barbare, lui avoient fait oublier ſa haine, ſurtout après la compaſſion que lui avoit donnée la mort de la Comteſſe de Caſtelmare, qui avoit été tuée d'un coup de canon. Elle imploroit le ſecours du Ciel avec une grande réſignation, lorſque le Comte de Lipari, qui étoit deſcendu à fond de cale pour la voir, ſe preſenta devant ſes yeux. Il eſt aiſé de juger de la ſurpriſe d'Adelaïde, qui n'attendoit plus que la mort, en voyant paroître dans ce moment la ſeule perſonne du monde qui lui faiſoit aimer la vie. Le Comte la trouvant fort affligée : Ne craignez plus rien, Madame, lui dit-il, je ſuis ici pour vous délivrer. La ſurpriſe que lui donna la vûë de ſon Amant, penſa lui être

plus funeste que ne lui avoit été sa crainte. Elle tomba évanoüie entre les bras de ses femmes, & le Comte de Lipari s'étant rassuré par la vûë d'une personne qui lui étoit si chere, ne songea plus qu'à se rendre le maître de la Galere, & remonta promptement, sans même qu'il se fut apperçu de l'évanouissement d'Adelaïde. Il trouva que les Espagnols se défendoient avec une opiniâtreté extraordinaire, & animé de cette noble ardeur que lui inspiroit son amour, il se mêla parmi eux, & fut si bien secondé par les Turcs, qu'en peu de temps il ne trouva plus de résistance. Mais il ne put remporter un avantage si considérable sans avoir été blessé de plusieurs coups, quoiqu'assez legerement. Trik, qui venoit d'entrer dans la Galere, s'étant apperçu que le Comte perdoit du sang, le fit enlever malgré sa résistance, & donna ordre qu'on le portât dans un vaisseau, où un

habile Chirurgien visita ses blessures.

Le Corsaire cependant visita tous les endroits de la Galere, où il crut qu'on pourroit avoir caché de l'argent, comme il arrive souvent en de pareilles occasions. Adelaïde, qui étoit revenuë de son évanouissement, & qui avoit cru retrouver le Comte, fut extrêmement effrayée de voir approcher le Corsaire, dont la seule mine inspiroit de la terreur. Trik frappé de l'éclat d'une beauté si surprenante, s'arrêta un moment à la considerer, & quoiqu'elle lui parût fort aimable, son avarice l'emporta sur tous les mouvemens de son cœur, & le desir de trouver de l'argent, dont les Turcs sont plus avides que toutes les autres Nations, l'obligea à lui demander si elle ne sçavoit point où le Capitaine de la Galere avoit caché son tresor. Adelaïde, aulieu de lui répondre, s'abandonna aux larmes, ne dou-

tant plus qu'elle ne fût esclave, & s'imaginant que l'excès de son amour l'avoit abusée, lorsqu'elle avoit crû voir le Comte de Lipari.

Le Corsaire de son côté ne songeoit qu'à profiter des dépouilles du Capitaine Espagnol, en faisant transporter sur ses vaisseaux ce qu'il y avoit de plus précieux dans la Galere, qui étoit trop maltraitée pour pouvoir éviter le naufrage. Il ordonna, pour la débarrasser, qu'on fit passer Adelaïde sur son vaisseau, aussi-bien que plusieurs Voyageurs qui avoient pris cette occasion pour aller en Italie. A peine Adelaïde étoit-elle entrée dans une chaloupe avec cinq ou six personnes, qu'on entendit des cris épouvantables parmi les forçats. Tout le monde s'étant ensuite apperçu que la Galere enfonçoit, les cris redoublerent, & il s'éleva une confusion de voix pitoyables d'un grand nombre de personnes qui al-

loient périr, dont plusieurs se jetterent dans la Mer. Trik courut lui-même beaucoup de risque, & se sauva à la nâge avec assez de peine. On achevoit de visiter les blessures du Comte de Lipari, qui se trouverent fort legeres, lorsque ce bruit lugubre frappa ses oreilles. Son amour lui faisant tout craindre, il se traîna du côté où étoit la Galere, qu'il vit disparoître en ce moment; & ne doutant pas que sa Maîtresse ne fût ensevelie dans les ondes, parce qu'il n'avoit pas sçu qu'elle fût passée dans l'autre vaisseau, il n'écouta plus que son desespoir, & se précipita dans la Mer, bien moins par l'esperance de la secourir, que pour ne lui pas survivre. Ses gens s'étant jettés après lui le sauverent malgré qu'il en eût dans le temps qu'il commençoit à ne pouvoir plus resister à la violence des flots, & le remonterent dans le vaisseau, où il reprit ses esprits, par le soin que

l'on eut de lui faire rendre l'eau qu'il avoit avalée. Mais sa douleur n'en étoit pas moins forte, & s'étant tourné du côté du Corsaire, de qui il croyoit avoir reçu le secours qu'on venoit de lui donner : Qu'ai-je donc pû faire, trop généreux Trik, lui dit-il, pour vous obliger de me priver de la seule consolation qui me restoit d'accompagner à la mort celle qui me rendoit seule la vie supportable ? Trik, reconnoissant par ce discours que le Comte étoit préoccupé de la perte d'Adelaïde, ne fut pas fâché de son erreur, les charmes de cette belle personne lui ayant déja inspiré des sentimens d'amour. Il lui confirma la mort de sa Maîtresse, en lui apprenant qu'il avoit fait des efforts inutiles pour la sauver ; mais que la Galere avoit péri si inopinément, qu'il avoit manqué lui-même à être enseveli dans les flots. Le Comte sentant renouveller sa douleur par le dis-

cours du Corsaire, voulut se dérober pour se jetter une seconde fois dans la Mer; ses gens l'en empêcherent, & l'observerent soigneusement, de peur qu'il ne leur échapât. Trik passa cependant dans l'autre vaisseau pour y donner les ordres nécessaires, couvrant peut-être de ce prétexte le desir pressant qu'il avoit de voir Adelaïde, & d'empêcher qu'elle, ni le Comte, ne pussent rien apprendre l'un de l'autre. Il la trouva plus charmante qu'elle ne lui avoit paru la premiere fois, & il en devint passionnément amoureux. Mais comme il s'étoit fait une habitude de soûmettre tous ses sentimens à ceux de son avarice, & jugeant par l'excès de sa passion de la beauté d'Adelaïde, il se résolut de la conduire à Constantinople, où l'on vend bien cher celles qui se trouvent assez belles pour entrer dans le Serail du Grand Seigneur. Plus il la voyoit, plus il lui trouvoit de

charmes, & il ſe confirmoit davantage dans ſon deſſein. Adelaïde cependant repaſſoit dans ſon eſprit ce qui lui étoit arrivé dans la Galere; & ne pouvant ſe deſabuſer, qu'elle n'eût vû le Comte de Lipari, elle ne comprenoit point comment il avoit diſparu ſitôt. Trik s'étant approché d'elle, la trouva fort affligée, & cherchant à lui parler, il feignit de la vouloir conſoler, & lui dit que ſa condition n'étoit pas ſi malheureuſe qu'elle le craignoit, puiſqu'elle étoit tombée entre les mains d'un homme qui avoit beaucoup de reſpect pour les Dames, & qu'il ſeroit bien fâché de rien faire qui pût lui déplaire. Adelaïde qui vouloit s'éclaircir ſi elle avoit vû le Comte de Lipari, ou un fantôme, remercia Trik de ſa civilité, & lui dit que la perte de ſa liberté n'étoit pas ce qui l'affligeoit le plus, étant depuis long-tems accoûtumée à la ſervitude; mais qu'elle avoit cru

voir

voir, avant que de passer dans ce vaisseau, un Cavalier de son pays, en qui elle prenoit beaucoup d'interêt, & qu'elle craignoit qu'il n'eût péri dans la Galere. Si c'est du Comte de Lipari que vous voulez parler, lui dit le Corsaire, je partage le déplaisir de sa mort avec vous; il étoit mon ami, & je n'ai pu le garantir du naufrage, quelqu'effort que j'aye fait, & quelqu'ordre que j'aye donné pour le sauver. Il est donc mort, & je ne m'étois pas trompée, s'écria Adelaïde; les larmes & les soupirs étoufferent sa voix. Cette nouvelle l'affligea si sensiblement, qu'elle se seroit attirée la compassion d'un cœur moins endurci que celui d'un Corsaire. Ce scélerat, après avoir fait entendre ses ordres aux Officiers, repassa dans le vaisseau où étoit le Comte de Lipari, en un état à peu près semblable à celui d'Adelaïde, & aussi cruellement tourmenté de la perte de sa Maî-

treſſe, qu'elle étoit affligée d'avoir appris le nauffrage de ſon amant. Trik, qui avoit déja de l'impatience de le voir éloigner, lui répreſenta qu'il étoit indigne d'un grand courage de s'abandonner à la douleur, qu'il falloit prendre ſon parti ſans balancer, & qu'il marqueroit bien mieux ſon amour en vengeant ſa Maîtreſſe, & en conſervant une haine irréconciliable contre les Eſpagnols, qu'en ſe laiſſant aller à un déſeſpoir inutile. Le Comte eut une eſpece de honte des remontrances du Turc, & ſes bleſſures n'étant pas aſſez conſiderables pous l'empêcher d'agir, il ſe détermina tout à coup, & réſolut de retourner à Meſſine, dans le deſſein d'y faire une cruelle guerre aux Eſpagnols, qu'il regardoit comme les auteurs de la perte d'Adelaïde. Il pria Trik de le mener dans quelque port, où il pût s'embarquer pour aller à Meſſine: mais ayant appris qu'il étoit fort difficile d'y aborder par l'op-

position de quelques bâtimens d'Espagne, qui gardoient les côtes pour empêcher qu'il n'entrât des vivres dans Messine, qu'ils prétendoient réduire par la faim ; le Comte fut obligé de s'embarquer sur un vaisseau qu'il rencontra par hazard, qui alloit à Venise, où il arriva deux jours après. La crainte qu'il eut d'être découvert & enlevé par les Espagnols, qui d'ordinaire sont mieux servis par leurs espions, que par leurs Capitaines, l'obligea à se travestir en prenant un habit de Moine, & à dire ensuite qu'il revenoit de visiter le saint Sépulchre & les autres Lieux saints qui sont dans l'Empire du Grand Seigneur. Quoiqu'il eût des parens & des amis à Venise, il ne visita personne. La perte de sa Maîtresse & le desir de se venger des Espagnols l'occupoient entierement ; il étoit dans une impatience extrême d'apprendre ce qui se passoit à Messine, il n'osoit ce-

pendant en demander des nouvelles, depeur d'être reconnu: Mais il alloit quelquefois sur le port ; pour écouter les discours de ceux qui s'y promenoient, esperant d'apprendre quelque chose qui satisfesroit sa curiosité. Un des Officiers du Vaisseau qui l'avoit passé à Venise, ayant remarqué que ce Moine étoit fort attentif à tout ce qui se disoit dans le Port, l'observa soigneusement, & ayant examiné ses actions, son habit & son visage, il le réconnut pour le Cavalier qui avoit passé du Vaisseau de Trik dans le sien. Alors il ne douta point qu'il ne fût déguisé de la sorte pour apprendre le nombre de Vaisseaux qui devoient partir de Venise, & le temps de leur départ. La réputation de Trik, qui faisoit souvent des prises considérables, le confirma dans sa pensée, & en un moment il se répandit un bruit dans le Port qu'il y avoit un Espion de Trik déguisé en Moine. On em-

pêcha qu'il ne ſortît aucun Vaiſ-
ſeau; cependant on ſe faiſit du
faux Moine, qui ne ſçachant pas
ce qui avoit donné occaſion à le
faire arrêter, crut que le Sénat
avoit donné cet ordre à la priere
de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne. On
l'interrogea, & il ſe trouva fort
embarraſſé dans ſes réponſes, ſur-
tout lorſqu'on lui demanda pour-
quoi en ſortant du Vaiſſeau de
Trik, il avoit voulu perſuader
qu'il étoit Meſſinois. Le Comte
croyant ſe défaire de leurs deman-
des importunes, leur avoua qu'il
étoit Religieux & Romain, mais
qu'il avoit été obligé de ſe tra-
veſtir en Cavalier pour voyager
plus commodément en Turquie,
& qu'auſſitôt qu'il s'étoit trouvé
parmi les Chrétiens, il avoit re-
pris l'habit de ſon Ordre. On fit
venir des Religieux de ce même
Ordre, qui l'examinerent de nou-
veau, & reconnurent aiſément qu'il
n'étoit rien moins que ce qu'il vou-

loit paroître. Après le rapport des Religieux, personne ne douta qu'il ne fût un espion de Trik, ce qui fit qu'on ne balança point à le condamner à la mort: & comme l'on étoit prévenu qu'il fut Renegat, on choisit un très-habile homme pour le convertir par ses exhortations. Le Comte qui avoit une parfaite connoissance de l'integrité du Sénat de Venise, ne comprenoit point de quels artifices les Espagnoles s'étoient servis pour obliger ces sages Sénateurs à violer dans sa personne l'hospitalité qu'ils observent religieusement dans tous leurs Etats, ce qui le fit résoudre à écrire un billet à un fameux Carme son ancien ami, qui avoit séjourné long-temps à Messine, & qui étoit Provincial de son Ordre à Venise, & c'étoit précisément celui qu'on avoit choisi pour le préparer à la mort. Il ne reçut point le billet, parcequ'il étoit déja parti pour aller exhor-

ter à la mort le prétendu Renegat. Un Guichetier le conduisit dans la chambre du Criminel. Le Comte le voyant entrer, jugea qu'il avoit reçu son billet, & courut au-devant de lui, pour lui témoigner la joie qu'il avoit de le voir & de se servir de son ministere. Le bon Religieux, qui avoit cru trouver un opiniâtre Renegat, loua Dieu de le voir dans des dispositions si Chrétiennes. Ils se parlerent longtemps sans s'entendre; le Comte lui faisoit un recit véritable de son malheur, & le Religieux l'interrompit pour l'exhorter à le souffrir avec patience, & à se résoudre à la mort. A la mort, reprit le Comte avec étonnement, j'ai trop bonne opinion du Sénat de Venise pour craindre un pareil traitement, & je vous ai envoyé querir pour vous prier de lui répresenter mes interêts. Le Religieux, surpris de ce discours, le regarda avec attention, & le reconnut

pour le Comte de Lipari. Ils eurent une longue conversation, & il sortit ensuite pour aller rendre compte au Sénat du nom & de la qualité du prisonnier. On lui envoya aussi-tôt un Sénateur pour le mettre en liberté, & pour réparer par les civilités qu'il lui fit, tous les mauvais traitemens qu'il avoit reçus. Peu de temps après il s'en alla à Rome, où il apprit que les Messinois réduits aux dernieres extrémités, avoient demandé du secours aux François, & que le Commandeur étoit entré dans le port de Messine, avec six vaisseaux chargés de vivres & de munitions, malgré les obstacles des Espagnols, & au travers de leurs galeres qui en fermoient les avenues.

On apprit en ce temps-là à Messine le prétendu naufrage d'Adelaïde. Toute la Noblesse en fut également touchée, les uns par l'interêt du sang, & les autres par la compassion qu'ils avoient de la destinée

tinée d'une personne de sa naissance; & s'ils avoient pû ajoûter quelque chose à l'implacable haine qu'ils avoient déja contre les Espagnols, cette mort auroit beaucoup contribué à l'augmenter. Tous les amis du Comte de Lipari lui écrivirent à Rome des Lettres de consolation qui eurent le succès ordinaire de cette sorte d'épîtres, & ses parens qui l'avoient crû mort, le prierent de retourner à Messiue, pour les consoler des ennuis que la nouvelle de sa mort leur avoit causé. Il se mit en chemin pour satisfaire à leurs desirs, mais il eut le malheur d'être pris sur mer par un Armateur Maïorquin, qui l'ayant reconnu pour Messinois, le livra aussi-tôt au Duc de Fernandina, qui étoit en ce temps-là Viceroi de Sicile. Ce généreux Duc, qui avoit autrefois connu le Comte de Lipari, & qui n'avoit aucune part à tous les artifices dont sa mere s'étoit servie pour

contraindre Adelaïde à l'épouser, fut si touché de la disgrace de son rival, que bien-loin d'exécuter sur lui l'ordre qu'il avoit reçu d'Espagne, de faire mourir tous les Messinois qui tomberoient entre ses mains, il l'alla voir dans la prison, sous prétexte de l'interroger sur les affaires de Messine, & il le consola en des termes fort obligeans, l'assurant qu'il ne devoit rien craindre pour sa vie, & qu'il vouloit lui faire connoître qu'il n'avoit jamais merité sa haine, quoiqu'il eût été son rival; ajoutant, avec une espece de confusion, qu'il n'avoit sçu que depuis peu de temps la violence qu'on avoit faite à Adelaïde sur son sujet, & qu'il auroit mieux aimé perdre sa fortune, que de l'épouser contre sa volonté. Le Comte de Lipari confus de trouver tant de générosité dans un homme, que l'interêt de son amour lui avoit fait regarder comme son plus cruel

ennemi, fut d'abord assez touché des discours obligeans du Duc: mais se répresentant qu'un grand courage trouve bien plus de satisfaction dans une pareille vengeance, que dans une autre plus sanglante, il crut qu'il y auroit de la bassesse à faire des soumissions honteuses à son rival, & lui répondit fierement, qu'il étoit inutile de se faire honneur de lui vouloir sauver la vie, ce qui n'étoit pas en son pouvoir, sans désobéir aux ordres d'Espagne; qu'en l'état où il étoit, il recevroit la mort comme une grace, n'ayant survêcu à Adelaïde, que pour la venger, en contribuant à délivrer sa patrie de la tyrannie des Espagnols; & qu'à present que les François étoient entrés à Messine, il n'avoit plus rien à souhaiter. Le Duc de Fernandina, admirant cette généreuse réponse, lui repliqua, qu'il devoit avoir des sentimens plus respectueux pour son Prince legitime,

& l'assûra ensuite que son pouvoir n'étoit pas si limité, qu'il ne pût lui conserver la vie, sans désobéir au Roi. Les suites justifierent qu'il lui parloit avec sincerité; & non seulement il lui adoucit la prison par diverses petites libertés qu'il lui donna, mais il écrivit même en Espagne, qu'il avoit differé à le faire mourir pour ne pas achever de mettre au desespoir la Noblesse de Sicile, & pour prévenir les cabales que ses parens, dont le pouvoir étoit à redouter, auroient pû faire dans les autres villes du Royaume, qui étoient déja assez ébranlées par l'exemple de Messine; ajoûtant qu'il esperoit se servir utilement du ministere de ce prisonnier, pour réduire les Messinois à quelque accommodement. La Cour d'Espagne qui craignoit les suites de ce soulevement, se relâcha de sa premiere rigueur, sur les remontrances du Viceroi; on lui fit réponse que le Conseil s'en

reposoit sur sa prudence, & que puisqu'il le trouvoit à propos pour le bien des affaires, on lui permettoit de suspendre l'execution du Comte de Lipari. Mais il faut laisser quelque temps le Comte dans une prison qui n'est pas trop rude, pour apprendre cependant des nouvelles d'Adelaïde.

Après que le perfide Trik eut vû éloigner le Comte, il ne songea plus qu'à assouvir son avarice, en retirant une somme considérable de la vente d'Adelaïde: & l'ayant conduite au port de Constantinople, il la fit proposer au Bassa, qui a la surintendance du Serrail, comme l'une des plus belles personnes du monde. Ce Bassa l'ayant vûë, fut content de sa beauté, quoiqu'il eût mieux aimé qu'elle eût été tout-à-fait blonde, parce que le Grand Seigneur a plus d'inclination à les aimer que toutes les autres. Il ne laissa pas néanmoins de l'acheter, & de la faire conduire

au Serrail. On a vû tant de differentes descriptions de cette maison de plaisir des Empereurs Ottomans, que chacun croit d'en être bien informé. Il est cependant vrai que peu de gens en parlent juste, parce qu'on a un soin extraordinaire d'ôter au Public, & principalement aux Etrangers, la connoissance de ce qui s'y passe. Voici ce que j'en ai appris par des Mémoires qu'on m'a donné pour véritables.

Le Serrail est une maison fort vaste, où il y a un nombre presqu'infini d'appartemens extrêmement propres, tous distingués par des jardins differens. Ces logemens sont occupés par le Grand Seigneur, par les Sultanes, & par plusieurs belles personnes qu'on choisit de toutes les Nations du monde, sans aucune distinction de naissance ou de pays, la seule beauté leur étant necessaire pour y être admises. Elles

font néanmoins une eſpece de noviciat, avant de paroître devant les yeux du Grand Seigneur, & l'on prend un ſoin particulier de leur faire apprendre la Langue Turque, lorſqu'elles ne la ſçavent pas, afin que ſi elles avoient l'honneur de plaire à Sa Hauteſſe, elles fuſſent en état de lui répondre, ſans lui dérober le plaiſir de la converſation, qui eſt aſſurément celui dont on joüit le plus ſouvent. Elles ſont gouvernées & ſervies par des Eunuques, qui d'ordinaire ont fort peu de complaiſance, & les traitent avec aſſez de ſéverité. On leur fait employer la premiere année qu'elles entrent dans le Serrail à apprendre divers exercices, & le *Salameleck*, ou révérence qu'on leur montre à faire, avec des cérémonies extraordinaires. Elles ſont enſuite admiſes ou renvoyées ſelon qu'elles ont les qualités neceſſaires pour plaire au Grand Seigneur: & bien-loin que les contes

qu'on fait en Europe des résistances qu'une cruelle avoit faites à Sa Hautesse, soient véritables, jamais une Dame n'a été introduite auprès de l'Empereur, qu'après avoir fait des protestations solemnelles qu'elle l'aime, & qu'elle n'oubliera rien pour tâcher à lui plaire. Pendant la premiere année, on leur fait voir tous les jours dans une grande salle autant de portraits du Grand Seigneur, qu'il a d'années, chacun desquels répresente comme il étoit fait & vêtu le premier jour de cette année-là. Celles qui, par des principes de vertu ou de pudeur, resistent à l'adresse des Eunuques, qui sont proposés pour leur inspirer de l'amour pour le Grand Seigneur, sont enfermées dans une espece de Monastere consacré à Mahomet, où elles observent plusieurs vœux, & principalement celui de la chasteté : & comme le nombre en est fort petit, on a beaucoup de vénération

pour elles, les Turcs les nomment les femmes de leur Grand Prophete.

Adelaïde ayant été conduite dans le Serrail, étoit dans des inquiétudes extrêmes de sa condition presente; & quoique la mort de son Amant, & ses autres malheurs lui eussent donné de l'indifference pour tout ce qui lui pouvoit arriver, la crainte des violences qu'elle s'étoit imaginée qu'on lui feroit, la tenoit dans des apréhensions continuelles, jusqu'à ce qu'un Eunuque Européen, qui étoit son maître de Langue Turque, lui mit l'esprit un peu plus en repos, en lui apprenant ce qui s'observoit dans le Serrail. Il l'assura qu'il n'y avoit point d'exemple qu'ont eut jamais usé de force pour contraindre quelque Dame à satisfaire aux desirs du Grand Seigneur, ajoûtant par une espece de plainte, que le Serrail n'étoit que trop rempli de cabales de celles

qui recherchent la faveur des Sultanes, ou la protection du Chef des Eunuques, pour insinuer à l'Empereur la violence de leur passion, & tâcher par de pareils artifices d'être préférées à leurs compagnes. Adelaïde s'étant insensiblement désabusée des terreurs qu'elle s'étoit formée du Serrail, s'appliqua avec beaucoup de soin à apprendre la Langue Turque, & employa le temps qu'elle ne donnoit pas à ses leçons, à jouer des instrumens dont elle s'acquittoit admirablement bien. Ayant remarqué plusieurs fois qu'un jeune Eunuque la regardoit attentivement, & la servoit même avec plus d'attachement & de respect que les autres, ces distinctions commençoient à l'inquieter, craignant peut-être que cet Eunuque ne fût un Emissaire des plaisirs du Grand Seigneur, qu'on lui détachoit avec quelque dessein. Mais son étonnement fut bien plus grand lorsqu'un

jour qu'elle étoit ſeule dans ſa chambre, cet Eunuque y entra le viſage baigné de larmes, & lui dit qu'il avoit héſité long-temps à lui parler, par la honte qu'il avoit de ſe faire connoître en l'état malheureux où il étoit réduit, qui étoit pour lui mille fois pire que la mort; que néanmoins quelque répugnance qu'il y eût, le déſir qu'il avoit de lui rendre ſervice, en l'informant des affaires du Serrail, qu'il avoit appriſes par une expérience de trois ans, l'avoit emporté ſur la honte de ſa condition. Adelaïde le regardoit cependant, & avoit une idée confuſe du viſage de cette perſonne, quoique cette voix lui fût entiérement inconnuë. L'Eunuque s'appercevant qu'elle avoit peine à rappeller ſes eſprits, & que cela l'embarraſſoit: Il n'eſt pas extraordinaire que vous ne me reconnoiſſiez pas, continua-t-il, je ſuis perſuadé qu'il y a une grande difference de Dom Augu-

ſtin Gregorio Amant d'Adelaïde, à un chetif Eunuque du Serrail, & vous. Les larmes qui couloient de ſes yeux avec abondance l'empêcherent d'achever. Adelaïde l'ayant enfin reconnu pour Dom Auguſtin, quoiqu'elle lui trouvât le viſage fort changé, & ſa voix fort differente, témoigna d'abord de la joye de le revoir: & ne comprenant pas peut-être qu'il y eût une ſi grande difference d'un Eunuque à un autre homme, elle lui reprocha ſon déſeſpoir, lui diſant qu'il falloit avoir des ſentimens plus Chrétiens, & eſperer que le Ciel le délivreroit de cette ſervitude, en lui procurant les moyens de retourner en Sicile. Pour vous, vous pouvez encore vous en flatter, repliqua Dom Auguſtin, & la ſeule conſolation qui me reſte dans mon malheur, eſt d'eſperer que je pourrai peut-être y contribuer par mes conſeils. Mais pour moi, qui ne ſuis qu'un malheureux, & qui

n'ai plus rien de l'homme qu'une fausse apparence, il y a long-tems que j'ai pris mon parti, & que je me suis résigné à passer ma vie dans l'emploi où vous me voyez. Adelaïde surprise de ce discours, s'imagina bien qu'un Eunuque étoit quelque chose d'affreux, mais elle aima mieux l'ignorer que de s'exposer à entendre une explication, qui auroit peut être blessé sa pudeur. Après ce premier éclaircissement, Dom Augustin la pria de lui dire des nouvelles du Comte de Lipari. Ce nom ayant renouvellé la douleur d'Adelaïde, elle lui fit connoître par un torrent de larmes, qu'elle ne put retenir, qu'il lui étoit arrivé quelque chose de funeste, & lui apprit ensuite la maniere dont elle croyoit qu'il eût péri. Dom Augustin s'apperçut qu'Adelaïde étoit extrêmement affligée; l'habitude qu'il s'étoit faite de se plaindre, lui fit trouver ces larmes si raisonnables, qu'il n'eut

pas la force de l'en consoler, & se retira sans lui parler davantage. Mais ne voulant pas aussi l'abandonner à son affliction, il entra dans l'appartement d'une autre Dame qu'il connoissoit d'une humeur fort enjouée. Il lui apprit qu'il venoit de quitter Adelaïde dans un état à faire pitié, & la pria de passer dans sa chambre pour lui aider à dissiper ses ennuis. Comme les Dames aiment à se faire plaisir, & que les belles personnes ont d'ordinaire de la complaisance les unes pour les autres, sur-tout lorsque l'interêt de l'amour, ou la jalousie de leurs beautés n'ont pas encore changé leur naturel, Zamiré (c'est le nom de la Dame) passa dans ce moment dans la chambre d'Adelaïde, & se servit de tout son enjouement pour la divertir. Adelaïde fut si sensible aux empressemens de Zamiré, qu'elle suspendit son chagrin pour répondre à ses hon-

nêtetés. Dom Auguſtin étant revenu quelque temps après, fut bien aiſe de trouver que la converſation de Zamiré avoit produit l'effet qu'il en avoit eſperé. Comme il connoiſſoit bien le Serrail, & qu'il avoit une grande opinion de Zamiré, il conſeilla à Adelaïde de lier amitié avec elle, & Adelaïde ſe trouva par ſa propre inclination ſi diſpoſée à ſuivre ce conſeil, qu'elle fit avec plaiſir tous les pas néceſſaires pour engager ce commerce. Zamiré étoit une de ces beautés achevées, qui n'ont rien qui ne ſoit admirable; elle étoit blonde, & juſtement de celles qui ſont ſi fort au gré du Grand Seigneur; ſon humeur gaye donnoit de nouvelles graces aux agrémens qui étoient répandus ſur ſon viſage. Elle répondit avec tant de reconnoiſſance aux marques d'amitié d'Adelaide, qu'elles furent dans peu de temps dans une intelligence parfaite. L'Eunuque Dom Au-

guſtin contribua beaucoup à cimenter cette union, par les témoignages avantageux qu'il rendoit de la Chrétienne à Zamiré, & de la Turque à Adelaïde. Elles ſe voyoient preſqu'à toutes les heures, & ce grand commerce leur ayant donné beaucoup d'eſtime l'une pour l'autre, elles vivoient dans une grande amitié. Linterêt que Zamiré prenoit déja à ſon amie, lui fit deſirer d'apprendre par quelle avanture elle étoit dans le Serrail, étant d'un pays ſi éloigné. Adelaïde ne pouvant lui réfuſer cette marque de confiance, lui fit une relation exacte de tout ce qui lui étoit arrivé; & n'ayant pû retenir ſes larmes lorſqu'elle lui parla de la perte de ſon amant, & de celle de ſa liberté, Zamiré témoignant la derniere ſurpriſe de lui voir répandre des pleurs, lui dit fort ingenuëment qu'elle ne comprenoit pas comment elle ſe pouvoit plaindre des maux qui avoient

avoient une si heureuse fin, & qui lui avoient procuré les moyens d'entrer dans le Serrail, qui est le comble de l'ambition des femmes, & le plus grand bonheur qui puisse arriver à une personne de leur sexe. Adelaïde, beaucoup plus étonnée de la voir dans de pareils sentimens, que l'autre ne l'avoit été de sa douleur, la pria de lui dire par quel endroit la condition des Esclaves du Serrail lui paroissoit si heureuse. Je vois bien, lui repartit Zamiré, que vous avez été élevée parmi des Barbares, puisqu'étant d'un sexe qui vous assujettit aux caprices des hommes, qui souvent, quelque mérite que vous ayez, vous préferent une malheureuse Esclave, sans naissance, ni vertu, & vous confondent toujours avec un nombre d'autres femmes, de toutes humeurs, vous pouvez encore vous plaindre d'être dans le Serrail, où l'on est dans l'abondance & dans les délices.

ſans autre ſoin que celui de plaire à l'Empereur du monde, & au premier homme de l'Univers. Adelaïde, jugeant par ce diſcours de la malheureuſe condition des femmes de Turquie, où un mari peut avoir un nombre de femmes proportionné aux biens qu'il a pour les entretenir, voulut déſabuſer Zamiré, en lui apprenant qu'il n'en eſt pas de même en Europe, où les loix ſont plus avantageuſes aux Dames, n'étant pas permis à un homme d'épouſer plus d'une femme, qu'il eſt obligé de conſiderer comme ſa compagne, ſans qu'il puiſſe en avoir d'autre, pendant que celle-la eſt vivante. Cela paroiſſoit ſi extraordinaire à Zamiré, qu'elle étoit perſuadée qu'Adelaïde cherchoit à ſe divertir en lui faiſant de pareils contes, juſqu'à ce que Dom Auguſtin étant ſurvenu, le lui confirma fort ſérieuſement, & ajouta que non ſeulement les hommes de ſon pays n'a-

voient qu'une femme, mais qu'il arrivoit même fort ſouvent que cette femme étoit maîtreſſe de pluſieurs hommes, ſans que ſon mari oſât s'en plaindre.

Dom Auguſtin avoit été ſi mêlé dans le recit qu'Adelaïde avoit fait de ce qui lui étoit arrivé en Eſpagne, que Zamiré eut une extrême curioſité d'apprendre par lui-même la ſuite de ſes malheurs. Adelaïde l'en avoit inutilement prié pluſieurs fois, il s'en étoit toujours défendu, n'oſant pas s'expoſer à la confuſion qu'il craignoit de recevoir par une relation dont la fin étoit ſi tragique pour lui. Cependant ces deux belles perſonnes l'en ayant prié inſtamment, quelque averſion que ſon état lui donnât pour les femmes, la conſidération qu'il avoit pour Adelaïde & pour Zamiré l'emporta ſur tous ſes autres mouvemens; & ne pouvant plus s'en défendre, il leur fit valoir ce recit comme la preuve

la plus forte qu'il pût leur donner de sa complaisance, & après leur avoir raconté tout ce qui lui étoit arrivé jusqu'à sa sortie d'Espagne: Vous sçavez, dit-il en adressant la parole à Adelaïde, que la Reine offensée de mon audace, avoit résolu d'en faire une punition exemplaire; elle en fut en partie détournée par les instantes prieres de mes amis, qui ne purent pourtant empêcher qu'on ne me renvoyat en Sicile, avec ordre à celui qui eût le soin de m'y conduire, de me retenir un mois dans le Château de S. Sauveur, & de m'y faire voir sous les habits qui m'avoient déguisé dans le Palais, pour me punir par l'endroit qui avoit fait mon crime. On me fit embarquer à Barcelone sur un navire marchand, chargé de plusieurs effets qui appartenoient à des Gênois. A peine eûmes-nous fait une partie du chemin, que nous fûmes accueillis d'une violente

tempête qui nous jetta ſur les côtes de Barbarie. Un Corſaire Turc qui couroit cette mer, nous ayant découverts, & s'étant apperçu du mauvais état où nous avoit réduits la tempête, attaqua notre vaiſſeau à demi briſé, & s'en rendit facilement le maître. La ſévérité avec laquelle notre vainqueur traita d'abord pluſieurs perſonnes de notre vaiſſeau, qu'il mit à la chaine, me faiſant craindre un pareil traitement, me détermina à ne le point déſabuſer de l'erreur où mes habits pouvoient le jetter, eſperant qu'il en auroit plus d'égards. Je ne réuſſis que trop dans ce deſſein; le Corſaire m'ayant trouvé à ſon gré, me traita avec beaucoup de douceur, & me fit connoître inſenſiblement que je ne lui déplaiſois pas. Peu de temps après, il me parla de ſa paſſion, comme d'un grand bonheur pour moi, tâchant à me perſuader qu'il étoit mon eſclave, quoique par le droit de la guerre

je fusse le sien. Ma réponse lui fit connoître que j'étois fort éloigné de répondre à ses empressemens. Mais bien loin de s'en rebuter, sa passion augmenta par mes résistances; & me trouvant pressé par ce furieux, je fus obligé de le retirer de l'erreur où l'avoit jetté mon déguisement, & de lui apprendre ce que j'étois. Les personnes qui m'accompagnoient le lui ayant confirmé, je crus être délivré de ses persécutions: mais cette connoissance l'irrita si fort contre moi, qu'il voulut sur l'heure me faire punir par cinquante coups de bâton, qu'il ordonna qu'on me donnât sur la plante des pieds, & dont je ne fus garanti que par l'arrivée du Capitan Bassa, ou Admiral, qui ayant oui parler du malheur de notre vaisseau, avoit envoyé cet Officier pour recevoir la part qui lui étoit dûe par sa charge sur toutes les prises, avant que l'on eût détourné ce qu'il y avoit de

plus précieux, comme il arrive souvent. L'Envoyé du Baſſa, après avoir viſité toutes choſes avec la derniere exactitude, me choiſit avec deux autres perſonnes pour la part de ſon Maître. Le Corſaire ne s'y oppoſa point, voyant bien qu'en conſidération de mon prétendu ſexe, & de ma bonne mine, cet Officier me prenoit pour un prix conſidérable. Il feignit néanmoins de ſe plaindre de ce qu'on lui enlevoit le meilleur de ſa priſe, & le pria qu'il lui laiſſât du moins les deux autres qui devoient m'accompagner, ce qui lui fut enfin accordé. Je ne vous amuſerai point par un détail inutile de mon voyage, & de la ſatisfaction que mon guide témoigna de me ramener. Il me conduiſit à Conſtantinople, & me préſenta au Capitan Baſſa. Ce Turc qui, ſous l'apparence d'une grande probité, cachoit le plus cruel de tous les hommes, me parut être

fort content de moi; il me dit en Langue Franque, (c'eſt un langage mêlé de l'Italien, & fort aiſé à entendre) qu'il voyoit bien que j'étois une perſonne de qualité, & que je devois m'aſſurer qu'il me diſtingueroit de ſes autres Eſclaves. Je ne lui répondis que par une révérence, & l'on me mena enſuite dans un appartement, où les Eſclaves de mon nouveau maître me reçurent avec de grandes démonſtrations de bienveillance, & avec beaucoup plus d'humanité que je n'en avois eſperé d'une Nation qu'on m'avoit dépeint ſi barbare. Le lendemain de mon arrivée, on me fit habiller d'un habit à la Turque extrêmement propre, ſans pourtant qu'il y eût rien de riche. Le Baſſa voulut que je le ſerviſſe ce jour-là à dîner; il me trouva ſi bien dans cet habillement, que je craignis, par la ſatisfaction qu'il en témoigna, qu'il pourroit m'en arriver quelque nouveau malheur.

Je

Je songeai d'abord à le prévenir, & j'eus vingt fois le dessein de me jetter à ses pieds, pour lui déclarer ce que j'étois avant que mon déguisement m'eût jetté dans de nouveaux embarras; mais j'en fus détourné par le souvenir des menaces du Corsaire, lorsque je lui avois fait un pareil aveu. Cette malheureuse reflexion m'effraya si fort, que je résolus de continuer dans mon déguisement. Le Bassa me traitoit d'une maniere à me confirmer mes apprehensions; mais je n'eus plus lieu de douter de mon malheur, lorsque m'ayant un jour fait appeller, il me dit, qu'il avoit beaucop d'estime pour moi, & qu'il sentoit même de la disposition à m'aimer; que c'étoit à moi à achever par ma complaisance & mon attachement à sa personne, ce que ma bonne fortune avoit commencé. Le chagrin qui parut sur mon visage, après cette déclaration, lui ayant fait connoître

que cela me faisoit peine, il continua à me parler, & me dit que je ne devois rien craindre de ses violences, n'étant pas de l'humeur des autres Patrons, qui arrachoient par force ce qu'on leur refusoit par amitié; que bien-loin d'avoir la pensée de se servir de l'autorité qu'il avoit sur moi comme son esclave, il étoit si délicat en amour, qu'il vouloit être convaincu que j'avois de l'inclination pour lui, avant que de se résoudre à m'aimer. Ce dernier discours m'ayant un peu rassuré, il se retira sans attendre ma réponse, & passa plusieurs jours sans me rien dire. Son silence me fit juger qu'il m'avoit parlé avec sincerité, jusqu'à ce que m'ayant regalé d'une robe fort riche, & fort differente de celle des autres esclaves, il me dit qu'il me faisoit ce present pour m'engager à lui plaire par reconnoissance, puisque je ne pouvois le faire par inclination. Je lui répon-

dis que je faisois un grand fonds sur sa générosité, & que j'étois persuadé qu'il ne voudroit pas me forcer à rien qui fût contre ma religion & mon devoir. Ne l'apprehendez jamais, me repliqua-t'il, ma parole est inviolable, je vous l'ai donnée, & cela vous doit suffire. Je fus si persuadé de la grande générosité de mon Bassa, que je commençai à respirer, & à trouver ma condition moins malheureuse. Cependant un air modeste que j'affectois pour mieux soutenir mon personnage, & l'application que j'avois à m'acquitter des soins qu'on me commettoit, acheverent de l'enflammer. Le peu de disposition qu'il me voyoit à l'aimer le rendoit fort chagrin, & je m'apperçus que ses femmes, qui avoient la derniere complaisance pour lui, tâchoient inutilement à le divertir. Une de celles qu'il aimoit le plus, nommée Salama, ayant reconnu par ses soupirs qu'il

avoit quelque paſſion dans la tête, ſçut ſi bien profiter du foible que le Baſſa avoit pour elle, qu'il lui avoua enfin que je lui avois donné de l'amour. Comme les femmes Turques ſont accoûtumées à de pareilles infidelités, & qu'il ne leur eſt pas même permis de montrer de la jalouſie, de peur d'irriter leurs maris, en s'oppoſant à ce qu'ils deſirent, Salama n'eut pas la moindre penſée de le blâmer; elle le loua au contraire d'avoir fait un ſi bon choix, & lui promit de me parler en ſa faveur, pour me faire connoître de quelle conſequence il m'étoit de profiter de ma bonne fortune. Le Baſſa fort ſatisfait d'une offre qui flattoit ſi fort ſes deſirs, la pria d'y travailler avec application, l'aſſurant qu'elle ne pouvoit lui donner une marque plus ſenſible de ſon amour. Salama me fit appeller dans un jardin, où après m'avoir fait bien des amitiés, elle me parla de la

passion du Bassa, de son merite, & de tous les grands avantages que je devois esperer en y répondant. Je vous avouë qu'ayant été élevé en Europe, où les femmes sont si délicates sur cette matiere, je fus étonné de voir avec quelle éloquence Salama tâchoit à me persuader d'aimer son mari: ce qui me fit soupçonner que sa jalousie lui eût inspiré de se servir de cet artifice pour découvrir mes sentimens. Je lui répondis que je croyois le Bassa de trop bon goût, ayant une femme aussi aimable qu'elle, pour pouvoir penser à une malheureuse esclave. Je vois bien, repliqua Salama, que vous craignez de me déplaire, & que vous apprehendez peut être que je ne veuille vous surprendre; mais afin que vous n'ayez plus cette pensée, apprenez que c'est le Bassa lui-même qui m'a fait connoître la passion qu'il a pour vous: & comme je ne cherche qu'à le satisfaire,

je ſuis chargée de lui épargner le chagrin que votre réſiſtance auroit pû lui donner. Vous êtes trop raiſonnable pour mettre au deſeſpoir un ſi grand homme, par une délicateſſe qui ne vient d'ordinaire que d'un faux principe de pudeur attachée à notre ſexe, qu'on ne doit mettre en uſage que quand elle ſert à nous faire plus valoir auprès des hommes. Je connus par un diſcours ſi libre les ſentimens que les Turcs inſpirent aux femmes ſur la vertu, pour les rendre plus ſoumiſes à leurs volontés. Salama ne me preſſa pas davantage; mais deux jours après m'ayant fait appeller dans le même jardin, elle me fit de nouvelles inſtances, & me repreſenta plus fortement que la premiere fois, combien il m'importoit de recevoir une fortune, que tant d'autres ſouhaiteroient inutilement.

Quoique Salama fût parfaitement belle, & que le Baſſa la diſ-

stinguât de toutes ses femmes, comme elle ne pouvoit seule arrêter ses desirs, elle s'accommodoit en femme d'esprit à son inconstance, & se rendant complaisante à toutes ses passions, elle se conservoit par-là un empire, que sa beauté seule n'eût pû lui donner. Ces raisons l'engageoient à me solliciter avec une ardeur qui produisoit en moi des mouvemens bien differens de ceux qu'elle vouloit faire naître. Je commençois à sentir pour Salama ce qu'elle tâchoit à m'inspirer pour son mari. Elle m'exageroit l'amour du Bassa en des termes si touchans, que je ne pus me défendre de tous les charmes qu'elle étala dans ce moment pour me persuader. Je me determinai donc à lui apprendre ce que j'étois, sans pouvoir démêler si je le faisois pour ne pas tomber dans les inconvéniens dont j'ai déja parlé, ou par l'esperance de tirer quelque avantage de la connoissance que

je lui donnois. Jamais personne n'a été plus surprise que Salama le parut en apprenant une nouvelle si extraordinaire. Elle fut quelque temps sans me répondre, & feignant de ne pas croire ce que je lui avois dit, je me servis de son ignorance affectée, & pris des libertés avec elle qu'on souffre des personnes d'un même sexe. Cette tentative m'ayant réussi, & croyant de trouver en elle toute la correspondance que je pouvois desirer, soit qu'elle trouvât en moi quelque chose qui lui plût, ou qu'elle fut tentée par la facilité d'un commerce qu'on ne pouvoit jamais soupçonner, elle répondit tendrement à mes empressemens, & je profitai de l'occasion.

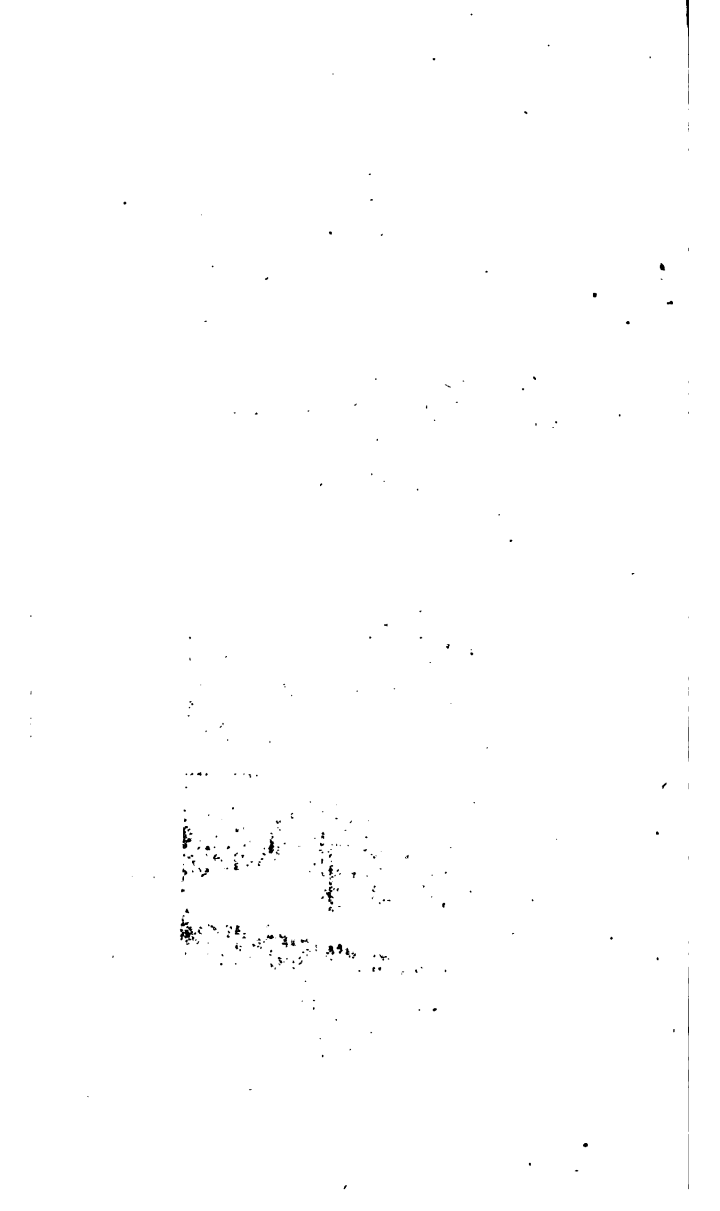
Nous ne songeâmes plus qu'à tenir le Bacha dans l'erreur, & à chercher les moyens de nous voir souvent. Le prétexte qu'elle prenoit de me parler en faveur de son mari, lui en fournissoit assez d'oc-

casions: il falloit pourtant donner des raisons de ma resistance; tantôt elle en trouvoit dans ma pudeur, & tantôt dans ma mauvaise santé. Nous amusâmes le Bassa pendant plus de trois mois par de pareils artifices, & je commençois à être satisfait de ma captivité, par les soins que Salama prenoit de l'adoucir, & par la promesse qu'elle m'avoit faite, qu'aussi-tôt que le Bassa iroit sur mer pour commander les vaisseaux qui devoient partir dans peu de temps pour aller à la Meque, elle trouveroit moyen de s'enfuir avec moi dans mon pays.

Plein de cette esperance, je redoublois mes empressemens pour Salama, lorsque le Bassa impatient dans son amour, & ennuyé de tant de remises, voulut s'éclaircir lui-même de ce qu'il devoit esperer de moi; & soupçonnant peut-être sa femme, de ne pas faire ses efforts pour me résoudre à ce qu'il souhai-

toit, il résolut de nous observer. Le lieu le plus ordinaire de nos conversations étoit un antre au bout d'un jardin, où l'on ne pouvoit aborder sans être apperçu de ceux qui étoient dedans. Le Bassa s'étant glissé adroitement dans ce lieu, s'y cacha avant que nous y fussions arrivés. L'impatience de nous voir sans témoins ne nous permit pas de faire une longue promenade. Aussi tôt que nous fûmes entrés dans cet antre, nous nous abandonnâmes à notre amour avec toute la confiance de deux amans qui croyent n'avoir rien à craindre, & le Bassa nous surprit dans un état à ne pouvoir plus douter de ce que j'étois, ni de la trahison de sa femme. La rage lui inspira sur le champ le parti qu'il avoit à prendre, & ayant fait appeller un esclave qu'il connoissoit propre à exécuter le dessein que lui suggeroit sa jalousie, il me fit mettre hors d'état d'en donner jamais à personne.





Les larmes que le souvenir d'une action si barbare arracha au pauvre Dom Augustin, étoufferent sa voix, & l'empêcherent de pouvoir continuer. Quelque compassion qu'un recit si pitoyable donnât à Adelaïde & à Zamiré, elles ne purent refuser à leur sexe de sentir du mépris pour Dom Augustin, & de rire de l'état où ce cruel accident avoit réduit ce malheureux. Le désordre où il étoit l'empêcha de s'en appercevoir, & elles lui marquerent tant d'empressement d'apprendre la destinée de Salama, qu'il fut obligé de continuer en ces termes :

La malheureuse Salama, qui fut forcée par son mari d'assister à l'exécution de ses ordres, voulut se dérober aux reproches & aux cruautés de ce barbare, en se saisissant d'un poignard que le Bassa portoit à son côté, dont elle tâcha à se tuer ; mais sa main ayant trop foiblement secondé son désespoir,

elle ne se blessa que légerement; & le Bassa surpris de sa résolution la fit emporter. Je fus plus de huit jours dans l'esperance que la mort me délivreroit de mon ignominie; cependant ma grande jeunesse, & les soins qu'on eut de plaire au Bassa, qui avoit recommandé qu'on n'épargnât rien pour ma santé, (peut-être par le plaisir qu'il se proposoit d'insulter à mon malheur,) contribuerent si fort à ma guérison, qu'en peu de tems je me portai bien, malgré le regret que j'avois de vivre. Mon désespoir ne m'empêcha pas de m'interesser à la fortune de Salama, & j'eus une espece de consolation d'apprendre que le Bacha touché de son repentir, & compatissant à la foiblesse de son sexe, lui avoit enfin pardonné.

Le Bassa s'étant avisé de divertir le Grand Visir par le recit de ses cruautés & de mes malheurs, ce Ministre eut la curiosité de me

voir; & m'ayant trouvé tous les traits de cette beauté qui m'avoit été si fatale, il fit connoître au Bassa que le Grand Seigneur seroit bien aise d'entendre ce recit, & lui conseilla de me présenter à Sa Hautesse pour la servir dans le Serrail. Le Bassa le lui promit en ma présence; & je regardois même cet emploi comme un bien, puisqu'il me délivroit de la vûe de mon bourreau. Mais avant que j'eusse cette foible consolation, il voulut donner un nouveau ragoût à sa vengeance: m'ayant fait appeller pour le servir à son souper dans mon habillement d'Eunuque, je fus extrêmement surpris de voir Salama qui mangeoit avec lui, & qui le divertissoit par une conversation fort enjouée. Le plaisir que je remarquai qu'elle avoit à le faire me confirma ce que j'avois souvent oui dire de la legereté des personnes de son sexe, qui se consolent aisément de la perte de ceux qu'el-

les ont aimés avec le plus d'attache. Mais lorsque de son propre mouvement je vis qu'elle excitoit le Bassa à me regarder, & à rire de mon habit, j'avoue que je reconnus que j'avois été trompé toute ma vie dans la bonne opinion que j'avois eue de la fausse tendresse de ses semblables : car bien-loin que mon état lui fît compassion, elle m'insulta par diverses railleries. Le Bassa fut si content de sa complaisance, qu'il la pria de lui raconter de quels artifices je m'étois servi pour la séduire. Elle lui obéit sans résistance, & affecta tant de mépris pour moi, que je ne sçaurois me souvenir que vous êtes du sexe de cette perfide, sans en avoir du ressentiment contre vous. Cette derniere circonstance causa tant de douleur à Dom Augustin, qu'il se retira avec précipitation, sans écouter les prieres d'Adelaïde & de Zamiré, qui vouloient le retenir encore.

A peine Dom Augustin étoit-il sorti, lorsqu'un Eunuque noir entra pour avertir ces deux belles personnes de se trouver à un sarao, ou danse qui se faisoit dans l'appartement du Chef des Eunuques. Adelaïde, qui n'étoit plus sensible aux plaisirs, auroit bien voulu se dispenser d'y aller; mais elle eut la complaisance d'accompagner Zamiré, qui aimoit ces divertissemens, & qui d'ailleurs étoit ravie de se trouver dans ces sortes d'assemblées, pour remarquer s'il y avoit quelque Dame qui pût lui disputer les avantages dont la nature l'avoit si liberalement partagée. Elle en sortit aussi fort satisfaite, ayant eu le bonheur ou l'adresse de gagner un riche collier de perles, qui étoit le prix destiné à celle qui s'acquitteroit de meilleure grace de cette danse. Adelaïde ne fut pas la derniere à la feliciter: & comme elle n'avoit aucune pensée de plaire dans le Ser-

rail, elle étoit bien-aiſe que ſon amie ſe diſtinguoit. Elles vivoient dans une étroite union, & Dom Auguſtin, contre la coûtume des Eunuques, avoit tant de complaiſance pour elles, qu'il leur facilitoit les moyens de ſe voir & de s'entretenir fort ſouvent, quoique ces converſations ne leur ſoient permiſes que certains jours de la ſemaine. Adelaïde s'intereſſoit trop à Zamiré, pour ne pas deſirer de ſçavoir ſes affaires; elle lui en parla un jour & la pria de lui apprendre comment elle étoit entrée dans le Serrail, & ſi ſes parens y avoient donné les mains, ou bien ſi on l'avoit arrachée de leur maiſon avec violence. Je pardonnerois à une autre perſonne une erreur ſi groſſiere, interrompit Zamiré en riant: mais vous qui avez de l'eſprit, pouvez-vous croire qu'il y ait des parens aſſez injuſtes pour s'oppoſer au bonheur de leurs enfans, lorſqu'ils ſont choiſis

choisis pour entrer dans le Serrail. Je ne me souvenois pas, repliqua Adelaïde, que vous m'avez déja traitée de barbare dans une pareille conversation; je vous avouerai même, puisque vous le voulez, que j'ai eu tort de vous faire une demande si éloignée du bon sens; mais en revanche ne differez donc pas à m'apprendre par quel bonheur extraordinaire vous êtes parvenue à une félicité qui est si fort de votre goût. L'Eunuque D. Augustin m'en a déja priée, dit Zamiré, je vous promets de satisfaire votre curiosité dès que nous serons ensemble. Heureusement D. Augustin arriva dans ce temps-là, Zamiré commença son histoire.

Le nom de mon ayeul a fait tant de bruit dans l'Orient, que je pourrois sans honte vous avouer mon origine, si la derniere action qu'il a faite en renonçant à notre grand Prophete, n'en avoit effacé toute la gloire. Il étoit Européen, & de

race Chrétienne ; il avoit néanmoins été élevé à la Porte, & avec tant de bonheur, qu'il avoit merité l'estime du Grand Seigneur, qui lui en donna des marques en toutes les occasions. La conduite & la valeur qu'il fit paroître dans plusieurs emplois qu'on lui confia, avoient fait oublier sa naissance : il étoit traité comme s'il fût né Musulman, & il jouissoit des mêmes privileges que ceux qui ont cet avantage. Je ne vous ferai pas ici un détail de la vie de ce grand homme, toutes les histoires de son temps en parlent. C'est assez de vous dire, qu'après avoir passé plus de quarante ans au service de l'Empereur, il eut la foiblesse si ordinaire à la plûpart des hommes, & il souhaita de revoir sa patrie. Cependant comme il étoit fort au-dessus du commun, j'ai peine à croire qu'il se soit laissé entraîner à des sentimens si ordinaires ; & il est bien plus probable,

qu'une esclave Chrétienne, qu'il aima passionnément dans les derniers temps, eut l'adresse de réveiller un désir qu'il avoit toujours conservé de rentrer dans la Religion de ses peres, & le détermina par ses importunités à une honteuse fuite: car ayant disposé ses affaires bien secrettement, il équipa deux bons vaisseaux, & après avoir donné une partie de ses biens à une de ses femmes qu'il avoit toujours aimée, il s'embarqua avec cette malheureuse esclave, sur je ne sçais quel prétexte. Il courut un bruit long-temps après qu'il étoit entré dans un port de Chrétiens. Cela se confirma de tant de differens endroits, qu'on n'eut plus lieu d'en douter. Jugez avec quelle surprise ses femmes apprirent cette triste nouvelle, & principalement celle qu'il avoit toujours distinguée, qui attendoit son retour avec des impatiences qu'il vous sera aisé de vous imaginer; lorsque vous

sçaurez qu'elle se trouvoit grosse; (& c'est de cette grossesse que mon pere est venu.) Elle se representoit à tout moment la joye que recevroit son mari, en apprenant que dans le temps qu'il étoit presque hors d'esperance d'avoir des enfans, elle alloit peut-être lui donner un successeur, qui pourroit un jour soutenir la réputation de son nom, si connu dans l'Empire Ottoman; mais ce qui devoit faire sa joye, ne servit qu'à lui faire sentir plus douloureusement le départ, ou pour mieux dire la perte de son mari. Elle en eut tant de déplaisir, qu'elle accoucha avant le terme, & mourut de chagrin peu de temps après. On parla diversement du départ de mon ayeul; ses amis, qui étoient en grand nombre, ayant horreur d'une action si indigne de ce grand Capitaine, prirent soin de publier qu'il avoit été pris par les Galeres de Malte: & comme l'on ne sçait jamais bien la verité

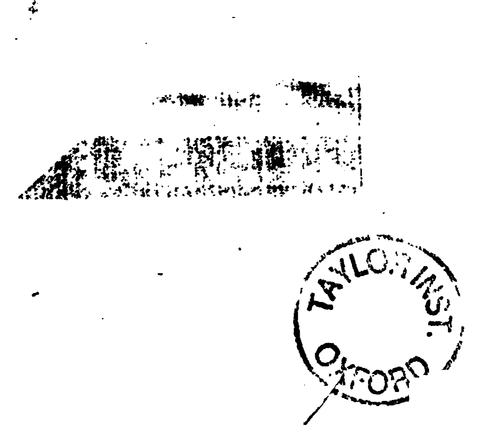
de ce qui se passe sur la mer, cet artifice, qui fit douter si son éloignement avoit été volontaire, a rendu sa mémoire moins odieuse; & son fils, ou mon pere, si vous voulez, qui dans un âge tendre étoit déja fort robuste, fut élevé aux dépens du Grand Seigneur. On lui parloit incessamment de la gloire que son pere avoit acquise, & avant que d'aller à la guerre, il étoit déja plein de cette noble audace, si naturelle aux grands guerriers. Aussi-tôt qu'on lui permit de se trouver dans les occasions où il pût montrer son courage, il s'attira l'estime de tous ceux qui le virent combattre. Comme je n'ai pas dessein de vous faire ici son histoire, je me contenterai de vous dire, qu'après avoir eu des avantages considerables sur les ennemis du Grand Seigneur, l'amour, ce tyran qui s'attache particulierement à soumettre les Grands Hommes, triompha de lui à son tour. Il vit

ma mere en paſſant à Andrinople ; elle étoit Georgienne, & une des plus belles perſonnes du monde ; il la trouva ſi fort à ſon gré, qu'il s'attacha à elle, & réſolut de l'épouſer. Je ne vous ferai point un recit des circonſtances de leurs amours, quoiqu'il s'y ſoit paſſé des particularités aſſez ſingulieres. Enfin après mille & mille difficultés, qu'il vainquit par ſa perſéverance, ſon amour fut récompenſé, & vous voyez en moi le fruit de la premiere année de leur mariage. Les Perſans ayant mis en ce tems-là une nombreuſe armée ſur pied, qui ſembloit menacer tout l'Empire Ottoman, mon pere fut des premiers à marcher pour s'oppoſer à leurs injuſtes deſſeins, ayant toujours devant les yeux les exemples de ſon pere ; il eut le malheur d'être tué en cherchant à faire voir qu'il étoit digne fils du fameux Baſſa CIGALA. Zamiré n'eut pas ſitôt nommé le Baſſa Cigala, qu'elle

remarqua un grand changement ſur le viſage de ceux qui l'écoutoient, mais particulierement ſur celui d'Adelaïde, qui reconnoiſſant par le recit qu'elle venoit d'entendre, que Zamiré étoit de ſa famille, l'embraſſa ſans lui donner le temps de continuer.

Fin de la ſeconde Partie.

ADELAÏDE
DE
MESSINE,
NOUVELLE HISTORIQUE.
TOME SECOND.


TAYLOR INST.
OXFORD



ADELAÏDE
DE
MESSINE
NOUVELLE HISTORIQUE, GALANTE ET TRAGIQUE,

Ornée de figures en taille-douce.

TOME II.



A AMSTERDAM,
Chez L'HONORE' & CHATELAIN.

M. DCC. XLII.



ADELAÏDE
DE
MESSINE,
NOUVELLE HISTORIQUE.

TROISIE'ME PARTIE.



IL n'eſt guéres de joye plus ſenſible & plus naturelle, que celle de trouver dans un Pays éloigné, où l'on eſt exilé par la rigueur du ſort, des parens ou des amis qui puiſſent partager nos peines. Adelaïde ſe livra toute entiere au plaiſir de rencontrer, comme par une eſpece de miracle, une parente ſi proche & ſi aimable dans un cli-

mot qui lui paroiſſoit barbare. L'empreſſement qu'elle avoit d'apprendre une hiſtoire qui l'intereſſoit déja par des motifs ſi preſſans, la conformité qu'elle s'attendoit de trouver dans les avantures de Zamiré avec les ſiennes; tout cela forma chez Adelaïde une confuſion ſubite de ſentimens divers, & répandit ſur ſon viſage un trouble vif & inquiet mêlé de je ne ſçais quoi de doux & de touchant, qui donna un relief infini à ſa beauté. Zamiré ne ſçachant à quoi attribuer des ſentimens de joye & d'amitié auſſi extraordinaires que ceux qui échappoient à la belle Chrétienne comme malgré elle, ne ſçavoit preſque ſi elle devoit continuer ſon hiſtoire, ou s'affliger, ou ſe réjouïr; mais Adelaïde la tira bientôt de ſon étonnement pour la jetter dans un plus grand, en lui apprenant qu'elles étoient couſines germaines, & en lui faiſant en peu de mots ſa génealogie.

Zamiré entra à son tour dans des transports d'admiration & de tendresse pour Adelaïde, elles réiteroient mille fois leurs caresses mutuelles, & l'amour n'a peut-être jamais joué de scene si interessante que celle que l'amitié joua alors entre ces deux aimables personnes. Dom Augustin, qui en étoit témoin, en fut sensiblement émû, car il n'étoit point eunuque par le coeur: & ne pouvant suffire à la vivacité des sentimens que lui inspiroit un spectacle si touchant, il s'émancipa à dire à Adelaïde quelques douceurs qui alloient jusqu'à la passion. Vous sortez de vôtre caractére, lui dit-elle avec une fierté accompagnée d'un souris ironique; & vous oubliez qui je suis & qui vous êtes. Ces paroles furent un coup de foudre pour le pauvre Dom Augustin, & sans doute qu'on ne meurt point de désespoir, puisqu'il ne mourut pas en ce moment; mais il y avoit long-

temps qu'il étoit accoûtumé à faire de nécessité vertu, & à soûtenir les railleries qu'on lui faisoit sur sa deshumanisation, avec une patience vraîment chrétienne. Zamiré, qui étoit d'un humeur qui ne simpatisoit nullement avec un eunuque, se fit un plaisir cruel de l'embarras de Dom Augustin, & chaque regard qu'elle laissoit tomber sur lui étoit un reproche insultant qu'elle lui faisoit de l'état où il se trouvoit. Il eût pû lui répondre ce qu'un Poëte tragique François a fait dire depuis à un de ses héros :

Si le Sort n'a pas mis un Sceptre dans
ma main,

Est-ce à moi de rougir des fautes du
Destin?

Mais la moindre plaisanterie réfute toûjours avec succès les plus solides raisonnemens qu'on puisse faire pour se justifier en ces occa-

sions; & par je ne sçais quelle fatalité bizarre, un eunuque, fût-il d'ailleurs le plus spirituel & le plus honnête homme du monde, il a toûjours tort avec une jolie femme. La philosophie a beau faire consister l'essence de l'homme dans l'union de l'ame & du corps, les Dames, suivant des principes plus naturels, la font consister dans la puissance de former son semblable; puisqu'elles regardent comme un monstre qui n'a rien d'humain, celui qui n'a pas la faculté de se reproduire. Enfin, pour revenir à nos belles Esclaves, quand elles virent que Dom Augustin, couvert de honte & de confusion, essuyoit cet orage avec une resignation si parfaite aux ordres de la providence; elles firent finir cette tragi-comédie par pitié pour lui, & Zamiré continua ainsi son histoire.

Je n'avois que quinze ans lorsque j'eus le malheur de perdre

mon pere. Je tombai sous la tutelle d'un oncle maternel appellé Kalibec. Il étoit Persan d'origine, & il avoit été obligé de quitter la ville de Tauris en Perse, où il demeuroit, pour une affaire criminelle : & comme il étoit Musulman de la secte d'Hali, il étoit venu s'établir à Damas, où il y a un grand nombre de ses impies sectateurs. Mais comme il est impossible que vous compreniez bien l'origine de mes malheurs, sans vous donner une legere idée des differens schismes qui partagent les Mahometans, vous observerez donc, s'il vous plaît, que tout l'Orient suit la Religion de Mahomet, qui est contenue dans ce fameux livre, que vous connoissez sans doute, & que l'on nomme l'Alcoran. Ce livre a été interpreté diversement par quatre grands Docteurs, qui sont devenus chefs de quatre sectes célebres. Le premier de ces interpretes est Melich, dont l'inter-

prétation eſt ſuivie par les Maures & par les Arabes. Le ſecond eſt Hali, dont la doctrine eſt ſuivie par les Perſes. Le troiſiéme eſt Odman, dont les Tartares ont embraſſé les ſentimens. Et le quatriéme eſt Oſmar, dont l'interprétation, qui eſt la ſeule véritable, eſt ſuivie par les Turcs, qui regardent par conſéquent les autres Muſulmans comme des excommuniés & des infideles qui ont corrompu la ſaine doctrine, en détournant l'Alcoran en un ſens faux & impie.

Les ſectateurs d'Hali ont une tradition particuliere pour laquelle ils ont une foi aveugle & ſuperſtitieuſe. Elle leur apprend que Mahomet deſcendra quelque jour du ciel, & qu'il naîtra de lui & d'une fille de la ſecte d'Hali un Prophete qui ſoûmettra tout l'Orient à la puiſſance du grand Sophi, qui réunira tous les Muſulmans dans une même créance, qui eſt celle des Perſes, & qui abolira les ſectes de

Melich, d'Osmar, & d'Odman, pour faire triompher celle d'Hali.

Kalibec, le plus ardent zelateur de sa secte qui fut jamais, se servit de tout l'ascendant que sa qualité d'oncle & de tuteur lui donnoit sur moi pour m'inspirer ses sentimens: cependant il n'eut jamais triomphé de l'attachement que j'avois pour ma Religion, s'il n'avoit joint l'artifice à l'autorité, pour me pervertir: mais il se servit d'un stratagême si bien concerté, qu'il étoit moralement impossible qu'une jeune fille comme moi évitât le piége qu'on lui tendoit. Il me prit un jour une fluxion sur les yeux qui m'obligea de garder le lit quelques jours; mon oncle me persuada que cette incommodité, qui n'étoit au fond qu'une bagatelle, étoit une maladie réelle & très-dangereuse. Il me fit venir un medecin affidé, qui après un long & docte verbiage, me prouva, ou plûtôt me fit croire que j'étois plus

malade que je ne penſois, & que je courois un riſque évident de perdre la vûe, ſi je ne prenois inceſſamment les précautions neceſſaires pour me la conſerver. Vous jugez bien quelle impreſſion peut faire un diſcours de cette nature ſur l'eſprit d'une jeune fille qu'on a toujours flattée d'avoir les yeux aſſez beaux. Je ſentis alors dans toute ſon étendue la force de cet attachement idolâtre que les femmes ont pour leur beauté. C'étoit moins la perte de ma vûe que je craignis alors, que celle de mes charmes ; & le malheur d'être privée d'un ſens ſi néceſſaire à la vie, me paroiſſoit bien moindre que celui de perdre un agrément ſi néceſſaire pour plaire. Je me laiſſai appliquer ſur les yeux un cataplâme, & on me les banda de maniere que je ne pouvois en aucune maniere m'appercevoir s'il faiſoit jour ou nuit. Comme ma prétendue maladie ne m'empêchoit ni de boire

ni de manger, ni de converser, Kalibec amenoit toujours quelques-uns de ses amis manger avec lui, & pour me divertir on mangeoit dans ma chambre. Un soir il invita à souper un de ses parens, deux Docteurs de la Religion d'Hali, & mon Medecin. Après le repas, qui se fit comme à l'ordinaire dans ma chambre, on se mit à jouer à l'hombre, (c'est un jeu que les Espagnols ont porté par tout le monde, & que vous sçavez sans doute, puisque vous avez été si long-tems en Espagne.) Quand on eut joué pendant un quart d'heure, on éteignit toutes les bougies, les deux Docteurs avec le Medecin firent naître une difficulté de commande sur le jeu; ils contesterent pendant quelque tems avec chaleur, & la contestation aboutit à me faire juge du coup en question. J'étois jeune, vive, & curieuse; j'aimois l'hombre passionnément, & je le jouois assez bien. Ravie d'être ar-

bitre de trois fameux joueurs, je défis mon bandeau pour voir leurs cartes. Quel fut mon étonnement, lorsque l'ayant ôté je me trouvai dans les ténebres ! Comment, dis-je à ces Messieurs, est-ce que vous jouez sans lumiere ? As-tu perdu l'esprit, me répondit mon oncle ? Est-ce que tu ne vois pas ces deux bougies ? Non, en vérité, lui repliquai-je, je ne vois rien du tout. Mon perfide Medecin, d'un ton qui marquoit de la compassion, dit à Kalibec : Ah Dieu, voilà ce que j'avois apprehendé, votre niéce est devenue aveugle ! Quel dommage ! Toute la compagnie jetta un cri épouvantable. Les esclaves, qui me découvrirent depuis tout ce tissu de fourberie, mais qui étoient alors d'intelligence avec mon oncle, qui leur avoit appris à bien jouer leur rôle, accoururent tous avec une frayeur apparente. Quoi, me disoit l'un, vous ne me voyez pas ? Quoi, disoit l'autre, vous ne

voyez pas le portrait du Grand Seigneur qui eſt ſur cette cheminée ? Helas non, leur répondois-je avec une naïveté dont j'ai honte quand j'y penſe, j'ai beau ouvrir les yeux, je ne vois rien, & cela étoit bien vrai, comme vous pouvez juger. Le Medecin qui ſoûtenoit toûjours à merveille ſon rôle d'impoſteur, me vint toucher les yeux ; il écartoit mes paupieres avec ſes doigts, pour tâcher, diſoit-il, de découvrir la cauſe d'un aveuglement ſi ſubit. Il diſoit cependant à un eſclave qui tenoit un flambeau, où il y avoit une bougie éteinte : Approchez votre bougie de ce côté-ci, & prenez garde de brûler mon turban. Il parloit enſuite de criſtallin, de nerf optique, de ſubſtance uvée, & jargonnoit d'autres termes barbares que je n'entendois point ; enſuite il ſe mettoit en colere contre l'eſclave qui ne tenoit pas le flambeau à ſa fantaiſie, & qui lui avoit penſé

brûler les moustaches : tout cela me confirmoit de plus en plus dans la croyance où j'étois d'être aveugle. Enfin le traître de Medecin, après avoir bien touché & visité mes yeux, s'écria d'un air triste & dolent : C'en est fait, elle a absolument perdu la vûe, & il n'y a point de moyens humains de la lui faire recouvrer. Voilà tout le monde qui redouble ses lamentations. Pour moi j'étois dans un abattement douloureux, qui à la fureur près, ressembloit à un véritable désespoir, quand je considerois que je perdois le plus grand agrément que la nature m'eût donné, dans un âge où je faisois mon souverain bonheur de plaire. Cette reflexion, me donnoit des transports qui s'irritoient encore par les efforts cruels que je faisois pour les renfermer en dedans de moi-même, car je regne avec assez d'empire sur tous mes mouvemens extérieurs ; & je serois bienheu-

reuse, si j'étois aussi maîtresse de mes sentimens, que je le suis des apparences. Enfin l'on m'annonça que le seul remede à mon mal étoit de renoncer à la secte d'Osmar, qui dominoit en Turquie, pour suivre celle d'Hali, qui regnoit en Perse, & l'on me flatta de l'esperance que le Ciel voudroit bien faire un miracle en ma faveur, si je voulois me résoudre à lui sacrifier mes préventions, & renoncer à mes erreurs. Que ne fait pas une fille de seize ans, pour se procurer le plus grand avantage de la vie, qui est l'usage de la vûe ? Je donnai dans le piége avec la meilleure foi du monde, & je promis tout ce qu'on voulut. Les deux Docteurs de la secte d'Hali, qui m'étoient garands du miracle qui alloit me rendre la vûe, prirent un livre de prieres écrit en langue arabe, ils y écrivirent le nom de Mahomet & celui d'Hali, ils me l'appliquerent sur les yeux, & me

remirent le bandeau que j'avois d'abord. L'un d'eux me fit un grand discours pour m'expliquer les principes de sa doctrine, & après plusieurs cérémonies que je ne puis vous dire parce que je ne les voyois pas, ils me firent jurer que j'anathematisois les impiétés d'Osmar pour suivre la Religion de la maniere qu'elle étoit interpretée par Hali. Ils firent ensuite allumer les bougies, & après avoir chanté un hymne en arabe, ils m'ôterent le bandeau. Je jettai un cris de joye de revoir la lumiere, & transportée d'admiration & de reconnoissance pour ces deux Docteurs, je les regardai comme des hommes divins, & leur Religion me parut la seule véritable qui fût au monde.

Je m'attachai à l'étudier avec une application inconcevable. Kalibec, qui en étoit ravi, me donnoit tous les livres qui pouvoient me l'apprendre à fond. Il me par-

loit sans cesse de ce Prophete qui devoit naître de Mahomet & d'une fille de la secte d'Hali ; il m'insinuoit adroitement, que puisque ce divin Legislateur des Musulmans avoit fait un si grand miracle en ma faveur, il pourroit bien me choisir pour me rendre mere de celui qu'il devoit donner aux Persans pour faire triompher leur religion par tout le monde. L'amour propre, qui est un miroir infidele, me representoit assez belle à mes yeux pour me donner la vanité de croire que je n'étois pas indigne que Mahomet me fît cet honneur. La conversation que j'avois avec des amis de Kalibec, zélés partisans de la secte d'Hali, nourrissoit en moi toutes ces folles idées, & repaissoit continuellement ma crédulité de ces brillantes chimeres. Un jeune homme nommé Kalaït, intime ami de mon oncle, & que je n'avois vû que deux fois, sçachant que j'étois infatuée de ces ridicules

ridicules opinions, entreprit de se servir de mes préjugés, pour satisfaire la passion secrette qu'il avoit pour moi depuis long-temps, & qu'il n'avoit jamais osé me déclarer. Voici de quelle maniere il s'y prit. Il vint trouver Kalibec, & lui dire qu'il étoit obligé d'aller faire un voyage à Alep, pour une affaire qu'il avoit en cette ville; qu'il avoit un coffre où étoit renfermé ce qu'il avoit d'or & d'argent, dont il le prioit de vouloir bien être le dépositaire jusqu'à son retour; parce qu'il n'y avoit personne au monde en qui il eût plus de confiance. Kalibec répondit à la bonne idée que Kalaït avoit de lui. Vous pouvez, lui dit-il, faire apporter votre coffre, je le ferai mettre dans l'endroit le plus sûr & le plus secret de ma maison, qui est la chambre de la niéce.

Kalaït vint le lendemain prendre congé de Kalibec, & lui dit qu'il avoit donné ordre qu'on ap-

portât son coffre à six heures du soir, & qu'il ne pouvoit le faire apporter plûtôt, parce que ses esclaves, qu'il avoit envoyé faire quelque message à deux lieues de Damas, ne seroient de retour qu'à cette heure-là. Kalibec lui répondit qu'il le recevroit avec plaisir quand il viendroit. Là-dessus ils se separerent avec tous les témoignages reciproques d'une parfaite amitié. Trois heures aprés que Kalaït fut parti, je vis arriver le malheureux coffre dans une charette traînée par une mule, & on le transporta aussi-tôt dans ma chambre. Comme ce n'étoit pas un meuble fort propre à l'orner, je voulus empêcher qu'il n'y fût placé. Kalibec m'engagea à le souffrir, & me dit que c'étoit un coffre que son ami Kalaït lui avoit confié jusqu'à son retour, & qu'il le faisoit mettre dans ma chambre, comme dans le lieu le plus sûr de la maison, parce que ce jeune homme y avoit renfermé ce

qu'il avoit de plus précieux. Mon oncle avoit assurément raison ; car c'étoit Kalaït lui-même qui s'y étoit renfermé, comme vous allez voir. Aussi-tôt que j'eus soupé, j'allai me coucher, parce que j'étois incommodée ce jour-là. Une heure après que je fus endormie, Kalaït sort de son coffre, bat un fusil, & allume une bougie; il se met une vénérable barbe grise qui lui descendoit jusqu'à la ceinture, & se met sur la tête une espece de turban tel que celui avec lequel on represente Mahomet dans tous les portraits qu'on en voit en Perse ; il prend une robe de moire d'argent, qui trainoit jusqu'à terre, il se place debout près le chevet de mon lit, & arrange cinquante bougies dorées qui étoient allumées autour d'une machine de carton doré qui étoit faite en ovale, & qui faisoit une espece de niche dans laquelle il s'étoit mis : Quand il eut pris toutes ses dimensions, il fait

du bruit en touſſant tout haut, & je m'éveille. On peut mieux imaginer que décrire l'étonnement où je me trouvai à l'aſpect d'une pareille viſion. Le vénérable vieillard ſi magnifiquement habillé, & placé au milieu de ces bougies, qui jettoient un éclat ébloüiſſant, inſpiroit une crainte reſpectueuſe. Je fus ſi ſaiſie, que je n'eus pas la force de pouſſer un ſeul cri, & je demeurai comme pâmée. Alors le fourbe Kalaït, qu'il étoit abſolument impoſſible de reconnoître dans l'équipage où il étoit, contrefaiſant ſa voix, & affectant un ton de Prophete, prononça ces paroles, qui ont trop fait d'impreſſion ſur moi pour ne pas m'en ſouvenir éternellement : Baniſſez, fidelle Muſulmane, la crainte que vous donne ma préſence ; je ſuis le grand Mahomet Pere des fideles Croyans ; j'ai déja fait un miracle en votre faveur, en vous rendant la vûe, j'en veux faire enco-

re un plus grand, en vous faiſant mere d'un grand Prophete qui établira par tout le monde la ſecte de mon ſerviteur Hali, ſeul véritable interprete de ma Loi. Comme cette avanture n'avoit rien que de conforme à mes déſirs & à mes eſperances, je me raſſurai un peu; je trouvai qu'il n'y avoit pas un miracle ſi grand à me rendre mere, comme à me rendre la vûe. Enfin je répondis au compliment du divin Legiſlateur le mieux qu'il me fut poſſible, perſuadée que ce n'étoit pas ici le lieu de faire la cruelle. Pendant que je lui parlois, un petit chien que j'avois couché avec moi, s'étant éveillé, fut ſi frappé de l'éclat des bougies & de la figure de Mahomet, qu'il n'avoit pas accoûtumé de voir, qu'il ſauta à terre, & ſe mit à aboyer de toute ſa force. Une de mes eſclaves, qui couchoit dans un veſtibule à côté de mon appartement, vint toute effrayée, au bruit que faiſoit le

petit chien. A peine eut-elle ouvert ma porte, qu'éblouie par cette grande lumiere, elle se mit à crier : *Au feu*. Tous ceux qui étoient dans la maison se leverent, & je vis dans l'instant Kalibec suivi de plusieurs esclaves entrer dans ma chambre. L'imposteur Kalaït, sans se déconcerter, leur dit d'un ton grave & imposant : Zélés observateurs de ma Loi, enfin les temps annoncés par mon serviteur Hali, où je dois vous donner un Prophete qui portera ma Loi par tout le monde, sont arrivés ; & j'ai choisi la fidelle Zamiré pour contribuer avec moi à la naissance du Restaurateur de mon véritable culte. Mon imbecille oncle, & tous les esclaves, précisément aussi sots que lui (car il étoit impossible de l'être davantage,) tombent à genoux & se mettent à prier Mahomet ; lui pendant ce temps-là descend de sa niche, quitte son celeste attirail, & entre dans mon lit. Ma timide pudeur

fit d'abord quelques efforts pour resister ; mais je ne sçais quelle respectueuse horreur dont j'étois saisie, m'avoit ôté mes forces & ma raison : j'étois dans une stupidité si grande, que je ressemblois à une statue froide & immobile ; & je suis bien assurée que je ne contribua en rien à la formation du prétendu Prophete, puisque j'étois comme une personne morte. Ce qu'il y a de plus plaisant (car enfin je ne puis m'empêcher d'en rire quand j'y pense,) c'est que les stupides spectateurs de cette scene comique, tous à genoux autour de mon lit, se mirent à entonner un cantique spirituel à l'honneur de Mahomet. Je ne crois pas qu'on puisse jamais rien imaginer de plus risible qu'une troupe d'idiots à genoux autour du lit d'une jeune fille de seize ans, qui célebrent comme une fête solemnelle l'opération criminelle qui la métamorphosoit en femme. Après que le perfide Kalaït eut ami-

plement satisfait ses desirs, il se leve, & reprenant son air grave & prophétique, dont il s'étoit dépouillé entre mes bras, il commande à mon oncle & à ses gens de se prosterner le visage contre terre, pour avoir l'honneur de rendre leurs premiers hommages au prétendu Prophete, qui venoit d'élire son domicile en mon sein; & pendant que ces sots étoient occupés du culte sacrilege qu'ils rendoient à l'enfant que je venois de concevoir, Kalaït s'esquive, & on ne l'a pas revû depuis à Damas. Je devins grosse, & le bruit se répandit bientôt parmi tous les sectateurs d'Hali, que j'étois enceinte du Prophete qui nous étoit promis par ce grand Docteur. L'on me regardoit dans ma famille comme une personne toute miraculeuse, depuis la tête jusqu'aux pieds, & l'on me rendoit des respects qui avoient quelque chose de religieux; & il y eut des Musulmans qui vin-

rent jusques d'Hispahan me rendre leurs hommages ; & m'approchant avec une soumission où il entroit de l'idolatrie, ils venoient humblement baiser ma ceinture, pour honorer le Prophete qui étoit dessous. Admirez la superstition de ces imbecilles, qui venoient du fond de l'Asie pour baiser respectueusement la robbe d'un jeune fille de seize ans. Je profitois cependant de la prévention aveugle de mes parens, qui avoient pour moi des égards infinis, & qui se faisoient un devoir de religion de prévenir tous mes desirs. Mais je ne jouis pas long-temps de ces avantages : quand je fus sur le neuviéme mois de ma grossesse, je commençai à sentir des douleurs très-vives ; mes parens firent parer une chambre manifiquement, & assemblerent tous leurs amis de la secte d'Hali pour assister à mes couches, & rendre leurs devoirs à un Prophete, qui, à l'exemple des

Ambaſſadeurs, ayant fait ſon entrée publique dans mon ſein, devoit auſſi en ſortir en préſence de tout le monde. Quand je fus au plus fort de ma douleur, j'accouchai enfin, mais ce fut d'une groſſe maſſe de chair informe & inanimée, que les Medecins appellent une mole. Tous ceux qui étoient préſens ſe jetterent à genoux autour de cet objet monſtrueux: & voyant qu'il n'avoit aucun trait de figure humaine, & qu'il ne donnoit aucun ſigne de vie, ils furent auſſi déconcertés qu'un homme qu'on vient de faire eunuque. (Cette comparaiſon que faiſoit la malicieuſe Zamiré, fut une nouvelle raillerie affligeante pour l'infortuné Dom Auguſtin, qui n'y répondit que par des ſoupirs.) Mon oncle, pourſuivit-elle, qui ſoutenoit toûjours à merveille ſon caractere de ſot parfait, s'aviſa de dire à la compagnie, que c'étoit peut-être ſous cette forme que les Pro-

phetes Muzulmans venoient au monde, & qu'il falloit toûjours esperer dans les promesses du grand Mahomet, qui ne pouvoit pas abuser les fideles Croyans. La question fut de sçavoir de quelle façon on habilleroit un enfant d'une figure si singuliere, car les habillemens qu'on avoit préparés ne pouvoient lui convenir. On le mit cependant dans une boëte remplie de cotton, & on envoya chercher un tailleur pour lui faire un habit. Le tailleur qui vint sur le champ, ayant vû la mole, crut qu'on avoit voulu se mocquer de lui. Je ne sçais point, dit-il, prendre la mesure à une figure semblable; je ne fais des habits que pour des hommes, & non point pour des morceaux de chair. Kalibec lui fit un grand scrupule de son refus, & lui révéla d'un air mysterieux, que cet enfant qu'il voyoit étoit un grand Prophete. Cela un Prophete! répondit le Tailleur, en lui donnant un coup

de pied, voilà un Prophete plaisamment figuré! Tout le monde fut scandalisé du coup de pied, dont on faisoit un grand crime à l'impie qui l'avoit donné. Il en sortit en haussant les épaules, très-persuadé que tous ceux qui étoient dans ma chambre étoient des fous & des visionnaires.

Cependant on fit approcher la nourrice, pour allaiter cet enfant prétendu; mais quand on vit qu'il ne faisoit aucune démonstration qui marquât l'envie qu'il avoit de téter, on s'imagina que cette nourrice n'étoit pas de son goût. Aussitôt quatre Dames des plus qualifiées de l'assemblée lui présenterent la mamelle. Rien nétoit plus grotesque que de voir les quatre Dames la gorge nue autour de cette grosse masse de chair, lui présenter le téton, & lui dire d'un air respectueux : Venerable enfant, ouvrez votre belle bouche, & choisissez entre nous celle que

vous souhaitez pour votre nourrice. Le vénérable enfant ne disoit mot. Apparemment que les Prophetes ne tétent point, disoit le supestitieux Kalibec. Enfin deux jours après, le prétendu Prophete commençant à sentir mauvais, on envoya chercher des Médecins & des Chirurgiens, qui apprirent ce que c'étoit, & on l'enterra.

Cette avanture qui fut bientôt publique, me rendit l'objet de la risée & du mépris de tout le monde. Cela me fit faire des réflexions cruelles, qui acheverent de m'accabler : & mon désespoir alla si loin, que je resolus de me faire mourir ; mais je ne pus jamais trouver personne qui voulût me donner du poison. Je conçus dès-lors une haine irreconsiliable contre la secte d'Hali : ayant ensuite appris la fourberie dont on s'étoit servi pour me la faire embrasser, cela redoubla l'horreur que j'avois conçue pour elle, & je résolus d'y

renoncer. Dans cette vue j'écrivis à un de mes oncles, qui étoit frere de ma mere, & qui demeuroit à Constantinople ; je lui fis une peinture vive & touchante de mes malheurs ; je le conjurai de venir m'enlever de l'endroit où j'étois ; je lui representai que je ne pouvois plus y rester en honneur ni en conscience, parce que j'étois perdue de reputation dans le monde, & que l'on m'avoit engagé par surprise dans une secte impie, que je voulois abjurer pour reprendre la religion de mes ancêtres : mais que je ne pouvois faire cette abjuration en sureté, s'il ne m'en procuroit les moyens. Ma lettre fit toute l'impression que je pouvois souhaiter. Osminiek (c'est le nom de cet oncle) eut pitié de mon sort, & vint deux mois après à Andrinople avec deux de ses amis. L'oncle chez qui j'étois souffrit sans repugnance que l'autre m'emmenât, parce qu'il avoit peur qu'on ne lui

fist une affaire criminelle sur mon changement de religion. Ainsi je lui dis adieu, & je partis avec un plaisir inexprimable. Helas ! il n'auroit pas été si grand, si j'avois prévû tous les malheurs ausquels j'allois m'exposer.

Osminiek étoit âgé de cinquante ans, dont il en avoit passé trente à l'armée : il avoit servi en Perse, en Hongrie, & contre la Religion de Malte. Il s'étoit signalé en plusieurs rencontres, & principalement dans un combat naval qu'une escadre Turque avoit livré à une petite flotte Maltoise dans l'Archipel : il y avoit été blessé dangereusement à l'épaule droite d'un coup de feu, ce qui l'avoit obligé de demander son congé, qu'il avoit aisément obtenu du grand Seigneur, avec une gratification considerable, qui jointe au bien qu'il avoit acquis au service, & à celui qu'il avoit de patrimoine, lui faisoit une fortune, dont il

jouiſſoit d'une maniére fort délicieuſe à Conſtantinople, où il s'étoit retiré. Il étoit bien fait; il joignoit à beaucoup d'eſprit un grand uſage du monde; enfin il pouvoit plaire à celles qui ne ſe laiſſent pas aiſément prévenir; & les apparences annonçoient chez lui beaucoup plus de mérite qu'il n'en avoit: car c'étoit au fond un homme ſans probité & ſans religion, & qui ne connoiſſoit d'autre Dieu que ſon plaiſir. Quoique le mariage ne ſoit pas chez les Turcs une chaîne auſſi peſante que chez vous autres Chrétiens, parce qu'ils épouſent autant de femmes qu'ils veulent, & qu'ils les répudient ſous le moindre prétexte; cependant il n'a jamais voulu s'engager dans un lien qui lui paroiſſoit un affreux eſclavage. Il voltigeoit ſans ceſſe d'objet en objet, au gré de ſes deſirs, & comme il diſoit lui même, il étoit écrit ſur ſon cœur, comme ſur la pomme de diſcorde, *A la plus*

belle. Voila en peu de mots le caractere d'Osminiek, que j'eus le loisir d'étudier à fond dans le voyage que je fis avec lui. Pendant toute la route il eût des égards & des complaisances pour moi, qui passoient de beaucoup celles ausquelles la politesse & l'amitié peuvent engager un honnête homme; mais j'étois si éloignée de croire alors qu'il pût avoir d'autres sentimens pour moi, que ceux que l'on doit avoir pour une niéce, que je ne démêlai point les motifs criminels qui le faisoient agir. Une personne naturellement vertueuse ne soupçonne pas aisément une autre d'un crime énorme : mais je fus bien détrompée quand je fus arrivée chez lui. Nous n'y restâmes qu'un jour : il me mena à une maison de campagne qu'il avoit à six lieues de Constantinople. C'étoit un séjour charmant, où l'art s'étoit épuisé à perfectionner la nature : il m'y fit traiter avec des distinctions qui

flattoient ma vanité : je n'avois pas le temps de rien souhaiter, parce qu'il étoit ingénieux à prévenir mes souhaits. Je crus être dans un paradis terrestre, je jouissois d'une liberté honnête, & bien plus grande que celle dont les femmes jouissent ordinairement en Turquie. Je me flattois qu'un oncle si prévenu en ma faveur, si riche & sans héritier, me feroit ma fortune, & me procureroit un établissement conforme à mes désirs & à l'amitié qu'il paroissoit avoir pour moi ; je me livrois toute entiere au plaisir que me donnoit cette douce espérance ; & la joye qui embellit toujours une jeune personne, donnoit un relief infini à mes agrémens : mais en les augmentant elle ne fit qu'augmenter mes malheurs. Un jour, sur les sept heures du soir, il me mena promener dans un parc qui étoit proche de la maison ; il y passoit un ruisseau, au bord duquel étoit un

petit cabinet de verdure, dans lequel nous entrâmes. J'étois un peu fatiguée, & je me couchai sur un petit lit de gazon. Ce fut dans ce lieu charmant, qui sembloit fait exprès pour l'amour, qu'Osminiek me déclara enfin celui qu'il avoit pour moi. Eh bien, me dit-il, Zamiré, n'êtes-vous pas plus heureuse ici qu'à Damas ? & ne mettez-vous pas de différence entre un homme comme moi, & votre sot & supestitieux tuteur chez qui vous demeuriez ? Je lui répondis que mon bonheur avoit passé, non seulement mes espérances, mais encore mes désirs ; que je sçavois distinguer parfaitement sa générosité & ses belles manieres de celles de tous ceux que j'avois vûs en ma vie ; & je vous assure, mon cher oncle, lui dis-je, en l'embrassant, que j'aurai une reconnoissance éternelle de toutes vos bontés. Ah ! Zamiré, me repliqua-t'il d'un air passionné, ne m'appellez point vo-

tre cher oncle, appellez moi votre cher Osminiek. Je vous demande quelque chose de plus que de la reconnoissance : aimez-moi, non comme un parent, mais comme un homme qui vous adore : car enfin je ne puis plus cacher la passion que j'ai pour vous ; & si vous ne me rendez le plus heureux des amans, il faut que je devienne le plus malheureux des hommes. Le compliment, comme vous voyez, étoit court, mais il étoit vif & pressant ; il me surprit & me déconcerta à un point, que je ne sçais quelle pensée j'eus alors. Je sçais seulement que je me levai brusquement sans répondre un seul mot, & que je m'en retournai à la maison avec une précipitation extrême. Quand je fus arrivée dans ma chambre, je fermai ma porte en-dedans, & je m'abandonnai à tout mon désespoir. Comme si ce n'eût pas été assez de mes malheurs presens, mon imagination m'en pre-

ſentoit encore de chimeriques ; & dans l'état déplorable où j'étois reduite, je ſouffrois actuellement tous les maux, ceux même qui n'étoient pas poſſibles, & qui ne devoient jamais m'arriver. Je me voyois en proye à la fureur d'un homme, qui ſous des dehors agréables de politeſſe, cachoit des paſſions emportées. Je ſçavois qu'il ne ménagoit rien pour les aſſouvir; qu'il étoit ſans foi, ſans honneur, ſans religion, & que les plus grands crimes ne lui coûtoient rien, lorſqu'ils pouvoient contribuer à ſes plaiſirs. Pendant que ces réflexions déchiroient mon cœur, un torrent de larmes couloit de mes yeux ; j'appellois la mort à mon ſecours, & je me demandois à moi-même, quel étoit donc le pays dans le monde où l'on trouvoit de la probité. Ces diverſes penſées me conduiſirent juſqu'à l'heure du ſouper. Oſminiek vint frapper à la porte de ma chambre ; mais je ne

voulus ni lui ouvrir, ni lui parler. Il m'envoya ma femme de chambre qui m'apporta à souper. Elle me demanda quel étoit le sujet de mon chagrin, & si je souhaitois quelque chose. Je lui répondis que je ne souhaitois qu'une seule chose qu'elle ne pouvoit me donner, qui étoit la mort; mais que j'espe-rois que mes douleurs me la procureroient bientôt. Elle se mit à pleurer, & me conjura de lui découvrir mes peines, afin de les partager avec moi. Je remarquai dans cette fille un attachement si sincere & si tendre à mes interêts, que je ne pus m'empêcher de lui faire confidence de tout ce que j'avois sur le cœur. Il n'est rien qui irrite davantage nos douleurs, que la contrainte qu'on est obligé de se faire pour les cacher; & rien n'est plus capable de les adoucir, que de les verser dans le sein d'une fidelle amie qui y est sensible, & qui sçait nous plaindre. Zirbé (c'est la

nom de cette genereuſe fille) me plaignit en effet, & elle reſſentit la rigueur de mon ſort, comme ſi c'eût été le ſien. Je la fis reſter dans ma chambre, & elle coucha avec moi. Le lendemain ſur les dix heures Oſminiek m'envoya demander la permiſſion de venir me voir, & me fit aſſurer qu'il avoit quelque choſe à me dire qui me feroit plaiſir. Cette démarche pleine d'honnêteté me tranquilliſa un peu, & me fit croire qu'il avoit changé de ſentiment, ou que du moins il n'agiroit point en conſequence de ceux qu'il avoit pour moi. Je lui mandai qu'il me feroit honneur, & que je l'attendois; mais que ce ſeroit à condition que Zirbé ſeroit préſente à notre converſation. Il vint dans le moment avec un air mêlé de crainte, de triſteſſe & de honte, qui eût été capable de me toucher, ſi je n'avois pas eu une averſion invincible pour lui. Je conſens, me dit-il, que Zirbé ſoit

témoin de tout ce que j'ai à vous dire, car aussi-bien je ne doute point que vous ne lui ayez fait confidence de ma passion pour vous. Mais enfin souffrez, chere Zamiré, que je vous reproche ici les injustes soupçons que vous avez conçus contre moi. Quoique je vous adore, ne craignez pas que ma passion en veuille à votre vertu : je ne vous parlerai jamais de mes sentimens, & je suis prêt à vous donner la moitié de mes biens, & de me retirer pour ne vous voir jamais si vous le souhaitez. Des sentimens si genereux me donnerent un peu d'assurance. Je lui demandai pardon d'avoir pû le soupçonner d'un tel crime; je rejettai la faute de mes soupçons sur une timide innocence, que l'ombre seule du crime allarme & effarouche; je lui dis que je ne meritois point qu'il me fist un aussi grand sacrifice, que de m'abandonner la moitié de ses biens, & que je le supplios

pliois seulement de me permettre de me retirer chez quelqu'une de mes parentes, qui lui repondroit de ma conduite. Il me promit de consentir à tout ce que je voudrois; mais il m'exhorta de faire de serieuses réflexions sur ce que je lui demandois; il me remontra que les resolutions extrêmes étoient souvent suivies d'un long repentir, & il me donna un mois pour me consulter moi-même sur une chose de si grande importance; il prit ensuite avec moi ses manieres aisées & naturelles, & continua d'agir avec moi, comme si ce qui s'étoit passé ne fût jamais arrivé. Il me laissa huit jours assez tranquille; mais c'étoit pour m'inspirer une confiance en lui, qui m'ôtât toute sorte d'inquietude, & qui m'empêchât de pressentir les projets criminels qu'il méditoit contre moi. Zirbé étant tombé malade, fut obligée de coucher dans une autre chambre que la mienne. Osmi-

niek prit ce temps pour faire réuſſir le ſtratagême qu'il avoit imaginé pour ſatisfaire la paſſion qu'il conſervoit toujours pour moi : car cette moderation & cette generoſité qu'il m'avoit fait paroître, & le ſacrifice qu'il me vouloit faire de ſon amour, n'étoient que des apparences trompeuſes, ſous leſquelles le fourbe cachoit la plus noire perfidie qui fut jamais. Il me fit donner un ſoir en ſoupant d'un certain breuvage, qui provoque un ſommeil ſi profond, qu'il reſſemble à une véritable létargie. Je me couchai à onze heures. A peine fus-je dans mon lit, que je m'endormis d'une maniere, que je n'euſſe pas entendu le tonnere, fut-il tombé à mes pieds. Oſminiek vint alors dans ma chambre avec une vieille gouvernante de ſa maiſon, comme je l'ai appris depuis; & après avoir rompu les reſſorts qui fermoient ma porte, ils me tranſporterent dans le drap dans lequel j'étois

couchée, dans un appartement écarté; ils me coucherent nuë en chemise sur un lit magnifique, dont les linceuils étoient de velours noir relevés d'une crepine d'or; quatre Satyres de bronze doré soutenoient une imperiale dont le fond étoit une glace de Venise des plus fines, & quatre petits Amours aîlés, d'albâtre, attachés d'une maniere imperceptible au plat-fond de la chambre, sembloient voltiger entre les quatre Satyres, & relevoient les rideaux du lit, qui étoient d'un damas couleur de feu, où l'on avoit tracé une broderie d'or qui representoit les amours de Jupiter. C'est ainsi qu'étoit paré l'autel où ma vertu devoit être immolée. Je dormois toûjours profondément; & le traitre Osminiek m'ayant mis dans la situation qu'il avoit voulu, me regardoit comme une victime qui ne pouvoit plus lui échaper. Enfin après qu'il eut satisfait sa vûë

à loisir, il voulut se satisfaire autrement ; mais le premier assaut qu'il me livra m'ayant éveillée, la honte, le dépit & la rage vinrent au secours de ma vertu, & je me sentis une force dont je suis étonnée quand j'y pense. Je me débarrassai de ses bras, résolue de plûtôt mourir que de souffrir sa brutalité : il redoubla ses efforts contre moi, je me défendis si heureusement, que je lui blessai un œil. Le mal qu'il ressentit alors suspendit sa furie, & pendant qu'il portoit la main sur sa playe, je profitai de ce moment pour sortir de la chambre ; je traversai tous les appartemens, & je me sauvai dans le Jardin, sans penser en quel état j'étois. Le froid qui me saisit, me fit appercevoir que j'étois toute nue. Je fus un moment à hésiter quel parti je prendrois. Enfin je me déterminai à entrer dans le parc qui étoit au bout du jardin, & je pris ma route vers une petite mai-

ſon qui ſervoit de logement au Jardinier, & qui étoit à l'entrée d'un petit bois, à cinq cens pas du Château dont je ſortois. J'employai plus d'une demie heûre avant d'y arriver, parce qu'une groſſe pluye qui ſurvint rendit la nuit ſi obſcure, que je m'égarai dans les détours de ce taillis Imaginez-vous les peines, les craintes & les inquietudes d'une jeune perſonne comme moi qui ſe trouvoit égarée & toute nue en chemiſe dans un bois, au milieu d'une nuit obſcure & pluvieuſe : il faut s'être trouvé dans une pareille occaſion, pour bien comprendre tout ce qu'elle a d'affreux.

Enfin j'arrivai fort fatiguée à la maiſon que je cherchois ; je frappe à la porte du Jardinier, il s'éveille & demande qui c'eſt. Je lui dis que j'étois Zamiré la niece d'Oſminiek. Il reconnut ma voix, ouvrit, & me dit qu'il alloit allumer du feu. Je lui dis, qu'avant toutes cho-

ses il me falloit donner un drap pour me couvrir, parce que j'étois nue en chemise. Il m'en donna un, dans lequel je m'envelopai; il me fit ensuite du feu, & m'alla preparer un lit, où je me jettai dans le moment. Quelque fatigue que m'eût donné le combat que je venois d'essuyer contre Osminiek, & la longueur du chemin que j'avois fait, je ne pus jamais m'endormir; & vous jugez bien que j'étois dans une situation qui ne pouvoit pas être fort tranquille. Dès le point du jour j'envoyai le Jardinier roder autour du Château, pour épier le moment de voir Zirbé, & lui dire de m'envoyer mes habits. Il l'apperçut à la fenêtre de sa chambre qui donnoit sur le jardin. La pauvre fille inquiete de ce que j'étois devenue, y avoit passé toute la nuit, pour tâcher de me voir, ou de m'entendre. Le Jardinier lui ayant fait signe de descendre, elle vint à lui; il lui apprit que j'étois

chez lui, & elle vint dans le moment m'apporter tout ce dont j'avois besoin. Elle m'apprit les transports de colere & de fureur où Osminiek s'étoit abandonné après ma fuite, & les fermens qu'il avoit faits de se venger cruellement de l'affront qu'il prétendoit avoir reçû. Comme il sçut bientôt que je m'étois refugiée chez le Jardinier, il y envoya trois de ses esclaves, à la tête desquels étoit un negre qui étoit eunuque. Cet homme, qui étoit le plus laid & le plus feroce animal qui fut sur la terre, possedoit toute la confiance de son maître, parce qu'il étoit dévoué à toutes ses volontés. Quand cette troupe de brigands parut dans la chambre où j'étois, je crus être perdue. L'eunuque m'adressa la parole, & me commanda de la part d'Osminiek de le suivre. Je vous suivrai, lui répondis-je modestement, pourvû que vous n'alliez pas bien loin; car je suis très-foible & très-fati-

guée. Il se mit à marcher sans me repliquer, & je le suivis en tenant Zirbé par dessous le bras. Il me conduisit dans un pavillon qui étoit au bas du jardin ; il y avoit une chambre haute où l'on mettoit des oignons de fleurs, & dans laquelle il n'y avoit pour tout meubles qu'un méchant lit, & un carreau pour m'asseoir. Je passai trois mois entiers dans cette prison, sans autre compagnie qu'une douzaine de petits oiseaux, que je m'amusois à élever, & sans autre nourriture que du pain & de l'eau. Osminiek avoit resolus de me prendre par famine, comme les villes qu'on ne peut prendre ni par force ni par composition. Il m'envoyoit de tems en tems sa vieille gouvernante pour me convertir à sa passion; mais bien loin qu'elle pût m'ébranler ; elle ne faisoit que me confirmer dans mes premieres resolutions. Je l'écoutois avec un mépris qui la désoloit, & je ne lui répondois jamais

un

un ſeul mot. Enfin outrée d'un ſilence ſi obſtiné & ſi inſultant, elle me jura qu'Oſminiek s'en vengeroit. Je vis bien à l'air dont elle prononça ces dernieres paroles, que ma mort étoit reſolue. J'avoue que cette penſée m'épouvanta. Je ne faiſois que de commencer à vivre. La nature & la fortune m'avoient donné avec liberalité tout ce qui étoit néceſſaire pour paſſer une vie douce& heureuſe. Quand j'enviſageois la mort dans ces circonſtances, elle me paroiſſoit horrible. En vain quelques Philoſophes ont prétendu qu'on pouvoit l'enviſager fierement, & la braver de ſang froid ; notre orgueil ne ſçauroit ſoutenir ce ſentiment contre notre foibleſſe : & ſi quelques eſprits forts l'ont attendu tranquillement, ou ſont allé la chercher avec empreſſement, c'eſt que le bandeau que leur déſeſpoir , ou leur ſtupidité, ou leurs paſſions leur mettoient ſur les yeux , leur ca-

choit ce qu'elle a d'épouvantable. Pour moi, je vous avoue que mon âme n'est pas d'une trempe assez forte, pour n'être pas troublée à la vûe du tombeau. Mais l'horreur naturelle que j'avois pour le crime auquel Osminiek me faisoit solliciter, me tint lieu de vertu, & la mort (toute terrible qu'elle est) me parut plus douce que l'amour détestable de mon oncle.

Ma frayeur devenue plus tranquille, se changea insensiblement dans une melancolie profonde, qui me rendit la vie absolument indifferente; mon imagination se familiarisa avec l'idée de la mort; & je me fis enfin une habitude de l'envisager avec une fermeté peu commune à notre sexe, qui venoit moins de la force de mon courage, que de mon insensibilité, qui m'empêchoit de voir tout ce qu'elle a d'affreux. Trois jours après la menace que la gouvernante m'avoit faite, Osminiek entra dans ma

chambre tenant un bouillon à la main; & me lançant un regard farouche; il me le présenta en me disant: Puisque vous n'avez pas voulu ressentir les effets de mon amour; ressentez enfin ceux de ma haine. Vous avez méprisé le don que je vous avois fait de mon cœur, recevez-en un autre aujourd'hui, c'est la mort que je vous apporte dans ce vase. Je prends le bouillon, je l'avale d'un trait, je fais ensuite une profonde révérence à Osmidiek, & je vais me mettre à genoux sur mon carreau, pour y attendre (en faisant mes prieres) l'heureux moment qui devoit terminer ma déplorable vie. Mon oncle fut épouvanté de ma constance, il sortit en tremblant, & comme un homme dont l'esprit est égaré. J'attendois cependant l'effet de mon breuvage, mais la nuit vint; & bien loin d'être malade, je sentis que je me portois beaucoup mieux, & que ce que j'a-

vois pris étoit excellent, & m'avoit fortifié l'estomac. Je m'allai imaginer que c'étoit un miracle qui avoit suspendu l'effet du poison; & j'aurois toujours été dans cette prévention, si je n'eusse été désabusée par Zirbé, qui vient le lendemain me voir de la part d'Osminiek, & me dire que c'étoit un succulent consommé qu'il m'avoit présenté; qu'il avoit voulu me faire croire que c'étoit du poison, pour voir si ma vertu resisteroit à cette épreuve; qu'enfin il voyoit bien que rien n'étoit capable de l'ébranler, puisque la mort même n'avoit pû le faire. Elle ajouta qu'il étoit resolu de lasser ma constance, & que je ne sortirois point de ma prison, que je ne consentisse à ses désirs. Dites à Osminiek, lui répondis-je, que ma vertu m'est plus chere que tous les plaisirs de la vie, & que les plus cruels tourmens ne m'obligeront jamais à contenter sa passion. Je vous dis donc un

éternel adieu, me répondit-elle les larmes aux yeux, car il m'a juré que si je ne lui apportois des nouvelles qui le satisfissent, il m'interdiroit dès aujourd'hui tout commerce avec vous, & que je ne vous reverrois jamais. J'embrassai ma chere Zirbé tendrement, & nous nous separâmes de la maniere du monde la plus douloureuse. Ainsi je me vis seule, & sans aucun secours, en proie à tout mon desespoir, & privée des petits agrémens qui pouvoient l'adoucir. Le Ciel, en qui j'avois mis toute mon esperance, m'inspira un dessein, que je puis dire avoir réussi heureusement pour moi, malgré les suites funestes qu'il eut. J'avois, comme je vous l'ai dit, une douzaine de petits oiseaux, qui faisoient tout mon divertissement. Je fis de petits billets, où je décrivois en peu de mots la situation cruelle où j'étois. J'y faisois un détail de mes biens, & un portrait de ma

personne. Je promettois d'épouser celui qui me délivreroit de mon esclavage, & j'enseignois le moyen de le faire aisément. J'attachai un de ces billets à un pied de chacun de mes oiseaux, & après les avoir baisé tendrement, je leur donnai la volée, en leur disant: Allez, mes petits enfans, & tâchez de me procurer la liberté, pour prix de celle que je vous donne aujourd'hui. J'attendois avec impatience le succès de mon stratagême; mais un mois s'étant écoulé sans en entendre aucune nouvelle, je n'y comptois plus, lorsqu'une nuit j'entendis du bruit sous mes fenêtres. Je me levai promptement, & j'apperçus plusieurs hommes, dont les uns étoient sur la muraille du jardin, & les autres descendoient. Je conçus tout d'un coup que c'étoit un liberateur que m'envoyoient mes petits oiseaux, & j'en ressentis une joïe inexprimable. Quand tous ces hommes furent descendus dans

le jardin, ils se mirent à considerer le pavillon, pour voir comment ils s'y prendroient pour entrer. Je leur criai de ma fenêtre qu'il falloit enfonçer une grande porte quarrée qui étoit à leur droite, & qu'ensuite ils trouveroient un escalier qui les conduiroit à une porte sur la gauche, qui étoit celle de mon appartement. Comme ils s'étoient munis de toutes sortes d'instrumens, & qu'ils étoient bien armés, ils firent sauter les portes; & pendant que les uns étoient en sentinelle dans le jardin, les autres montoient à ma chambre. J'avois cependant fait du feu & allumé de la bougie, & je m'étois habillée le plus à mon avantage qu'il m'avoit été possible, pour ne pas démentir le portrait que j'avois fait de moi dans les billets dont mes petits oiseaux avoient été les porteurs. Mais quel fut mon étonnement, quand je vis entrer douze hommes, qui avec leur redouta-

bles cimeterres, avoient la figure de douze diables. Je fus bien déconcertée de me voir à leur discrétion ; cependant l'un d'eux, qui étoit un des chefs, remarquant mon trouble, m'aborda d'un air assez civile : Ne craignez rien, ma belle Dame, me dit-il, nous sommes ici pour vous obéir, & pour vous délivrer des mains de votre tyran. Ils m'apprirent ensuite qu'ils étoient deux rivaux qui aspiroient à l'honneur de me posseder ; qu'ils ne se connoissoient pas l'un l'autre, & que le hazard leur ayant fait tomber à chacun d'eux un de mes billets, ce même hazard (par un coup assez bizarre) les avoit fait rencontrer dans le même moment en ce lieu pour exécuter le même dessein. Que d'abord ils avoient été assez empêchés à quoi se resoudre ; mais qu'enfin ils étoient tombés d'accord de réunir leurs forces ensemble pour m'enlever, avec chacun six hommes qu'ils a-

voient amenés avec eux, & que je serois à celui en faveur de qui je me déterminerois ; qu'ainsi je n'avois qu'à consulter mon inclination. Je leur dis que j'étois bien à plaindre d'avoir à choisir entre deux personnes à qui j'avois la même obligation, & qui me paroissoient également dignes de mon estime ; que puisqu'ils avoient eu la generosité d'entreprendre ma délivrance, j'esperois encore qu'ils auroient celle de me donner le temps de les connoître plus particulierement, afin que je pusse suivre mon penchant & me déterminer librement. Enfin je les priai de me tirer vîte de l'endroit où j'étois, & je leur remontrai que c'étoit par où il falloit commencer, avant de décider du reste, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre, parce que le jour alloit bientôt paroître. Ils se rendirent à ces raisons ; ils m'aiderent à grimper sur la muraille, & à descendre sur le grand che-

min, & nous prîmes la route de Constantinople. Nous n'eûmes pas fait deux lieues, que le jour commença à luire: ce qui nous obligea de nous écarter du grand chemin, pour aller nous enfoncer dans un petit bois qui étoit à une lieue de la Ville, où nous attendîmes la nuit, car nous n'osions nous mettre en marche en plein jour: chacun de mes liberateurs se mit à faire un étalage de son mérite pour me plaire; mais ils ne firent pas grande dépense en esprit. La petite provision qu'ils en avoient, suffisoit à peine pour les distinguer des bêtes. L'un étoit un Capitaine Corsaire nourri dans le feu & dans le sang, à qui une fureur brutale tenoit lieu de valeur, & qui ne parloit que des richesses qu'il avoit amassées à brûler des vaisseaux & à tuer des hommes. L'autre étoit un Marchand qui faisoit negoce d'esclaves, qu'il alloit acheter dans l'Afrique & dans

l'Archipel, pour les venir vendre à Constantinople. Ils se contoient tour à tour leurs avantures, par où ils croyoient se donner un grand relief auprès de moi; mais j'entrevoyois au travers de tous leurs prétendus beaux exploits, que c'étoit les deux plus grands scelerats qu'il y eût sous le ciel. Comme ils avoient envoyé chercher du vin, ils en burent tout le jour avec excès: & comme je leur témoignois ma surprise du peu de scrupule qu'ils faisoient de boire d'une liqueur si severement défendue par la loix de nôtre grand Prophete, ils se moquerent de ma délicatesse de conscience; & cela leur ayant donné occasion de parler de l'Alcoran, ils vomirent mille blasphêmes contre tout ce qu'il y a de plus saint dans la religion Mahometane. Je compris alors qu'il n'y avoit gueres parmi nous de Loi politique plus sage que celle qui défend l'usage du vin: car quand on a la

tête échauffée de ce breuvage, on ne manque presque jamais de gloser à tort & à travers sur la morale, sur la religion, & sur la politique, & un homme yvre renverse de sang froid les autels, les loix & le gouvernement. Quand mes deux prétendans eurent achevé, à force de boire, de perdre le très-peu de raison que la nature leur avoit donné, ils devinrent jaloux l'un de l'autre, ils oublierent la convention qu'ils avoient faite de me laisser à celui d'entr'eux sur qui tomberoit mon choix. Ils voulurent d'abord tirer au sort, pour sçavoir à qui j'appartiendrois; ensuite ils changerent d'avis & voulurent me jouer dans un coup de dez, comme on joue une piece de monnoye. Ils me jouerent en effet: & le jeu ayant fait naître une dispute qu'ils ne purent terminer à l'amiable, chacun d'eux voulut m'enlever à son rival. Je fis mon possible pour les appaiser; mais enfin je ne pus

empêcher qu'ils n'en vinſſennt au mains. Ils avoient chacun ſix hommes avec eux, comme je vous l'ai dit ; chacun d'eux ſe mit à la tête de ſa troupe, & il ſe donna là une bataille rangée la plus ſanglante qu'on puiſſe voir. J'attendois en frémiſſant de crainte & d'horreur de quel côté ſeroit la victoire dont je devois être le prix, Ils ſe jettoient les uns ſur les autres comme des furieux ; je voyois voler les têtes & les bras de toutes parts, & leurs cimeterres ne donnoient pas un ſeul coup qui ne fiſt jaillir le ſang de tous côtés Le Capitaine Corſaire, quoique bleſſé de deux coups à la tête, demeura vainqueur ; le Marchand d'eſclaves, avec quatre de ſes gens, reſta ſur le champ de bataille : & le victorieux, avec cinq de ſes gens, qui étoient bleſſés, m'emmena comme en triomphe à Conſtantinople. Pendant le chemin, je me crus obligée par politique de le féliciter ſur ſa

victoire, je lui dis que je remerciois la fortune de m'avoir donnée à lui, & de m'avoir tirée des mains d'un homme pour qui j'avois une aversion naturelle. Oh! par Mahomet, dit-il, Madame, vous n'aviez pas lieu d'apprehender de tomber en sa puissance; car si je m'étois apperçu que la victoire eût tant soit peu balancé entre nous deux, je vous aurois bientôt fait sauter la tête d'un coup de cimeterre, pour vous épargner la douleur de vous voir à un coquin comme ce Marchand-là, qui vous auroit vendue à la premiere occasion. Il me fallut encore remercier mon amant d'une galanterie si extraordinaire. Quand nous fumes arrivés à Constantinople, nous fumes loger chez un Chirurgien de ses amis, qui pensa ses playes qui ne se trouverent pas mortelles. Cependant, mon enlevement, dont Osminiek porta ses plaintes en Justice, le combat qui s'étoit donné entre-

mes deux rivaux, les ordres severes qu'on donna pour nous arrêter si on pouvoit nous prendre, tout cela rendit en peu de temps mon avanture publique & fameuse. Comme la renommée se plaît à exagerer la beauté des personnes malheureuses, le Grand Seigneur eut la curiosité de me voir; & ayant enfin pris les mesures les plus justes pour découvrir l'endroit où nous étions, nous fumes arrêtés, & je fus conduite devant Sa Hautesse. Je me jettai à ses pieds, & je lui demandai justice. Il me fit relever avec un air de bonté qui me rassura; & après m'avoir commandé de lui dire qui j'étois, & par quelle avanture je me trouvois dans la conjoncture où la fortune m'avoit mise, je lui fis un ample détail de toute l'histoire de ma vie, en supprimant neanmoins l'histoire du prétendu Prophête. Comme je voyois qu'il m'écoutoit avec plaisir, je ne lui celai pas la moindre

circonſtances de toutes mes infortunes. Je remarquois avec un plaiſir qui ne ſe peut comprendre ſi on ne l'a reſſentit, l'effet que ma beauté faiſoit ſur ſon cœur, & ma vanité étoit agréablement flattée de voir que les yeux de mon Juge, dont j'implorois la clemence, me ſollicitoient moi-même en ſa faveur, & me demandoient grace pour lui. Il me donna beaucoup de louanges, principalement ſur ma vertu ; il admira la conſtance que j'avois euë de réſiſter à Oſminiek, & d'avoir mieux aimé mourir que de conſentir à ſa paſſion. Il voulut me venger de tous ceux qui avoient cauſé mes malheurs ; mais je ſuppliai ſi inſtamment Sa Hauteſſe de leur pardonner, qu'elle m'accorda leur grace. J'entrai dès le même ſoir dans le Serail : ce qui fait bien voir que l'honneur que l'on a d'entrer dans ce magnifique Palais, eſt un titre fort équivoque de la virginité de celles qui y ſont
reçûes,

reçûes, & que les Sultans (malgré leur délicatesse, & tous les soins qu'ils se donnent pour la satisfaire) ne sont pas plus assurés que les autres hommes de cueillir les premieres roses que produit le printemps des belles.

Zamiré ayant fini son histoire, Adelaïde ne put s'empêcher d'admirer la bizarrerie de sa destinée, & de donner de nouvelles larmes à ses malheurs. Laissons un moment ces belles dans le Serrail, & retournons au Comte de Lipari, que nous avons laissé prisonnier en Sicile, sous la garde du Duc de Fernandina Viceroi de cette Isle, qui attendoit que la Cour d'Espagne eût décidé de son sort. Il en reçut bientôt des nouvelles fâcheuses. Un de ses intimes amis, qui étoit du Conseil secret, lui manda que la perte du Comte de Lipari étoit resolue, & qu'il recevroit incessamment ordre de lui faire trancher la tête. Le Viceroi communiqua la lettre qu'il

venoit de recevoir, à ce Seigneur infortuné, qui apprit l'arrêt qu'elle lui annonçoit avec une tranquillité héroïque; & s'adressant au Duc de Fernandina, qui étoit plus consterné que lui-même: Ne balancez point, lui dit-il, d'exécuter les ordres de la Cour, je n'accuserai de ma mort que ma cruelle destinée, & les derniers sentimens que j'aurai en mourant, seront des sentimens de reconnoissance que je dois à votre générosité, pour tant d'efforts que vous faites en faveur d'un rival, que vous avez tant de raisons de haïr. Un cœur comme le mien ne peut jamais haïr un merite comme le vôtre, lui répondit le Duc de Fernandina, & je suis résolu de vous sauver au péril de ma tête. Mais concertons ensemble les moyens de le faire sans me commettre avec la Cour, s'il est possible. J'y ai déja pensé, continua-t'il, & je suis d'avis d'écrire au Roi que vous vous êtes échapé de

mes mains par un stratagême que j'imaginerai; & pour calmer le couroux qu'il en concevra sans doute; & dont je pourrois ressentir les effets, je lui manderai que vous aviez voulu passer en Turquie; que le vaisseau sur lequel vous vous étiez embarqué vous avoit laissé sur les côtes de Rhodes très-malade; que vous y étiez mort en peu de jours, & qu'on vous y avoit élevé un petit mausolée, sur lequel on avoit gravé en peu de mots l'histoire de vos malheurs. Je manderai cette nouvelle par une tartane, au patron de laquelle j'ordonnerai de n'aborder qu'après un mois en Espagne, sous prétexte de tempête qui l'aura obligé de relâcher sur les côtes de Barbarie, afin que pendant ce temps vous ayiez le loisir d'aller *incognito* à Rhodes, & de faire dans quelque lieu écarté de cette Isle, un mausolée tel que je vous le dis, que vous ferez connoître aux voyageurs, afin que rap-

portant en Eſpagne ce qu'ils auront vû, leur témoignage confirme en cette Cour ce que j'y aurai mandé de vous. Le Conſeil qui ne veut que votre mort, ſera ſatisfait quand il l'apprendra, & j'eſpere qu'on ne m'inquietera pas ſur la faute que j'aurai commiſe en vous laiſſant échapper des priſons. Le tems, qui remedie aux plus grands maux, pourra changer dans la ſuite les affaires de Meſſine, les diſpoſitions du Roi, & votre deſtinée. Voilà l'expedient qui me paroît le plus ſûr pour vous ſauver. Le Comte le trouva bien imaginé, il voua à ſon bienfaiteur une eſtime & une reconnoiſſance éternelle : & comme il y avoit un vaiſſeau dans le port de Meſſine qui appareilloit pour aller à Rhodes, il s'y embarqua une heure après, ſous un nom & ſous un habit qui le déguiſoient parfaitement, & n'emmena avec lui qu'un ſeul valet de chambre, en qui il avoit beaucoup de confiance.

Le Comte de Lipari, qui étoit absorbé dans une mélancolie profonde, en fut retiré quelques jours après par un avanturier qui étoit sur le même vaisseau ; c'étoit une maniere de demi-sçavant, qui se prétendoit bel esprit-né, & qui étoit très-réellement un parfait visionnaire. Celui-ci voyant le Comte si sombre & si rêveur, lia conversation avec lui, ne sçachant pas (à le voir habillé aussi simplement qu'il étoit) que ce fût une personne de la premiere qualité. Je vois bien, lui dit-il, Monsieur, que vous avez de grands sujets de chagrin; mais si vous scaviez combien la fortune, qui est comme une enragée à mes trousses, m'a donné de coups d'étrivieres; vous avoueriez que l'enfer de vos peines est plus doux que le paradis de mes plaisirs. Le Comte surpris au dernier point d'entendre un homme parler un langage si singulier, se réveilla de la triste léthargie où il

étoit enseveli, & lui demanda quels étoient ses malheurs. Je suis, répondit-il, un bel esprit dès le sein de ma mere : car je me souviens que dans cette prison où la nature nous condamne dès le moment qu'elle nous donne l'être, j'avois des pensées très-sublimes, & je m'occupois dans mon oisiveté à composer des *rebus*, des épigrammes, & des acrostiches, dont j'avois appris les regles dans mes idées innées. J'ai pris mes degrés de Maître ès Arts dans l'Université de Salamanque, & pendant que j'y étois j'ai composé dans mes momens de plaisirs, & pour me délasser de mes études sérieuses, un excellent ouvrage. C'est un recueil de bons mots, tous de ma façon, en vingt volumes *in folio*. Il y en a quatre millions six cens quatre-vingt dix-huit. Le Comte de Lipari, malgré tous ses déplaisirs, ne put s'empêcher de rire quand il entendit parler d'un livre si extra-

ordinaire. Je voulus, continua le Maître és Arts, le dédier au Roi, aussi bien qu'un autre que j'avois achevé deux ans auparavant, qui étoit tout Aristote mis en sonnets. Je fis demander à Sa Majesté la permission de faire imprimer ces deux ouvrages; mais ce Prince, qui n'aime pas sans doute les bons mots ni la poësie, au lieu de mettre sur le placet que je lui avois fait présenter pour demander le privilege: *Permis d'imprimer tels ouvrages*, mit: *Permis de renfermer l'Auteur de tels ouvrages*. Je fus fort surpris de voir le lendemain deux algouasils venir m'arrêter & me conduire en prison. J'ai trouvé le secret de me sauver, & je vais à Venise pour dédier mes livres au Doge de cette Republique, qui est un homme très-généreux, & qui aime les bons mots. Le Comte de Lipari se divertit quelque temps à écouter les fornettes de cet extravagant, qui avoit perdu le très-

peu d'esprit qu'il avoit naturellement, à force de s'imaginer qu'il en avoit beaucoup.

Cependant le vaisseau ayant jetté l'ancre au port de Rhodes, le Comte, sans entrer dans la ville, s'embarqua sur une saïque Turque, & côtoyant l'Isle pendant vingt lieues, il se fit mettre à terre sur une côte assez agréable, & d'un facile accès, sur laquelle les navigateurs relâchoient souvent pour faire aiguade & prendre des rafraîchissemens, parce qu'il y avoit en ce lieu plusieurs fontaines d'eau douce, & quelques arbres qui portoient des fruits passablement bons. Le Comte étant descendu sur le rivage, envoya Fibio (c'est le nom de son valet de chambre) à la découverte, pour s'informer s'il n'y avoit pas quelque village où il pût loger. Fibio revint trois heures après, lui rapporter qu'il en avoit trouvé un à un demi-quart de lieue. Le Comte y alla aussitôt, & ne s'y

reposa qu'un jour. Il y avoit à cinq cens pas de ce village, sur le bord de la mer, une petite colline, sous laquelle la nature avoit formé dans le roc une grotte d'environ cent pieds en quarré. Ce fut dans cet endroit que l'infortuné Comte de Lipari fixa son sejour. Il y fit dresser un petit mausolée, sur lequel il fit graver ces mots: *Cy gist le Comte de Lipari, Seigneur Sicilien, lequel s'étant sauvé des prisons où le retenoit le Viceroi de Sicile par ordre du Roi d'Espagne, aborda sur cette côte, & y mourut de chagrin d'avoir perdu sa chere Adelaide.*

Quinze jours après que ce petit monument fut achevé, deux vaisseaux Espagnols venans de l'Archipel, & dont l'un alloit à Barcelone, & l'autre à Seville, après avoir essuyé longtems une furieuse tempête, relâcherent sur cette côte, & y resterent huit jours pour se radouber. Pendant ce temps il n'y eut personne dans ces vaisseaux

qui ne vît le tombeau du Comte de Lipari. Il les instruisit lui-même, sans se faire connoître, des circonstances de sa mort prétendue ; de sorte que ces vaisseaux ayant remis à la voile, porterent dans toute l'Espagne les nouvelles qu'ils venoient d'apprendre, & rendirent témoignage de ce qu'ils avoient vû. Cela produisit l'effet que le Duc de Fernandina s'étoit promis. La Cour d'Espagne, ravie de se voir défaite d'un Seigneur qui lui avoit donné tant d'inquiétude & de jalousie, sans qu'on pût lui imputer sa mort, se tranquillisa à l'égard du Duc de Fernandina, qui eut ainsi le plaisir & la gloire de sauver son ami, sans se compromettre avec le Roi.

Cependant le Comte s'ennuyant dans sa solitude, il passa à Rhodes, où il trouva un vaisseau prêt à faire voile pour aller dans le Golfe Adriatique. Il s'y embarqua dans la résolution d'aller voyager

à Venise. Il y arriva ſous le nom du Chevalier de Lemos, qui étoit un nom Eſpagnol. Comme il connoiſſoit parfaitement l'Eſpagne, & qu'il en ſçavoit bien la langue, il voulut ſe faire paſſer pour un Gentilhomme Caſtillan qui voyageoit pour ſon plaiſir. Il ſe trouva à Veniſe quelques jours avant le Carnaval, qui eſt, comme on ſçait, un temps que cette ſuperbe ville conſacre particulierement aux plaiſirs. Le Chevalier de Lemos (car nous l'appellerons deſormais ainſi) réſolut de s'y livrer entierement, pour tâcher de faire diverſion aux chagrins qui le rongeoient ſans ceſſe; mais les fêtes, les jeux, les maſcarades, & les ſpectacles étoient des remedes impuiſſans contre ſes maux: il traînoit par-tout le trait qui le déchiroit, & rien n'étoit capable d'effacer un ſeul moment ſa chere Adelaïde de ſa memoire. Il ſe trouva un ſoir à l'opera auprès d'une Dame nommée Dona

Felibia, qui demeuroit ordinairement à cinquante mille de Venise, où elle étoit venu avec son mari, qui étoit un Gentilhomme Italien, pour participer aux plaisirs du Carnaval, qui attirent à Venise un nombre infini de personnes de tous les endroits d'Italie. Dona Felibia, qui étoit jeune, belle & bienfaite, ne put voir le Chevalier de Lemos sans quelque interêt: il avoit un air noble, spirituel, & mêlé de douceur & de fierté; & il n'y avoit qu'une insensibilité naturelle, ou une vertu confirmée, qui pût garantir un cœur des impressions qu'il y faisoit. La belle Italienne fut plus attentive à considerer le Comte, qu'à regarder le spectacle. Son mari qui étoit à côté d'elle, la trouvant si indifferente pour ce qui se passoit sur le Theâtre, lui en demanda la cause. Elle fut toute étonnée elle-même de se trouver si rêveuse dans un endroit qui n'inspiroit que la gayeté & l'enjouement,

elle se demanda raison de cette douce mélancolie où elle étoit plongée, & elle n'osa se l'avouer d'abord ; cependant l'esperance de revoir encore l'inconnu qui l'avoit charmée, la ramena le lendemain à l'opera, où elle acheva en le voyant de se convaincre malgré elle qu'elle l'aimoit véritablement. Le Chevalier de Lemos, qui avoit été surpris de l'éclat de sa beauté, remarqua que les yeux de cette belle le cherchoient toûjours ; mais l'idée de sa chere Adelaïde, qui repoussoit tous les traits qu'on eût pû lui lancer, l'empêcha de pousser plus loin ses reflexions, & d'entendre le langage des beaux yeux de Dona Felibia.

Les plaisirs du Carnaval étant finis, cette Dame partit de Venise avec son mari pour retourner dans sa province. Le Chevalier de Lemos sortit aussi de cette ville pour continüer ses voyages. La nuit l'ayant surpris à l'entrée d'une fo-

rêt, il fut obligé de descendre de cheval avec son valet de chambre, qui l'accompagnoit toûjours, & de passer la nuit sous un arbre, enveloppé de son manteau; mais un quart d'heure après ayant entendu des chevaux qui hannissoient, il prêta l'oreille du côté qu'il avoit entendu ce bruit, & ayant apperçû de la lumiere au travers des arbres, il jugea qu'il n'étoit pas éloigné d'une maison, se mit en marche vers l'endroit où il avoit apperçû de la clarté, & arriva une demie heure après à une grande auberge qui étoit dans la forêt. Après qu'il se fut reposé un moment dans la chambre qu'on lui avoit donnée, il commanda qu'on préparât à souper; & pendant qu'on l'apprêtoit, il alla à l'écurie avec Fibio pour voir ses chevaux, il donna ordre au valet d'écurie de les mener à l'eau, qui étoit à un demi-mille de l'auberge. Cependant le Chevalier de Lemos

Tom 2. pag. 79



fit faire la litiere à ses chevaux par Fibio, qui avançant son bras dans une botte de paille pour en prendre, fut fort surpris de trouver un pied de femme. Le Chevalier de Lemos étant accouru au cri que fit Fibio, se mit à écarter la paille pour en retirer celle qui y étoit cachée, & qui saisie d'épouvante & d'horreur leur crioit: Ah! Messieurs, ayez pitié de moi, donnez-moi la vie; je vous ferai votre fortune. Ne craignez rien, Madame, lui dit le Chevalier, nous ne voulons point vous tuer. Mais cela ne la rassuroit pas; au contraire toûjours préoccupée de l'idée qu'elle alloit perir, par les raisons qu'on va voir dans la suite, elle poussoit des cris lamentables; & quand elle fut retirée de l'asyle où elle s'étoit sauvée, elle se jetta aux pieds du Chevalier en lui demandant la vie.

Mais quel fut son étonnement, quand elle reconnut dans celui

qu'elle prenoit pour un voleur & un aſſaſſin , l'étranger Eſpagnol qu'elle avoit vû avec tant de plaiſir à l'opera de Veniſe ? Son trouble ſe diſſipa bientôt , le plaiſir & la confiance ſuccederent aux terreurs dont elle avoit été agitée. Son viſage devenu plus ſerain, recouvra les graces que la crainte en avoit chaſſées ; & ſes beaux yeux , preſque éteints dans les larmes, ſemblables au ſoleil qui écarte peu à peu les nuages humides qui l'obſcurciſſoient, reprirent leur premier éclat. Comme la triſteſſe ſied bien aux belles perſonnes , & qu'elle donne je ne ſçais quoi de plus touchant à leurs charmes, qui trouvent au moins de la pitié dans les cœurs où ils ne trouvent pas de l'amour ; le Chevalier ne put voir Dona Felibia ſans en être attendri. Il la reconnut auſſi-tôt, & ſe ſouvint agréablement de l'avoir vûë à Veniſe. Enfin ſurpris de la bizarrerie de cette avanture , il lui de-

manda par quel hazard elle se trouvoit ainsi empaillée. Helas ! dit-elle, mon mari m'avoit amenée à Venise pour y passer le Carnaval; nous en partîmes il y a trois jours pour nous en retourner à notre Château, qui est à vingt-cinq milles d'ici; nous arrivâmes hier au soir dans cette malheureuse auberge, qui est un coupe-gorge; il y a sept ou huit bandits qui y demeurent; ils ont conduit mon mari dans la forêt, où ils l'ont assassiné avec mes domestiques. Une servante de l'auberge, à qui je donnai un diamant que j'avois au doigt pour me sauver, me fit mettre ici, & me couvrit avec de la paille. J'y suis depuis minuit, en attendant que cette fille vint m'en retirer. Quand vous êtes venu, j'ai crû que c'étoit l'hôte à qui la servante avoit découvert le lieu où j'étois, & qui venoit pour m'assassiner. Ainsi prenez vos mesures, car infailliblement vous serez attaqué cette nuit.

Le Chevalier frémit d'horreur au recit que lui fit Dona Felibia; mais comme il étoit brave, & qu'il sçavoit prendre son parti sur le champ; il dit à cette belle affligée : Rassurez-vous, Madame, remettez-vous pour quelque tems dans l'endroit où vous étiez, pendant que je vais prendre les mesures pour vous en retirer. Le Chevalier l'ensevelit dans un botteau de paille, & s'en retourne à l'auberge avec Fibio, affectant l'un & l'autre une contenance assurée, & telle que l'ont des gens qui ne se défient de rien. Ils trouvent dans la cuisine l'hôte & deux fils qu'il avoit, âgés d'environ vingt-cinq ans, grands, robustes, & bienfaits, & d'une phisionomie rude, où il paroissoit quelque chose de sombre & de sinistre. Il resta un moment à parler avec eux, & les quitta pour monter à sa chambre en leur disant: Messieurs, faites-moi souper au-plûtôt, car je veux me coucher de bonne heure.

Il avoit deux piſtolets, & Fibio autant; quand ils furent pour les prendre ils remarquerent que pendant qu'ils avoient été à l'écurie, on avoit ôté la poudre des baſſinets. Ils y en remirent d'autre, deſcendirent enſuite dans la cuiſine, & en y entrant ils caſſerent la tête, ſans autre formalité, aux deux fils de l'hôte, qui n'avoient garde de ſoupçonner un coup ſi bruſque. L'hôte ſortit dans le jardin, en criant : au meurtre. On le pourſuit, & il fut tué de trois balles qui lui caſſerent les reins. Le Chevalier menace l'hôteſſe & la ſervante de leur en faire autant, ſi elles faiſoient le moindre bruit, & pendant qu'il les tenoit en reſpect avec un piſtolet qui lui reſtoit encore chargé, Fibio recharge les trois autres. Apeine cela fut-il fait, que l'on entendit le valet d'écurie qui ramenoit les deux chevaux de l'eau. Fibio va au devant de lui, & ſans autre façon lui lâche un coup

de piſtolet, dont il tombe mort & nageant dans ſon ſang. Il revient à la maiſon, où le Chevalier lui confie la garde de l'hôteſſe & de ſa ſervante, & s'en va droit à l'écurie retirer Dona Felibia, qui ſortit de ſon reduit plus morte que vive, par la frayeur que lui avoient cauſée les coups de piſtolet qu'elle avoit entendus. Il la conduit dans ſa chambre, & pendant qu'elle s'y repoſoit ſur un lit, le Comte deſcendit dans la cuiſine. Il fait lier l'hôteſſe & ſa ſervante par les pieds & par les mains, dans la chambre la moins frequentée de la maiſon; enſuite il les interroge, les menaçant toujours de les tuer, ſi elles lui déguiſoient la moindre circonſtance de la verité qu'il vouloit ſçavoir. L'hôteſſe répondit ſincerement à toutes les demandes qu'on lui fit; elle avoua que depuis 10 ans ſon mari faiſoit métier de tuer tous ceux qui logeoint dans leur auberge, quand on pouvoit conjecturer

qu'ils avoient de l'argent; qu'on devoit les assassiner eux-mêmes cette nuit, comme on avoit assassiné la nuit précédente le mari de cette Dame qui étoit dans leur chambre. Nous avons, dit-elle, trois autres hommes de notre troupe qui demeurent ici avec nous, & qui sont à l'heure qu'il est dans le grand chemin qui côtoye la forêt, où ils vont toutes les nuits à la chasse des passans, & ils reviendront dans deux heures pour vous tuer. Aussi-tôt que le Comte eut entendu ce beau détail, il fait bien fermer la porte de la cour de l'auberge qui donnoit sur le grand chemin, il envoye Fibio à l'écurie, qui étoit séparée de la maison par une cour très-spatieuse. Il en fit tirer les quatre chevaux qui y étoient, dont deux lui appartenoient, & les deux autres à Dona Felibia; il les fit placer sous une espece de remise de carosse qui étoit au bout de la cour, avec la provision de foin & d'avoi-

ne qui leur étoit néceſſaire ; enſuite il fit mettre le feu dans l'écurie, & inſtruiſit Fibio de ſon deſſein, & de quelle maniere il falloit ſe défaire des trois autres aſſaſſins qui devoient revenir cette nuit. Ces malheureux ayant apperçû de loin le feu qui avoit pris dans un inſtant dans cette écurie remplie de foin & de paille, accoururent au ſecours une demi-heure après. Ils frapent à la porte de l'auberge, & le Chevalier de Lemos, avec Fibio, qui avoient mis leurs piſtolets dans leurs poches, étant allés leur ouvrir, leur dirent : Ah ! Meſſieurs, vous venez à propos pour nous ſecourir ; mais où ſont l'hôte & ſes deux fils, qui ſont allés vous chercher ? Nous ne les avons pas vûs, dirent-ils tout épouvantés. En même temps ils laiſſerent là leurs fuſils, & coururent, les uns vers l'écurie embraſée, les autres vers un puits qui étoit au milieu de la cour. Le Chevalier & Fibio, ſans perdre

un moment, prirent chacun un fusil, & tuerent deux de ces voleurs; le troisiéme plus interdit de cette action que du feu qu'il voyoit, voulut s'enfuir, mais il fut pourſuivi vivement, & arrêté d'un coup de piſtolet qui le tua ſur le champ. Après cette expedition, le Chevalier remonte en ſa chambre, où il dit à Dona Felibia, qui avoit vû toute l'action par ſa fenêtre: Raſſurez-vous, Madame, & ſoupons en repos, nous n'avons plus rien à craindre, & nous ſommes les maîtres ici. Quand la frayeur, que cette tragique avanture avoit cauſée à la belle Italienne fut diſſipée, elle commença à en ſentir une autre d'un genre bien different: ce fut de ſe trouver ſeule dans un lieu ſi ſauvage à la diſcretion d'un homme qu'elle aimoit. Elle ne le connoiſſoit pas encore aſſez pour pouvoir être avec lui dans une entiere confiance. Elle lui devoit la vie, & elle craignoit qu'il ne voulût exi-

ger d'elle une trop grande reconnoiſſance ; mais l'idée qu'elle conçut de ſa generoſité, de ſa politeſſe, & de mille autres belles qualités qu'elle remarquoit en lui pendant qu'ils ſoupoient, la tranquiliſa : & par un effet le plus biſarre du monde, que l'amour produiſoit dans le cœur de cette belle, après avoir tremblé que le Chevalier de Lemos ne voulût mettre à trop haut prix le ſervice qu'il lui avoit rendu, elle s'offenſa ſecretement de ce qu'il ne le lui faiſoit pas aſſez valoir. Elle remarquoit avec chagrin que le cœur de ce genereux Seigneur ne faiſoit pas tant de chemin que le ſien, & elle reprochoit à ſes charmes de ce qu'ils ne lui attiroient que quelques galanteries generales, qui ne ſont que les effets de cette ſorte de politeſſe qu'on a avec toutes les jolies femmes. Elle paſſa le reſte de la nuit dans ces réflexions.

A peine le jour commença à paroître,

roître que le Chevalier de Lemos fut (toujours suivi de son fidele Eibio) monter à cheval avec Dona Felibia, qu'ils reconduisirent dans son Château, où ils arriverent 4. jours après : & ayant pris la résolution de celer leur funeste histoire, on dit seulement que Dom Felibio étoit mort à Venise. Le Chevalier, qui fut invité par Dona Felibia à passer quelque temps avec elle, ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'elle avoit pour lui des sentimens plus vifs que ceux qu'inspire la reconnnoissance, mais il affecta de ne les pas entendre; les empressemens mêmes & les prévenances que Dona Felibia avoit pour lui, ne tarderent pas à lui paroître des importunités, parce que le souvenir d'Adelaïde, qui occupoit toujours son cœur, n'y laissoit aucune place pour quelqu'autre personne que ce pût être. Cependant comme il est rare que les hommes les plus passionnés puissent

garder à une personne morte une fidelité, qu'ils ont tant de peine à garder, mêmes aux personnes vivantes, il s'accoutuma peu à peu d'être aimé aussi tendrement qu'il l'étoit par une des jolies femmes d'Italie. Il consideroit qu'elle avoit des biens capables de lui faire une brillante fortune; qu'elle étoit d'une naissance, qui (quoiqu'au dessous de la sienne) ne le deshonoroit pas; & qu'il n'avoit enfin aucune espérance de retourner à Messine, où il n'auroit pû paroître sans perdre la tête. Ces réflexions combattirent quelque temps avec succès les sentimens que lui inspiroit le tendre souvenir d'Adelaïde; mais enfin elles en triompherent, & il répondit à la passion de Dona Felibia. Il prit brusquement la résolution de l'épouser, & l'exécuta de même, de peur qu'un retour de delicatesse ne vînt mal-à-propos interrompre un projet qu'il trouvoit conforme à ses interêts. Sitôt

qu'il eut épousé Dona Felibia, il lui revela qui il étoit, & lui conta toutes ses avantures. La joye qu'elle eut d'apprendre qu'elle avoit pour mari un homme de la premiere qualité, & d'une si haute reputation, mêlée à une petite pointe de jalousie que lui donnoit la passion qu'elle sçut qu'il avoit eue pour Adelaïde, redoubla son amour & son attachement. Mais pendant que le Chevalier de Lemos goûtoit avec son épouse les douceurs d'une vie heureuse & tranquille, pendant qu'il se regardoit dans le Château où il étoit, comme dans un asyle que le Ciel lui avoit ouvert pour le mettre à l'abri des traits de la Fortune, cette capricieuse Déesse lui en forgeoit de nouveaux; & les persecutions qu'elle lui avoit suscitées jusqu'alors, n'étoient, pour ainsi dire, que le prélude de celles qu'elle lui préparoit.

Nous avons dit que Dom Feli-

bio qui étoit le mari de la nouvelle épouſe du Chevalier de Lemos, avoit été tué : en effet il y avoit tout lieu de le croire ; cependant la choſe n'étoit pas vrai. Ce malheureux Gentilhomme ayant été conduit dans la forêt par les aſſaſſins dont on a parlé ci-deſſus, ils lui avoient donné un coup de fuſil & deux coups de poignard, & croyant qu'il étoit mort, ils l'avoient couvert de feuilles au pied d'un arbre. Un Senateur de Veniſe qui alloit en cette ville, paſſant par l'endroit où étoit Dom Felibio, entendit les plaintes qu'il faiſoit, & ayant fait arrêter ſon caroſſe & commandé à ſes gens de voir d'où venoit cette voix, ils trouverent l'infortuné Felibio, que le Senateur fit monter dans ſon caroſſe; il le conduiſit au premier village, où il le laiſſa entre les mains d'un chirurgien, chez qui il reſta trois mois entiers. Après qu'il fut bien guéri, il retourna à ſon Château,

très affligé d'avoir perdu sa femme, qu'il croyoit avoir été assassinée; mais en arrivant chez lui, il fut extrémement surpris d'apprendre qu'elle étoit vivante, & qu'elle étoit remariée à un Gentilhomme Espagnol, & qu'ils étoient l'un & l'autre prisonniers à Venise.

En effet, pour débroüiller cet énigme, il faut sçavoir que la femme de l'hôte & sa servante, à qui le Chevalier de Lemos avoit accordé la vie, ne le virent pas plûtôt parti, qu'elles allerent à la plus prochaine ville rendre plainte contre lui, & l'accuserent d'avoir tué les sept hommes dont nous avons rapporté la mort, & qu'il avoit enlevé une femme fort belle qui étoit dans leur auberge, après avoir (disoient elles) tué son mari. On informa de ce crime, on vint sur les lieux, où l'on vit que l'hôtesse disoit la vérité. L'on envoya des archers qui prirent le Chevalier de Lemos avec Dona Felibia, & on

les amena dans les prisons du Juge qui avoit fait l'information. Leur procès leur ayant été fait, ils furent condamnés au dernier supplice. Ils appellerent de cette sentence au Tribunal supérieur qui étoit à Venise; & on les transfera dans les prisons de cette Ville.

Dom Felibio, qui ne sçavoit rien de cette avanture, y vint pour voir sa femme. Il s'adressa aux Juges, à qui il redemanda sa femme; on le traita comme un visionnaire, & on lui dit que celle dont il parloit, étoit mariée en secondes nôces à un Espagnol qui avoit tué son premier mari. Dom Felibio leur dit, qu'il étoit vrai qu'il avoit été assassiné, mais que ce n'avoit pas été par celui qui avoit épousé sa femme; il conta ensuite l'histoire de son assassinat, & comme on vit qu'elle quadroit assez juste avec les réponses que les accusés avoient données dans l'interrogatoire qu'ils avoient subi; on resolut d'ap-

profondir cette affaire, & de surseoir la décision du procès. On dit à Dom Felibio de revenir le lendemain chez le Signor Mascarego, qui étoit l'un des Juges; on y fit trouver le Chevalier de Lemos. Quand Felibio fut arrivé chez le Signor Mascarego, on lui dit d'attendre dans une antichambre, parceque le Senateur n'étoit pas visible: on alla prendre dans le même instant le Chevalier de Lemos, à qui on fit entendre que l'un de ses Juges vouloit le voir. On le mena chez celui là-même chez qui l'on avoit conduit Dom Felibio, & on le mit dans la même anti-chambre, pour attendre le moment qu'il pourroit avoir audience. Il y avoit dans le même endroit six de ses Juges, qui étoient déguisés sous differens habits, & qui sembloient aussi attendre le moment favorable pour voir le Senateur: ils étoient là pour examiner la contenance de D. Felibio & du Chevalier de Lemos,

& pour tâcher de découvrir s'ils ne se donneroient pas quelques marques qu'ils se connoissoient ; mais ces deux Messieurs ne s'étant pas dit un seul mot, les six Senateurs déguisés entrerent pour avoir audience, & furent se placer dans un endroit d'où l'on pouvoit voir & entendre Dom Felibio & le Chevalier ; mais ils ne se parlerent que pour se plaindre de ce qu'on les faisoit attendre trop long-temps. Enfin on fit entrer le Chevalier dans l'apartement du Signor Mascarego, & on envoya dans le moment à la prison pour faire venir Dona Felibia. On la conduisit dans la même anti-chambre où étoit Dom Felibio, & on lui dit d'attendre un moment, parce que le Senateur n'étoit pas visible. Aussitôt qu'elle eut jetté les yeux sur son premier mari, elle tomba évanoüie. Tout le monde accourut à ce spectacle ; Mascarego lui même la releva, & lui fit donner des liqueurs

queurs fortes qui la firent revenir de son évanouissement. On lui en demanda la cause, & elle répondit avec une frayeur très-ingenue, que l'ombre de son premier mari s'étoit apparue à elle; on la rassura, & on lui fit entendre que ce n'étoit point son ombre, mais que c'étoit lui-même que les voleurs avoient crû mort, après l'avoir assassiné. Sa crainte s'étant dissipée peu à peu elle embrassa son mari fort tendrement. L'innocence du Chevalier de Lemos fut reconnuë, il fut témoin de cette reconnoissance qui l'affligea beaucoup, il fut absous; & enfin ayant consenti de rendre Dona Felibia à son premier mari, l'on déclara le second mariage nul. Dom Felibio emmena son épouse, & le Chevalier resta veuve d'une femme vivante. L'idée qu'il conservoit toujours de sa chere Adelaïde, le consola bientôt de cette infortune, & il se livra tout entier au désespoir de l'avoir perdue; il

prit peu à peu un ſi grand dégoût pour le monde, qu'il reſolut d'y renoncer. Il ne ſe voyoit plus de reſſource du côté de la fortune, parce que tous ſes biens étoient confiſqués; & toute ſa famille diſgraciée étoit fugitive & errante de tous côtés; il ne trouvoit plus de plaiſir dans la vie après la mort d'Adelaïde, qu'il ne pouvoit bannir de ſon imagination. Ces triſtes reflexions le conduiſirent ſi loin, qu'il reſolut de ſe faire Religieux. Dans cette vue, il ſortit de ſa retraite, s'en alla à Rome, & ſe renferma dans un convent, où il prit l'habit monaſtique. Il employa à l'étude tout l'eſprit qu'il avoit; & ayant prit les Ordres, il devint bientôt un des plus fameux Prédicateurs de l'Italie, ſous le nom de Dom Hieronimo. Ce fut à un de ſes ſermons que ſe convertit une fameuſe courtiſanne de Rome, qui ayant acquis des biens immenſes du revenu que lui produiſoit ſa

beauté, les distribua aux pauvres, & se renferma volontairement dans un couvent de Filles repenties, où elle acheva une vie aussi édifiante qu'elle avoit été autrefois déreglée & scandaleuse.

Pendant que Dom Hieronymo faisoit des conversions en Italie, Adelaïde en faisoit de son côté dans le Serrail. L'amitié qu'elle avoit pour Zamiré lui ayant fait prendre la resolution de lui faire embrasser la Religion Chrétienne, elle lui inspira peu à peu du mépris pour le Mahometisme. Remarquez, lui dit-elle, ma chere Zamiré, que cette Religion n'est fondée sur aucun principe stable; que l'Alcoran (car je l'ai lû plusieurs fois) n'est qu'un fatras d'opinions extravagantes: c'est un ouvrage de la politique de Mahomet, qui voulant engager toutes sortes de Nations à embrasser sa secte, la composa de differens dogmes répandus dans plusieurs Religions, & en

permettant la pluralité des femmes, il s'attira un nombre infini de sectateurs par l'appas des plaisirs & de la sensualité, qui ont tant d'empire sur les esprits des Orientaux, peuples moux, lâches, effeminés & superstitieux. Elle lui expliqua ensuite les premiers principes du Christianisme. Zamire avoit beaucoup d'esprit, & les préjugés du Mahometisme n'avoient point alteré chez elle les vertus morales que la nature lui avoit comme prodiguées. Elle goûta si bien les instructions que lui donna Adelaïde, qu'elle resolut de se faire Chrétienne. Ces deux belles esclaves unies par tous les liens les plus forts que puisse former une amitié fondée sur la vertu, ne songerent plus qu'à concerter les moyens de se sauver du Serail, avec Dom Augustin, qui étoit dans leur confidence.

Il y avoit dans le port de Constantinople un vaisseau marchand Genois qui n'attendoit que le vent

favorable pour partir. Dom Augustin trouva le moyen de s'aboucher avec le Capitaine qui le commandoit, & le pria de le recevoir sur son bord, avec deux belles Esclaves du Serrail qui vouloient se retirer à Rome. Baciolini (c'est le nom de ce Capitaine) étoit un gros Negociant de Genes, plein d'honneur & de probité; il offrit genereusement ses services à Dom Augustin & aux deux belles Esclaves, pourvû qu'elles pussent trouver le moyen de se sauver secretement, & d'entrer sur son bord sans être connues. Nos mesures sont exactement prises pour notre évasion, lui dit Dom Augustin. Pendant que celui-ci contoit à l'autre le stratagême qu'ils avoient imaginé pour se sauver, le vent changea. Voilà enfin le vent tourné vers Genes, dit Baciolini, & si vos deux Dames étoient ici, je mettrois à la voile. Je vous prie, lui répondit Dom Augustin, de differer votre départ

jusqu'à demain deux ou trois heures du matin, je vais tout disposer pour nous rendre ici précisément dans le temps que je vous promets. Il s'en revint promptement au Serrail, où il rendit compte de son heureuse negociation à Adelaïde & à Zamiré qui attendoient de ses nouvelles avec une grande impatience. Elles avoient eu le secret de mettre dans leurs interêts un esclave Chrétien natif de Naples, où il vouloit retourner, pour y vivre parmi ses parens qui demeuroient en cette ville. Elles lui avoient promis de l'emmener avec elles & de lui donner une somme d'argent considerable, s'il vouloit mettre le feu à quelque appartement de la premiere cour du Serrail, dans le temps qui lui seroit indiqué. Huley (c'est le nom de cet esclave,) qui étoit hardi & intriguant, & qui souhaitoit passionément de sortir de son esclavage, avoit accepté sans hésiter le parti qu'on

lui avoit proposé ; & ayant préparé dès longtems tous ses ressorts, il n'attendoit pour les faire jouer, que le signal qu'on devoit lui donner : ainsi il ne l'eut pas plûtôt reçû de Dom Augustin, que le feu fut mis à minuit dans un des greniers des écuries du Serrail qui étoit tout rempli de foin. L'incendie dans une demi-heure devint épouvantable : les tourbillons de flammes s'élevoient à une hauteur prodigieuse, & l'on crut que Constantinople alloit perir. Cet accident causa une consternation generale dans le Serrail & dans toute la ville. Adelaïde, Zamiré, & Dom Augustin s'étant déguisés, sortirent au plûtôt à la faveur du trouble & de la confusion qui regnoit partout, & ayant trouvé Huley dans l'endroit qui lui avoit été marqué pour les attendre, ils s'embarquerent tous quatre dans le vaisseau Genois, qui mit à la voile dans le même instant.

Leur navigation fut d'abord assez heureuse ; mais pendant que nos belles s'abandonnoient au plaisir de se voir affranchies de leur brillante captivité, il fut bientôt troublé par la crainte de périr où elles furent pendant deux jours entiers. Un ouragant terrible enfla la mer, rompit les mâts & les cordages, couvrit le premier pont d'une montagne d'eau qui remplit le fond de cale ; & les matelots, dont Baciolini n'étoit plus le maître dans ce désordre affreux, au lieu de travailler à la manœuvre, & à pomper l'eau qui entroit de tous côtés, défoncerent des tonneaux d'eau de vie, & n'ayant plus d'esperance de se pouvoir sauver, ces brutaux s'enyvrerent tous, pour ne pas s'appercevoir (disoient-ils) de la mort. Le vaisseau devint le jouet des vents & des vagues ; & il auroit bientôt été submergé, si un coup de vent ne l'eût fait échouer sur les côtes de l'Isle de Rhodes, où

il se brisa entierement. Dom Augustin perit dans cette occasion avec tout l'équipage, & il n'échapa de ce triste naufrage que cinq personnes ; sçavoir Adelaïde, Zamiré, Huley, Baciolini, & un de ses domestiques. Ils se reposerent quelque temps sur la côte où ils étoient abordés : & pendant que Huley s'avança dans les terres, pour découvrir quelques maisons, Baciolini s'occupa à recueillir ce qu'il put des débris de son vaisseau que les vagues avoient jettés sur le rivage, parmi lesquels il eut le bonheur de recouvrer une cassette dans laquelle il y avoit 6000 livres. Cet heureux hazard redonna courage à cette petite troupe désolée, qui se leva enfin pour suivre Huley, qui vint donner avis qu'il avoit trouvé un petit village tout proche qui étoit habité par des pêcheurs. C'étoit justement celui où le Comte de Lipari avoit été conduit par sa cruelle desti-

née. Baciolini y loua une petite cabane pour lui & sa compagnie ; où ils vécurent pendant six semaines de fruits cuits & de poissons, qui est la seule nourriture que fournit le pays. Ils alloient tous les jours sur le rivage, pour voir s'ils ne trouveroient pas quelque vaisseau qui fist voile vers l'Italie, la France ou l'Espagne, afin de s'y embarquer : car comme il se trouvoit sur cette côte des fontaines d'eau douce, ainsi que nous l'avons remarqué, les voyageurs qui alloient aux Eschelles du Levant, ou qui en revenoient, y relâchoient souvent, pour se rafraichir. Se promenant un jour sur la côte, la conversation les conduisit insensiblement jusqu'au pied d'une petite colline ; ils y apperçurent une caverne vers laquelle ils avancerent par curiosité. L'entrée en étoit fraîche & agréable ; ils s'assirent sur le gazon. Pendant que Baciolini, Adelaïde & Zamiré s'entretenoient de leurs



malheurs, sujet ordinaire de leurs conversations, dans un lieu où tout leur en rappelloit le souvenir, Hussey entra plus avant dans la caverne; & ayant découvert une grotte où il y avoit un tombeau, il vint promptement les en avertir. Ils coururent avec empressement pour voir ce que ce pouvoit être; à peine Adelaïde eut-elle jetté les yeux sur l'inscription du mausolée, qu'elle tomba évanouie. On la fit revenir de son évanouissement; mais elle n'ouvrit les yeux & la bouche que pour verser des pleurs, & pousser des soupirs. Baciolini & Zamiré effrayés d'un accident si imprevû & si triste, avoient beau lui demander la cause d'une douleur si subite & si violente, elle ne leur répondoit rien; & regardant toujours fixement l'inscription du mausoléeavec des yeux passionnés, où l'amour triomphoit au milieu des horreurs du désespoir, elle fut un demi-quart-d'heure sans pou-

voir prononcer d'autres paroles que le nom du Comte de Lipari. Quand elle eut un peu repris ses forces, elle se releva de dessus les genoux de Baciolini, où on l'avoit assise, & versant un torrent de larmes, elle alla embrasser le mausolée. Oui, mon cher Comte, disoit-elle, je veux mourir ici, mes cendres seront mêlées avec les vôtres; & puisque votre malheureuse destinée nous a separés pendant notre vie, elle nous réunira du moins dans le même tombeau; vous êtes mort pour moi, & je n'ai vécu que pour vous. La mort en vous enlevant m'a privée du seul objet qui pouvoit me plaire au monde, & la vie m'est insupportable sans vous. Baciolini & Zamiré comprirent dès-lors que ce tombeau renfermoit cet amant si cheri, dont Adelaïde leur avoit parlé tant de fois. Ils l'arracherent malgré elle de ce lieu funeste, & la reconduisirent au village, en lui disant tout

ce qu'ils purent imaginer pour la consoler ; mais tout cela étoit fort inutile : l'on n'est gueres en état de goûter aucune consolation dans les premiers accès du déseſpoir ; c'est un torrent auquel il faut laiſſer un libre cours, & tout ce qu'on fait pour l'arrêter, ne fait qu'augmenter son impetuosité. Adelaïde voulut absolument retourner à la grotte le lendemain, malgré les efforts qu'on fit pour l'en diſſuader. Elle avoit mis tous les habitans du village en campagne pour lui chercher des fleurs ; elle en fit des guirlandes, dont elle orna le tombeau de son amant, & elle ne paſſa pas un seul jour sans aller l'arroser de ses larmes. Elle tomba insensiblement dans une melancolie qui lui inspira un dégout pour le monde qui alloit jusqu'à l'aversion : & comme si cette fatale grotte lui eût donné une simpatie secrette avec les sentimens du Comte, elle forma auſſi la resolution de se ren-

dre à Rome pour s'y faire Religieuse. Sa destinée la conduisoit ainsi sur les traces de son amant, mais c'étoit pour la faire parvenir au comble des malheurs, comme on va le voir.

Baciolini & Zamire, à qui elle découvrit son dessein, firent tous leurs efforts pour l'en détourner. Ils lui representerent, mais envain, les suites fâcheuses qu'ont ordinairement les resolutions extrêmes & précipitées. Tout ce qu'ils purent lui dire ne servit qu'à la confirmer dans celle qu'elle avoit prise.

Quelques jours après, le village où ils étoient reçut une allarme si vive, que tous les habitans s'enfuirent, croyant que des Corsaires venoient brûler leurs maisons. C'étoit l'équipage d'un vaisseau Hollandois qui revenoit de l'Archipel, & qui avoit mouillé sur cette côte pour y faire de l'eau. Les matelots s'étoient avancés jusqu'au village

pour y acheter des fruits. Baciolini demanda à parler au Capitaine. Il fut agréablement surpris de le reconnoître, pour l'avoir vû autrefois à Amsterdam ; il apprit qu'il alloit en Toscane, & qu'il devoit s'arrêter quelque temps à Civita-Vecchia. Baciolini ayant rassuré les habitans du village, il les engagea la plûpart à revenir ; & les Hollandois ayant acheté les fruits dont ils avoient besoin, emmenerent Baciolini avec sa petite troupe, & les conduisirent heureusement à Civita-Vecchia, qui n'est pas eloignée de Rome. Adelaïde y alla aussitôt avec Zamiré, qui fit abjuration du Mahometisme, & embrassa la Religion Chrétienne. Adelaïde fit tous ses efforts pour l'engager à y prendre le voile avec elle ; mais elle avoit des vûes bien differentes ; elle étoit engagée avec Baciolini, qui l'aimoit éperduëment. Ce genereux Genois, qui avoit des biens considerables, lui avoit pro-

posé de l'épouser, sitôt qu'elle auroit changé de Religion, & de s'établir avec elles à Genes. Zamiré, à qui la fortune n'avoit donné aucune ressource en Europe, fut ravie de trouver un homme d'honneur & de probité, qui lui procuroit un établissement avantageux. Elle confia son projet à Adelaïde, qui voyant qu'elle n'avoit pas de vocation pour la vie Religieuse, approuva ses sentimens, & signa le contrat de leur mariage, qui se fit à Rome sans pompe & sans éclat; & quinze jours après Baciolini emmena sa chere épouse à Genes. Il n'y a peut-être jamais eu dans la vie de spectacle plus touchant que les adieux d'Adelaïde & de Zamiré: elles se dirent tout ce que l'amitié la plus parfaite a de plus tendre. Parmi toutes les infortunes dont leur vie avoit été traversée, elles n'en trouverent point de plus douloureuse que leur séparation. Enfin après s'être fait des protestations

tions mille fois réïterées de s'aimer toujours & de s'écrire souvent, elles se quittérent en versant des torrens de pleurs. Zamiré partit le jour même avec Baciolini pour Civita-Vecchia, où ils s'embarquerent sur une galere qui les conduisit à Genes. Adelaïde se renferma dans sa solitude, où elle se prépara par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, à prendre le Voile, & le prit en effet deux mois après. Le jour de cette cérémonie étant arrivé, elle parut à l'Eglise habillée avec une extrême magnificence. La mélancolie que lui avoient donné ses malheurs, mêlée avec ses charmes, & une certaine modestie simple & noble que sa pieté lui donnoit, répandoit dans ses yeux quelque chose de si touchant, que la vertu la plus farouche ne pouvoit garentir un cœur de l'impression invincible qu'elle y faisoit. Tout ce qu'il y avoit de personnes distinguées à

Rome, attirées par la réputation qu'avoit sa beauté, se trouverent à la cérémonie. Aussi-tôt qu'on la vit paroître, un transport d'admiration saisit toute l'assemblée, qui resta muette & immobille pendant un demi quart d'heure. Ce silence fut bientôt interrompu par une espece de concert de louanges, de soûpirs & de regrets. Quelle cruauté, disoit-on, d'ensevelir tant de charmes dans un tombeau vivant! On se demandoit qui elle étoit; on n'en put rien apprendre, sinon que c'étoit une étrangere de la premiere qualité, qui ne vouloit pas être connue. Pendant ces agitations & ces inquiétudes, le Prédicateur qui devoit prêcher le sacrifice de cette belle victime monta en chaire. Chacun fit silence pour entendre le Sermon; mais à peine eut-il prononcé son texte, qu'Adelaïde levant les yeux sur lui, reconnut son amant, malgré l'habit sous lequel il étoit (car c'é-

toit Dom Hieronymo.) Ah ! mon cher Comte, s'écria-t'elle à l'instant toute éperdue ; & en prononçant ces mots, elle tomba évanouie. Toutes les Religieuses s'empresserent à la secourir ; mais comme leurs soins furent inutiles, on crut qu'elle alloit mourir ; & l'on fit avancer le Predicateur pour l'exhorter à la mort. Grand Dieu ! quelle fut sa surprise, quand il reconnut sa chere Adelaïde ! Il se fit une revolution si subite dans son sang, qu'il tomba mort aux pieds de sa maîtresse. Un accident si inopiné & si tragique arracha des larmes & des gemissemens de tous les spectateurs. Adelaïde revenue de son évanouissement, & voyant son amant mort à ses pieds, poussa un cri lamentable ; & lança un regard passionné & mourant vers le Ciel (comme pour implorer sa misericorde ;) & retomba dans une espece de létargie dont elle mourut six jours aprés. Bacciolini écrivit les

memoires de la vie d'Adelaïde sur le recit que lui en fit Zamiré, à qui elle avoit conté cent fois ses avantures, & sur ceux qu'en donna Fibio, valet de chambre du Comte de Lipari, qui le servit jusqu'à son entrée dans la Religion. C'est sur ces mémoires que l'on a composé l'Histoire qu'on vient de lire.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier un manuscrit de cinquante-deux feuilles, qui a pour titre : *Adelaide de Messine*. Fait à Paris le 18 Juin 1721.

BLANCHARD.

PERMISSION DU ROY.

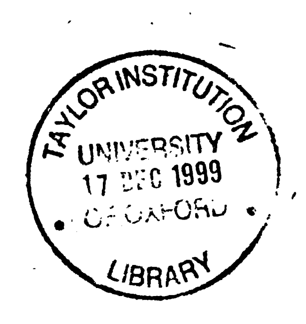
LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, autres & nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé LOUIS D'HOTELFORT, Imprimeur & Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'Impression d'un petit livre intitulé : *Adelaïde de Messine, Nouvelle Historique*, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années

consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes; faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ce livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'impetrant se conformera aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sr. Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'original: Commandons au premier notre Hüissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel

est notre plaisir. Donné à Paris le 9 jour du mois de Novembre l'an de grace 1731. & de notre Regne le dix-septiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Regître VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 265. fol. 243. *conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris, le* 26. *Novembre* 1731. P. A. LE MERCIER, *Syndic.*


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 DEC 1999
OF OXFORD
LIBRARY





